MADAME ROSE

'⊖

PIERRE DE VILLERGLÉ

NOUVELLES

PAR AMÉDÉE ACHARD

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1858

MADAME ROSE

PIERRE DE VILLERGLÉ

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET CIE
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

MADAME ROSE

PREMIÈRE PARTIE.

I

Parmi les villages que les jeux de la fantaisie et de la spéculation ont élevés aux environs de Paris, il n'en est peut-être pas de plus joli et de plus frais que Maisons. La mode l'a un peu gâté en multipliant les jardins et les cottages; mais elle n'a pu détruire ni la beauté de la Seine qui le côtoie, ni la majesté royale des avenues qui l'entourent. De longues allées bordées de grands arbres percent le parc dans toutes les directions, et laissent voir, derrière un rideau tremblant de feuillage, des pavillons et des villas dans lesquels le luxe des propriétaires, gens de finance pour la plupart, a prodigué mille recherches coûteuses; mais aux premiers souffles de la bise, les hôtes frileux de ces habitations co-

quettes disparaissent : on ne voit plus personne à Maisons, si ce n'est dans le village, qu'un pli de terrain dérobe aux oisifs de l'été.

Cependant une de ces villas était encore habitée vers la fin du mois de novembre 184.... Cette villa, située en plein champ à l'extrémité du parc et du côté de la Seine, se composait d'un seul corps de logis bâti au milieu d'un jardin clos de haies vives. Tout blanc et percé de fenêtres à persiennes vertes, ce corps de logis était élevé d'un étage sur rez-de-chaussée. Il avait l'air propre et honnête, et semblait destiné au logement de quelque bon rentier retenu à Maisons par l'énergie de ses goûts champêtres. Le jardin, planté de légumes et d'arbres fruitiers assez mal venus, était divisé en petits compartiments, dont le buis dessinait les contours anguleux. Une tonnelle, un banc de bois et quelques peupliers encore jeunes, en complétaient la décoration.

Ce petit domaine était connu dans le pays sous le nom de *la Maison-Blanche.* Il pouvait bien avoir en tout une étendue d'un demi-arpent; mais, la porte de son jardin passée, le propriétaire de la Maison-Blanche avait autour de lui des promenades à fatiguer les jambes d'un écolier. Une grande prairie le séparait de la Seine; le parc de Maisons, avec ses bois épais, était là-bas, derrière la tonnelle, et plus loin, fermée par un grand mur qui court sous un

bouquet d'ormes et de tilleuls, la forêt de Saint-Germain.

L'hôte de la Maison-Blanche était alors un jeune homme qui pouvait avoir une trentaine d'années et qu'on appelait Georges de Francalin. Le personnel de la maison se composait d'une vieille servante qui répondait au nom de Pétronille, grondait toujours, d'un vieux domestique grisonnant nommé Jacob, qui ne parlait jamais, et d'un chien de chasse de la race des épagneuls à robe blanche et feu : tout le monde à Maisons connaissait *Tambour*.

Quel motif avait pu engager Georges de Francalin à prolonger son séjour à Maisons bien au delà du moment où chacun s'empresse de regagner Paris ? C'est ce que personne ne savait. Était-ce pour échapper à l'agitation fiévreuse qui tourmentait alors la France entière ? Avait-il été ruiné, comme tant d'autres, à la suite des événements de février ! Cette retraite avait-elle pour cause un malheur domestique ou quelqu'une de ces infortunes printanières qui font verser tant de larmes, et dont plus tard on se souvient en souriant ? Jacob aurait peut-être pu le dire ; mais Jacob, on le sait, ne parlait pas. Georges était arrivé à la Maison-Blanche vers la fin d'avril avec Pétronille, Jacob et Tambour. Trois ou quatre grandes caisses remplies de livres l'avaient suivi ; il avait acheté un canot, un fusil, des vareuses, tout cet attirail de chasse et de pêche sans

lequel les jours à la campagne peuvent paraître longs, même les jours d'hiver, et bientôt on avait vu s'élever dans le bûcher une pile de bois propre à braver les neiges de décembre et les pluies de janvier.

On sait qu'à Paris un changement de domicile met dans les relations des barrières plus infranchissables que n'en mettait jadis entre les Capulet et les Montaigu la haine héréditaire de deux familles : en partant pour la campagne, Georges était donc parti pour l'exil. Deux ou trois de ses amis se souvenaient seuls qu'il habitait Maisons. Il vivait avec Tambour et causait avec ses livres. Ses habitudes étaient les plus régulières du monde; il ne savait jamais la veille ce qu'il ferait le lendemain. Il se couchait tard ou tôt, selon le temps, un jour avec le soleil, et le jour d'après avec la lune. S'il partait avec l'intention de lire dans quelque coin du bois, on le surprenait ramant sur la Seine avec l'ardeur inquiète d'un contrebandier. Il déjeunait tantôt chez lui, tantôt à l'auberge, ce qui, pour le dire en passant, faisait le désespoir de Pétronille, obligée de l'attendre auprès d'une côtelette qui noircissait sur le gril. Personne n'était plus actif ou plus paresseux : il battait la campagne comme un chasseur, ou restait étendu dans l'herbe comme un lazzarone; mais presque toujours Tambour était de la partie. Il faut dire cependant que Tambour, sauf les

jours de chasse, avait des mœurs un peu bien vagabondes; il ne demeurait au logis que les jours de pluie et n'y rentraît qu'au moment des repas; il employait le reste du temps à courir de tous côtés, poussant toutes les portes et s'occupant des affaires d'autrui avec une indiscrétion qui ne redoutait ni les remontrances ni les rebuffades. Aussitôt qu'on voyait apparaître quelque part un museau couleur orange, on s'écriait : « Voilà Tambour! » Il donnait un coup d'œil par-ci, un coup de dent par-là, jouait avec les enfants, effrayait les poules, câlinait la cuisinière et disparaissait.

On était alors, on le sait, vers la fin du mois de novembre; la campagne avait ces teintes pâles et voilées qui plaisent quelquefois plus que les couleurs vives et l'éclat joyeux de l'été. Il n'y avait presque plus de feuilles aux arbres, si ce n'est aux chênes tout couronnés de rameaux que les premiers froids avaient enduits de rouille. Le soleil se montrait à peine. A toute minute, de grands vols de corbeaux traversaient le ciel gris et remplissaient l'espace de leurs cris sinistres. Georges ne rencontrait plus dans ses promenades que le piéton chargé de distribuer les lettres, et les pêcheurs avec lesquels il avait fait connaissance; mais cette solitude et l'âpreté de la saison les lui rendaient plus chères, et jamais peut-être il ne les avait faites ni si longues ni si fréquentes.

Un matin donc, Georges était sorti d'assez bonne heure; il portait son fusil et traversa la prairie dans la direction de la Seine. La chasse est prohibée en tout temps dans le parc et les dépendances de Maisons; mais les chasseurs s'amusent quelquefois pendant l'hiver à tirer les oiseaux de passage qui s'abattent parmi les joncs du rivage, ou qu'on surprend dans les criques formées par le lit du fleuve. Telle n'était pas l'intention de Georges ce jour-là; il avait un fusil, parce que ce fusil s'était trouvé sous sa main au moment de quitter la Maison-Blanche. Tambour avait regardé son maître, et, comprenant au mouvement de ses yeux qu'on n'avait nul besoin de lui, il était parti, la queue en l'air, à la recherche d'un certain taureau noir auquel il avait déclaré la guerre. Le taureau, qui était jeune et de bonne mine, avait accepté le défi, et, en preux chevalier, il mettait autant d'empressement à courir au-devant de Tambour que Tambour en mettait à courir au-devant de ses cornes. Le taureau, ayant levé son mufle, avait flairé le chien et était parti au galop; les deux adversaires se rencontrèrent à mi-chemin, et le combat s'engagea sur-le-champ dans la prairie.

Georges laissa l'épagneul aux prises avec le taureau, et atteignit bientôt les bords de la Seine. Deux corbeaux qui creusaient l'herbe à coups de bec, cherchant leur pâture, partirent à sa vue; Georges

les mit en joue et fit feu. Les deux corbeaux battirent de l'aile et s'enfoncèrent dans le ciel. « Diables d'oiseaux ! il est écrit que je les manquerai toujours ! » dit Georges en frappant du pied.

Une bande de corbeaux s'éleva du bord de la rivière au bruit de cette double détonation, et se mit à voleter de tous côtés. Les uns passaient au-dessus de la tête de Georges allant et venant, d'autres fuyaient à tire-d'aile du côté de la forêt; quelques-uns, les plus hardis ou les plus jeunes, s'abattaient dans la prairie et couraient çà et là. M. de Francalin rechargea son fusil et se mit à leur poursuite; mais les oiseaux vigilants s'éloignaient bientôt, et, quelle que fût son activité à les tirer, il ne put en atteindre aucun. Le chasseur s'entêta, et, remarquant que les corbeaux traversaient le fleuve à toute minute, il pensa qu'il serait peut-être plus heureux en canot.

Il courut vers une sorte d'anse que la Seine avait creusée dans le sable et qu'une petite pointe de terre protégeait contre le remous. Un joli petit bateau peint en noir avec une raie blanche y flottait, la proue retenue aux racines d'un saule par une chaîne cadenassée. Le nom du canot, *la Tortue*, était écrit en belles lettres rouges sur l'arrière, auprès du gouvernail. Georges ouvrit le cadenas, sauta dans le canot et poussa au large. Malgré son nom, *la Tortue* filait sur l'eau comme une flèche, et, poussée par l'impulsion vigoureuse des rames, elle eut bientôt

gagné le milieu du courant, qu'elle remonta dans la direction de l'éperon boisé qui sépare le parc de Maisons des *tirés* de Saint-Germain. Comme il ramait, Georges entendit le bruit d'un corps tombant dans l'eau : c'était Tambour, que tout ce tapage de coups de fusil avait attiré sur la rive, et qui venait bravement de se mettre à la nage pour rejoindre le canot. Son maître l'attendit, l'enleva lestement et continua sa route, guettant de l'œil les corbeaux qui voletaient sur les deux rives.

Une légère brume, qui depuis le matin flottait sur la campagne, se dissipa en ce moment, et un clair rayon de soleil égaya le paysage. Parvenu à la hauteur d'Herblay, Georges laissa glisser *la Tortue* au courant de l'eau, et, accroupi à l'arrière, comme un pêcheur qui tend ses filets, il attendit, la main sur son fusil, qu'un des oiseaux passât à sa portée. Tambour, assis à l'autre bout du bateau, imitait sagement la complète immobilité de son maître. Il grelottait, mais on voyait quelquefois frétiller le bout de sa queue.

La ruse de M. de Francalin réussit. Bientôt un corbeau arriva lourdement et passa au-dessus du canot. Le chasseur épaula et fit feu. Au premier coup, le corbeau s'enleva, au second, il pirouetta sur lui-même, effleura l'eau du bout de ses ailes noires, et alla tomber dans l'herbe à quelques pas du rivage.

« Enfin ! » s'écria M. de Francalin.

Comme il se mettait debout pour bien reconnaître la place où l'oiseau se débattait, il entendit crier du côté d'Herblay. Il tourna la tête et aperçut un enfant qui venait de glisser dans la rivière et se tenait cramponné au bout d'une corde qui pendait le long d'un bateau. Une petite fille penchée sur le bord de ce bateau, s'efforçait de retirer son camarade et appelait au secours de toutes ses forces.

« A vous ! à vous ! » cria un homme dont la barque était en aval du côté de la Frette.

M. de Francalin sauta sur les avirons et fit voler *la Tortue*. L'eau jaillissait autour de la proue ; à tout instant, il retournait la tête pour voir quelle distance le séparait encore des enfants.

« Tiens bon ! disait-il ; tiens bon, petite ! »

Il n'était plus qu'à quelques brasses du bateau, lorsque les mains de l'enfant, engourdies par la fatigue et le froid, lâchèrent prise. La petite fille se pencha brusquement en le voyant disparaître et passa par-dessus le bord. Le courant les prit tous deux et les emporta. Georges lâcha les rames, et, ôtant sa vareuse, se jeta dans la rivière. Tambour sauta après lui.

En quatre brassées, le chasseur eut atteint la petite fille, que ses gros jupons de laine maintenaient à la surface de l'eau. Il la saisit vigoureusement par le bras, et nageant d'une main, il la

déposa à bord du bateau. « Tiens-toi tranquille à présent, « dit-il ; et il rentra dans l'eau, cherchant de tous côtés.

On ne voyait rien que la surface du fleuve, çà et là rayée par un souffle de vent.

« Cherche ! cherche ! » cria Georges à Tambour, qui nageait auprès de lui.

Un léger bouillonnement, qu'il aperçut à quelque distance au-dessus de l'eau, lui indiqua la place où le petit garçon avait sombré. Il y poussa de toutes ses forces; mais déjà Tambour l'avait devancé, et, plongeant tout à coup, il reparut bientôt, tenant dans sa gueule le pan d'une veste. Deux jambes inertes et deux bras sans mouvement pendaient aux deux côtés de son museau. Georges saisit l'enfant et le souleva hors du fleuve sans que Tambour voulût lâcher prise, et tous deux arrivèrent sur le rivage, où sauveurs et sauvés trouvèrent la petite fille, qui pleurait à chaudes larmes.

« Ah ! mon Dieu ! disait-elle, voilà mes jupons perdus !... Maman va me battre ! »

Georges était fort embarrassé entre ces deux enfants, dont l'un sanglotait tandis que l'autre ne donnait aucun signe de vie.

« C'est bon ! dit-il à la petite fille, on te donnera d'autres jupes ; marche devant et mène-nous chez ta mère. »

Mais, tandis qu'il parlait, l'homme à la barque

aborda près de lui, et sauta sur le sable. « Ah ! dit-il, ce sont les petits à la Thibaude.... Elle va drôlement les arranger, la brave femme ! »

Il souleva l'enfant que Georges frictionnait.

« Bon ! reprit-il, le cœur bat ; il en sera quitte pour la peur.

— Bien sûr, Canada ? dit Georges.

— Eh ! oui. Tenez, le voilà qui souffle déjà... Ajoutez un rhume à la peur, si vous voulez, et ce sera tout. »

Le pêcheur dépouilla l'enfant de ses habits tout trempés d'eau, et l'enveloppa d'un caban de grosse laine.

« Il ne faut pas qu'il se refroidisse, reprit-il. Si mon caban en souffre, on verra à s'arranger, et maintenant en route.... Je me charge du petit, suivez la petite.... Vous me semblez un peu pâle ; avec ce vent-là, il ne fait pas bon pour vous ici. »

Le fait est que M. de Francalin grelottait ; l'eau dont ses vêtements ruisselaient était glacée, et le vent qui soufflait en rendait l'impression plus froide encore. Il ne répondit pas, et se mit à marcher fort vite. Quant à Tambour, à qui sa conscience de chien rendait un bon témoignage, il courait en avant avec force gambades, et fourrait son museau curieux dans tous les buissons.

Au bout d'une centaine de pas, la petite fille s'arrêta court : « Voilà maman ! » s'écria-t-elle. Et,

toute tremblante, elle se réfugia entre les jambes de M. de Francalin.

Un groupe de femmes et d'enfants au-devant desquels courait une paysanne en jupon rouge parut au milieu du chemin. Toutes les femmes parlaient à la fois; seule, celle qui marchait la première était muette. Les enfants faisaient grand bruit.

« Ce n'est rien ! maman, ce n'est rien ! il est en vie ! » cria la petite.

La Thibaude l'écarta de la main et sauta sur le petit garçon comme une louve.

« C'était donc vrai, ce que m'a dit la fille à Claude ! s'écria-t-elle.... Jacques était tombé à l'eau.

— Eh ! oui, répondit Canada, et il n'en est pas mort ! »

La Thibaude n'avait d'yeux que pour le petit garçon, et le retournait dans tous les sens. La violence des baisers maternels et la chaleur du gros caban avaient rendu la vie à l'enfant : il ouvrit les yeux et se mit à pleurer. Sa mère, qui était toute blanche comme un linceul, devint rouge comme son jupon; elle le coucha brusquement sur ses genoux, et du revers de sa main lui appliqua une demi-douzaine de tapes vigoureuses qui sonnaient sur les chairs nues.

« Voilà qui t'apprendra à tomber dans la rivière, mauvais garnement ! » dit-elle.

Le petit Jacques ne pleurait plus, il criait.

« Et toi, que faisais-tu dans le bateau? poursuivit la Thibaude en cherchant sa fille du regard; mais la petite fille se tenait blottie entre les genoux de M. de Francalin, et n'avait garde d'approcher.

— Eh! pardine! elle jouait, répondit Canada.... Est-ce que vous voulez empêcher des enfants de jouer, à présent?... Ça court après les morceaux de bois qui descendent la rivière, ça veut pêcher à la ligne avec des bâtons, c'est jeune, c'est étourdi, et ça roule dans l'eau.... Ça m'est arrivé dix fois....

— On ne vous parle pas, dit la Thibaude.

— On ne me parle pas, mais je réponds.... Au lieu de battre votre petit bonhomme, il m'est avis que vous feriez mieux de remercier monsieur que voilà, et de caresser un peu ce brave chien, sans qui vous n'auriez pas eu la chance de revoir l'enfant. »

La Thibaude, un peu confuse, se tourna vers M. de Francalin. Elle avait les yeux pleins de larmes.

« C'est donc vous, monsieur! dit-elle.... Si j'osais, je vous embrasserais de bon cœur.

— Qu'à cela ne tienne, embrassons-nous, répondit Georges en joignant l'action aux paroles; et, à présent que nous voilà bons amis, laissez-moi solliciter la grâce de cette petite fille, qui a grand'peur d'être grondée.

— C'est qu'aussi elle le mérite bien.... Toujours dans les bateaux! Voyez comme elle est faite.

— Oh! cela me regarde! reprit Georges.... J'ai promis de l'aider à changer de jupes, et voici de quoi y pourvoir. »

Il tira un un louis de la poche de son gilet; mais en le donnant il devint tout pâle, et s'appuya contre un tronc d'arbre. Il lui semblait que tout tournait autour de lui.

« Diable! est-ce que vous auriez quelque idée de vous trouver mal? dit Canada.

— J'ai froid. » répondit Georges.

En ce moment, une femme qu'on n'avait pas encore vue s'approcha du groupe. Elle était couverte d'une robe fort simple toute noire et d'une pelisse de drap.

« Ah! voici Mme Rose! s'écria la petite fille, qui, sans prendre garde à l'eau dont elle était inondée, courut vers la dame en robe noire, et se jeta dans ses jambes.

— Il n'est pas arrivé de malheur à son frère? demanda Mme Rose à la Thibaude.

— Oh! non, madame; le voilà, et voici monsieur qui l'a tiré de l'eau. »

Mme Rose regarda M. de Francalin. Georges voulut saluer, mais il chancela; un nuage passa devant ses yeux, et il tomba au pied de l'arbre.

Quand il revint à lui, M. de Francalin était assis

dans un grand fauteuil devant un bon feu. Il lui sembla que ses membres avaient retrouvé leur élasticité et leur chaleur. Canada était debout devant lui, tenant à la main un morceau de flanelle imbibé d'eau-de-vie avec lequel il venait de le frotter vigoureusement.

« Où sommes-nous ? dit Georges en jetant les yeux de tous côtés.

— Pardine ! vous n'êtes pas chez moi ! Il faudrait chercher dans bien des maisons pour trouver ces beaux fauteuils et ces pendules avec des dames tout en or !... Il n'y en a pas deux comme ça dans tout Herblay ! Et comme ça sonne !... hein ? On dirait une petite cloche....

— Midi ! s'écria Georges !... Bon !... Pétronille va bien me recevoir ! »

Il fit un mouvement ; la couverture dont il était enveloppé s'entr'ouvrit, et il s'aperçut qu'il avait les jambes nues.

« Dame ! dit Canada en répondant aux regards de M. de Francalin, il a bien fallu vous déshabiller de la tête aux pieds ! Est-ce que vous ne vous avisez pas de vous évanouir comme une demoiselle ? Il y a une heure que je vous frotte. Voilà le flacon et voilà la flanelle. Le flacon y a passé tout entier, une eau-de-vie qui ressusciterait un mort, et dont j'ai goûté pour voir. Mme Rose ne marchande pas sur la qualité.

— Mme Rose ?... cette jeune femme en noir ?... Est-ce que par hasard je serais chez elle ?

— Tiens ! vous n'avez donc pas regardé la pendule ? A peine étiez-vous par terre qu'elle a exigé qu'on vous conduisît dans sa maison. Je vous ai pris sur mes épaules et ne me suis arrêté qu'après vous avoir mis dans ce fauteuil. Eh ! eh ! la côte est roide ; c'est en haut seulement que je m'en suis aperçu.

— Pauvre Canada !... Ah çà ! mais je ne puis pas rester dans ce costume chez Mme Rose,... une couverture et rien dessous !

— Ne vous mettez pas en peine ! On n'est pas riche , mais on a deux habits complets. Voilà des souliers où vous serez comme dans un bateau, et une vareuse qui vous tiendra chaud sans vous étouffer ; mettez-moi ça. »

Il étala les vêtements sur une chaise et se frotta les mains.

« Eh ! eh ! reprit-il d'un air sournois, ça fait une bonne course et une heure de friction. La fatigue n'est rien , c'est la matinée qui est perdue.

Georges, qui connaissait Canada de longue main, sourit.

« Bon ! on vous revaudra cela, dit-il.

— Oh ! je ne parle de rien, s'écria Canada ; je sais qu'avec vous on joue à qui perd gagne.... Passez-moi cette chemise de laine ; c'est chaud comme une toison. »

Georges s'habilla en toute hâte ; il lui tardait de s'excuser auprès de Mme Rose et de la remercier.

« Elle m'a semblé jolie, reprit-il tout en bouclant le vaste pantalon de Canada.

— Jolie ! s'écria le pêcheur avec l'expression du dédain le plus marqué.... Jolie ! en voilà une idée ! mais vous ne l'avez donc pas vue ? Il y a de jolies filles dans le pays : la Louison, la Catherine, la Pierrette ; mais Mme Rose ! elle leur ressemble comme un pied d'œillet à un brin d'oseille !

— Diable !

— Ah ! vous riez ! C'est peut-être parce que je l'aime ; mais je m'imagine que les reines des contes de fée devaient être faites comme Mme Rose.... Il faut que l'eau de la rivière vous ait aveuglé pour dire de Mme Rose qu'elle vous a semblé jolie ! »

Un petit coup frappé à la porte interrompit Canada.

« Qu'est-çe ? dit-il.

— Je venais savoir des nouvelles du malade ; comment va-t-il ? » demanda une voix d'un timbre doux et argentin.

Canada courut à la porte et l'ouvrit.

« Oh ! vous pouvez entrer ; il est debout et tout grouillant comme un brochet, » dit-il.

Mme Rose salua Georges en souriant.

« Vous n'avez plus froid ; peut-être avez-vous faim.; voulez-vous déjeuner ? » dit-elle.

M. de Francalin donna un coup d'œil à son costume, puis la regarda.

« Oh ! à la campagne ! » reprit-elle avec un joli mouvement d'épaules.

La connaissance était faite ; Georges accepta. Comme il suivait Mme Rose dans une pièce voisine où le couvert était dressé, Canada se pencha à son oreille.

« Eh bien ! dit-il, trouvez-vous toujours qu'elle soit jolie ?

— C'est vrai, répondit Georges ; jolie n'est pas le mot : elle a je ne sais quoi qui n'est pas cela et qui est mieux que cela.

— Tiens, dit Canada, elle a son cœur dans les yeux. »

II

C'était la première fois que Georges voyait Mme Rose, et maintenant qu'il l'avait regardée, il s'expliquait très-nettement le sentiment bizarre de Canada. On ne pouvait pas dire de Mme Rose qu'elle eût une taille de déesse, la chevelure de Cypris, un profil de camée, et toutes ces perfections que les poëtes accordent volontiers à leurs divinités. Était-elle belle ? était-elle jolie ? on ne le savait pas. Elle séduisait par un charme singulier qui était en elle et qui vous enveloppait doucement comme la chaleur pénétrante d'un foyer où brille un feu clair. Ce charme ne provenait ni de la pureté de ses traits, qui n'étaient pas d'une extrême régularité, ni de la grandeur et de l'éclat de ses yeux, qu'on pouvait voir sans en être ébloui : il provenait de l'harmonie, ce don si rare et si précieux. Il était impossible de désirer qu'elle eût le nez plus fin ou la bouche plus petite : il semblait que chacun de ses traits fût précisément ce qu'il devait être, et qu'on les avait faits

exprès pour elle ; le son de la voix répondait à l'expression du regard ; le sourire était bien tel qu'on l'espérait de ses lèvres, et, quand on l'avait quittée, on ne pensait pas qu'elle pût être mieux ou autrement qu'on ne l'avait vue.

Le lendemain de cette première rencontre, Georges n'aurait pas pu dire si Mme Rose était brune ou blonde, il lui semblait bien, en cherchant, qu'elle avait les cheveux châtain clair et les yeux d'un bleu foncé, mais il n'en était pas sûr ; il se rappelait seulement qu'elle avait une grande apparence de jeunesse .avec un air réfléchi qui augmentait la grâce de sa physionomie. Quand elle parlait, elle vous regardait bien franchement dans les yeux ; un joli sourire égayait le coin de sa bouche, qui semblait faite pour la vérité. Elle était naturellement joyeuse et vive, et cependant un voile de mélancolie était répandu sur son front, et son regard avait parfois quelque chose de triste et de plaintif comme celui d'une colombe blessée. C'était moins une lueur qu'un éclair fugitif ; mais il n'en fallait pas davantage pour comprendre que Mme Rose avait souffert, comme ces petites gouttes d'eau suspendues aux pétales d'un lis indiquent qu'il a plu.

M. de Francalin avait demandé à Mme Rose la permission de la revoir, ne fût-ce que pour la remercier de son hospitalité, et elle la lui avait accordée sans hésitation. Il retourna donc à Herblay

dès le lendemain ; mais ce jour-là Mme Rose était à la promenade.

« Elle y va souvent quand il fait clair, dit une bonne femme qui avait soin du ménage : si vous voulez rencontrer Mme Rose, il faut venir vers onze heures ou midi. »

Comme il descendait la côte d'Herblay, M. de Francalin aperçut Canada qui ramassait du sable dans la rivière. En trois coups de rame, il fut auprès de lui.

« Si vous m'aviez hélé tout à l'heure quand vous avez passé avec *la Tortue*, je vous aurais évité la peine de monter là-haut, lui dit Canada.

— Vous saviez donc que Mme Rose n'était pas chez elle ?

— Pardine ! puisque je viens de la conduire à la ferme, de l'autre côté de l'eau....

— Et qui la ramènera ?

— Moi donc ! Est-ce que je n'ai pas des bras et un bateau ? est-ce qu'il ne faut pas qu'on gagne sa pauvre vie ? »

Georges alluma un cigare à la pipe de Canada.

« Dites donc, mon vieux, si vous laissiez de côté votre perche et votre sable ?... J'ai là mon épervier, et nous prendrions bien de quoi faire une friture en remontant la rivière. »

Le pêcheur regarda Georges en dessous et secoua d'un air fin les cendres de sa pipe.

« C'est-à-dire, monsieur Georges, que vous avez envie de me parler de Mme Rose.... Vous vous êtes dit comme ça : « Je ne connais pas la rose d'Herblay ; « Canada la connaît, faisons causer le vieux. »

Georges sourit.

« Eh bien ! je suis bon diable, reprit Canada ; laissez-moi amarrer mon sabot à quelque pied de saule, et je passerai à bord de *la Tortue*.... Nous ramènerons Mme Rose de compagnie.... Ça n'empêche pas, grommela-t-il en s'approchant du rivage, que cette conversation va me faire manquer ma journée... Ce sable que je pêche est plein de ferraille, et il y a profit à le ramasser.

— Est-ce qu'on ne sait pas que tout travail mérite salaire? Venez toujours, » dit Georges.

La barque attachée, Georges prit les rames, Canada l'épervier, et ils remontèrent la Seine dans la direction des tirés de Saint-Germain.

« Çà, que vous plaît-il de savoir? reprit le pêcheur.

— Un peu de tout.

— Voulez-vous que je vous dise ma pensée, moi? poursuivit Canada sans s'arrêter à la réponse de M. de Francalin. Vous m'avez tout à fait la mine d'un homme qui va devenir amoureux de Mme Rose. »

Georges haussa les épaules.

« Oh ! il ne faut pas faire le dédaigneux ; vous l'avez été certainement de personnes qui ne la va-

laient pas.... On ne vient pas s'enfermer comme un ours à Maisons, par la bise et par la neige, sans qu'il y ait une femme là-dessous. »

Georges rougit.

« Bon! votre visage m'a répondu.... Bah! les feuilles vertes remplacent les feuilles mortes, et Mme Rose vous guérira; mais vrai, Dieu! si je croyais qu'il dût lui arriver malheur à cause de vous, aussi vrai que voilà Tambour, je culbuterais le canot et vous enverrais au fond de la rivière.

— Merci! fit Georges.

— Oh! c'est une manière de parler. D'ailleurs vous êtes un brave garçon, et je ne vous veux pas de mal, au contraire. C'est seulement pour vous faire voir ce que c'est que Mme Rose pour moi. »

Cela dit, Canada assura son pied sur l'avant de *la Tortue*, souleva l'épervier et le lança dans l'eau.

« Il faut vous dire, reprit-il en retirant les petits poissons qui grouillaient au cœur du filet, que Mme Rose habite Herblay depuis un an ou quinze mois. Elle y est arrivée au temps qu'on se fusillait dans les rues de Paris. Cette bonne femme que vous avez vue chez elle l'accompagnait. J'ai pensé d'abord que c'était une dame de là-bas qui avait peur des émeutes. « Bien sûr, me disais-je, son mari va « venir, et ils attendront que tout ça finisse. » Le mari n'est pas venu.

— Ah! fit Georges.

— Oh! il n'y a pas de *ah!* répliqua le pêcheur en secouant la tête. Mme Rose est une femme du bon Dieu, et il n'y a rien à dire sur elle.... Si l'envie vous prend de vous marier, je vous en souhaite une qui lui ressemble.... Eh! ramez plus fort, il n'y a que de la *blanchaille* par ici.... Approchez-vous du bord.... J'ai idée que nous trouverons des perches de ce côté.

— Bon! voilà Mme Rose installée à Herblay.

— Mais attendez donc! vous allez plus vite que les violons.... Elle descendit à l'auberge et chercha une maison à louer. Il y en avait une justement sur la hauteur avec un jardinet. Le propriétaire venait de mourir, et sa veuve la céda tout de suite à Mme Rose. Or, que pensez-vous que fit Mme Rose? Elle s'en alla chez M. le curé, et, lui mettant un beau rouleau de pièces de cent sous dans la main : « Monsieur le curé, lui dit-elle, voilà ce qui me reste « sur l'argent que j'avais destiné au loyer de ma « maison. Il faut que les pauvres profitent de ce que « je gagne. » Il y en avait pour trois cents francs.... Trois cents francs dans un temps où les écus étaient si rares, que c'était comme des objets de curiosités! Et comme elle s'en allait, elle ajouta : « Vous leur « direz de prier pour moi. » Ça, c'était de trop. Comme si Mme Rose avait besoin qu'on priât pour elle. »

Georges regarda Canada. Cette chaleur et cette

conviction de la part d'un homme qui avait un peu les mœurs d'un bohémien de rivière l'étonnaient beaucoup; mais le pêcheur, accroupi au bord du canot, n'y prenait pas garde, et contemplait la surface de l'eau, au-dessus de laquelle venaient crever de petits globules.

« Je vous dis qu'il y a des barbillons par là !... Chut à présent! murmura le pêcheur. »

Il amorça la rivière en y jetant deux ou trois poignées de grains, et apprêta silencieusement son filet. Quand il crut le moment convenable, il jeta l'épervier, et découvrit, au premier effort qu'il fit pour le ramener, deux ou trois poissons qui se débattaient entre les mailles.

« Hein! sont-ils beaux! dit-il.

— Çà, vous l'aimez donc bien? dit Georges en aidant Canada à retirer l'épervier.

— Mme Rose? Il faudrait avoir un cœur de pierre pour ne pas l'aimer!... Est-ce qu'on ne s'est pas avisé de me chercher chicane pour quatre mauvais lapins que j'avais pris au collet dans les bois du gouvernement? On disait aussi que je pêchais en dehors des règlements. Et les lois, où étaient-elles dans ce moment-là? On en avait démoli la moitié, et le reste ne valait guère mieux. Et les autorités d'alors, avaient-elles consulté les règlements pour entrer aux Tuileries? Je m'entête et je jette le papier timbré au nez des gendarmes, après quoi je

vais sur l'eau tendre mes lignes de fond. Tout ça me conduisit en prison. Il n'y avait pas trente sous au logis, et ma pauvre femme avait la fièvre.... Quand j'y pensais la nuit, j'avais des sueurs dans le dos. Enfin je sors au bout d'un mois. « Bien « sûr, me disais-je tout en marchant, je vais trouver « la baraque toute pleine d'huissiers, et sans un clou « pour pendre mes filets. » Ah! bien oui, on n'avait pas dérangé une chaise, et ma pauvre vieille raccommodait mes chemises sur la porte! C'était Mme Rose qui avait payé l'amende et pris soin de tout.... Quand je vis ça, je courus tout droit chez elle. Mme Rose était dans son jardin avec un grand chapeau de paille sur la tête. J'avais arrangé un beau discours pour la remercier; j'oubliai tout et je sautai sur ses mains pour les baiser.... Dame! j'ai failli les casser.... J'étais comme fou et je pleurais comme une bête. « Ah! me dit-elle, vous m'avez « fait peur!» Je vis bien que mes gros vilains doigts lui avaient fait mal. Je me jetai à ses genoux : « Battez-moi comme un chien, lui dis-je, je ferai ce « que vous voudrez! — Eh bien! reprit-elle en « riant, il ne faut plus prendre de lapins. »

— Et vous n'en avez plus colleté?

— Moi! jamais!... Ah! par exemple, les gendarmes n'y auraient rien fait; mais Mme Rose!.... Elle me l'a défendu, c'est fini!.... Ça n'empêche pas que si je pouvais leur jouer quelque tour, à ces gens

qui m'ont mis en prison !... Ça jette un gouvernement par terre, et ça ne veut pas que le pauvre monde s'amuse un peu !... Ça m'a mis du levain dans l'estomac ; mais suffit, je m'entends, et si l'occasion vient, on saura la prendre.

— Ça ! comment donc s'appelle-t-elle, Mme Rose? reprit Georges après qu'il eut laissé Canada exhaler sa colère.

— Cette bêtise !.... Elle s'appelle Mme Rose.... Est-ce que ce nom ne vous paraît pas joli?

— Très-joli, mais c'est un petit nom ; elle doit en avoir un autre?

— C'est possible ; mais personne ne le lui a demandé. Elle a dit qu'elle s'appelait Mme Rose, et tout le monde l'appelle Mme Rose. Au commencement, il y avait des curieux qui faisaient des questions comme vous ; à présent, on n'y pense plus. Elle ne voit jamais personne, si ce n'est un monsieur qui est venu deux ou trois fois en un an.

— Quel monsieur ? dit Georges vivement.

— Un monsieur comme vous, un monsieur qui paraît de la ville. Ah ! quels yeux ! Quand il vous regarde, on dirait que ça vous entre dans le corps comme une vrille. Ce doit-être quelqu'un de ses parents. Il arrive vers midi et s'en va le soir. Par exemple, il ne part pas sans faire un tour sur la rivière, après quoi il me donne vingt francs ; c'est un homme très-bien. »

Georges éprouva comme un sentiment de malaise ; ce monsieur de la ville lui gâtait Mme Rose.

« Quelquefois encore, assez souvent même, poursuivit Canada, le piéton remet des lettres à Mme Rose. J'ai remarqué qu'elle souriait de moins bon cœur ces jours-là. L'autre matin, il lui en a apporté une au moment où elle se rendait à la messe ; elle l'a lue chemin faisant, et j'ai vu qu'elle devenait fort pâle. Elle est restée longtemps dans l'église à prier, et, quand elle est sortie, elle avait les yeux humides comme ceux d'une personne qui a pleuré. Cependant cette lettre ne lui annonçait la mort d'aucun de ses parents : elle était cachetée de rouge. Ce jour-là, elle a vidé sa bourse entre les mains des pauvres ; moi, j'aurais volontiers battu tout le village, tant j'enrageais de la voir pleurer. »

Canada donna un coup d'aviron contre un arbre.

« Faire du chagrin à une si bonne créature ! faut-il qu'il y ait de méchantes gens ! reprit-il.

— Qui sait ? dit Georges ; la lettre venait peut-être d'un amoureux.

— Elle est dans l'âge où ces maladies vous prennent, répliqua le pêcheur en branlant la tête, et cependant je n'y crois pas, à vos amoureux. Mme Rose n'a jamais reçu d'autres visites que celles que je vous ai dites, et ces sortes de fous ont des jambes pour courir. Et puis, si Mme Rose a des secrets, ce serait mal reconnaître sa bonté que de

chercher à les pénétrer. A présent, monsieur Georges, vous en savez autant que moi.

— Mais comment se fait-il que je ne l'aie jamais rencontrée, moi qui cours le pays du matin au soir, et que jamais vous ne m'en ayez parlé?

— Vous n'allez pas beaucoup du côté d'Herblay, monsieur, et c'est à Herblay que Mme Rose demeure. Quant à vous en parler, pourquoi l'aurais-je fait? Vous êtes dans la saison où le cœur est de paille, et je ne voulais pas vous exposer à prendre feu. »

Canada jeta un coup d'œil sur la rive.

« Bon! dit-il, vous me faites bavarder, voilà l'ombre des peupliers qui coupe la rivière, il va être quatre heures; il faut nous hâter, si vous ne voulez pas que nous fassions attendre Mme Rose. »

Georges et Canada prirent chacun une paire d'avirons et firent voler *la Tortue*. En quelques minutes, ils furent par le travers des tirés de Saint-Germain; un long sillage marquait la course du canot.

« Ramez toujours, dit Canada. Je vais voir si Mme Rose est sur la rive. »

Il se mit debout, et aperçut Mme Rose sur un tronc d'arbre.

« Ah! c'est vous, dit-elle en saluant Georges; je comprends à présent pourquoi Canada arrive si tard. »

Elle se leva et s'approcha du canot.

« Voyons, reprit-elle, donnez-moi la main pour que je saute dans cette coquille de noix. »

Mme Rose portait ce jour-là une robe de drap bleu, un grand camail et un chapeau rond de feutre gris à larges bords ; l'animation de la marche et le grand air avaient coloré son teint : les boucles de ses cheveux tombaient le long de ses joues et sur son cou. Elle était charmante.

« Vous êtes donc venu me voir ? reprit-elle en caressant de la main Tambour, qui frottait familièrement sa tête contre la jupe de drap bleu.

— Je vous dois bien cela pour le déjeuner que vous m'avez donné, répondit Georges gaiement.

— Il était un peu maigre pour un homme qui sort de l'eau ; aussi ne me prendrez-vous plus au dépourvu, et, s'il vous plaît encore de sauter dans la rivière, au moins trouverez-vous des côtelettes.

— Prenez le gouvernail, dit Canada à M. de Francalin; moi je ramerai. »

Georges prit place à l'arrière, et Mme Rose s'assit auprès de lui.

« Je vous remercie d'avoir poussé jusqu'aux tirés, dit-elle alors ; la présence de votre canot me prouve que vous ne faisiez pas, en remontant à Herblay, une simple visite de politesse. Ce que vous avez fait hier m'a donné de vous une bonne opinion, et j'aurais été fâchée de ne plus vous revoir. »

Tout cela était dit avec un air de simplicité et de bonne humeur qui surprenait Georges et le charmait. Il regardait les yeux brillants et doux de sa compagne, et il se demandait quel mystère enveloppait cette florissante vie et retenait tant de séduction dans la solitude d'Herblay.

En ce moment Mme Rose avait les yeux tournés du côté de l'horizon où le soleil se couchait.

« Que c'est beau! » dit-elle, en montrant le ciel et le fleuve tout brillants des clartés mourantes du jour.

Georges fit signe à Canada, qui suspendit le mouvement des rames et laissa *la Tortue* descendre au fil de l'eau. Le canot était alors par le travers de La Frette. On sait de quelles grâces mélancoliques et de quelles beautés se revêtent souvent les soirs d'automne. Le silence n'était interrompu que par le babil et les rires de quelques petites filles qui jouaient autour de bateaux échoués sur la rive. Le vent se taisait. Il n'y avait d'animation que dans la prairie voisine, où des troupeaux de bœufs regagnaient l'étable, poussés par un berger. Mille couleurs éclatantes se fondaient dans le ciel.

Mme Rose, tout entière à la magie de ce spectacle, promenait ses regards sur la campagne tout en feu. Georges regardait Mme Rose, et Canada regardait Georges. Tambour s'était endormi, bercé par le balancement insensible du bateau. Un der-

nier rayon glissa sur le fleuve, et la lumière s'éteignit; les teintes d'or firent place aux teintes violettes, le village disparut dans la brume, on ne vit bientôt plus que cette clarté douteuse qui précède la nuit et flotte à la surface de l'eau; les contours de la rive s'effacèrent doucement, et, quand Mme Rose tourna son visage vers M. de Francalin, elle montra des yeux inondés de larmes.

Par un mouvement plus subit que la pensée, Georges lui prit la main. « Qu'avez-vous? » lui dit-il.

Elle la lui laissa une seconde, puis, la retirant sans affectation :

« Rien, dit-elle; je ne sais pas à quoi je pensais. »

Elle essuya sa paupière en souriant :

« Vous ne savez peut-être pas, dit-elle en le regardant, que la petite Jeanne a la fièvre?

— Jeanne? répéta Georges.

— Eh oui! Jeanne, la fille de la Thibaude, celle que vous avez tirée de l'eau.... Comment! vous ne savez pas le nom des gens que vous sauvez, et vous n'allez pas seulement prendre de leurs nouvelles!

— Je ne voulais pas, par ma présence, faire croire à la Thibaude que j'avais un droit perpétuel à sa reconnaissance.

— Eh bien! vous avez eu tort. Pourquoi enlever à cette pauvre mère la seule chance qu'elle ait de s'acquitter? La petite a pris froid dans l'eau; ce matin, elle a dû rester au lit; le médecin est venu

et lui a fait avaler de la tisane. Pour la consoler, j'ai dit à la Thibaude de lui acheter une poupée, et je lui ai donné un louis. Ça servira pour la tisane, et c'est dix francs que vous me devez. Je n'ai pas le droit de guérir toute seule les enfants qui vous doivent la vie. »

Cette manière délicate de le faire entrer pour moitié dans sa charité toucha M. de Francalin. Il fouilla dans ses poches pour en tirer dix francs, mais il eut beau chercher partout, il ne trouva rien.

« Bon ! dit-il, cet imbécile de Jacob a vidé mes poches !

— Eh bien ! vous m'apporterez cet argent demain, chez la Thibaude.... Me voici chez moi. »

En effet, *la Tortue* approchait du rivage; un élan vigoureux la fit s'engager dans le sable assez loin pour que Mme Rose pût sauter à terre sans craindre de se mouiller les pieds.

Comme elle allait s'éloigner, Canada la retint par le bras. « C'est que j'ai aussi quelque chose à vous dire, moi, » balbutia-t-il en roulant sa main au fond de sa vareuse.

Puis Canada s'arrêta court la bouche ouverte.

« Eh bien ! quoi? demanda Mme Rose.

— Au fait vous ne me mangerez pas !... C'est que j'ai grande envie de vous prier, ainsi que M. Georges, d'ajouter ces dix sous aux vingt francs

que vous avez donnés à la petite. Ils sont en cuivre.... Bien sûr, ils ne tiendront pas entre vos doigts.

— Donnez toujours, mon brave Canada. Voilà dix sous qui rachèteront bien des lapins! » dit Mme Rose.

Et, après avoir serré la main calleuse du pêcheur, Mme Rose disparut dans la nuit.

« Est-ce un cœur de femme, ça? dit Canada quand il ne la vit plus. Vous voyez, elle me ferait donner tout mon bien!

— Oui, oui, répondit Georges tout bas, et vous pourriez bien avoir raison. »

Canada cligna de l'œil. « C'est à propos de ce que je vous ai dit ce matin que vous me dites cela. Eh! prenez garde, monsieur! de moins jeunes que vous se sont pris à ces hameçons, et, quand on a mordu, c'est trop tard. »

Canada et M. de Francalin se séparèrent sans plus parler : l'un rejoignit sa barque, portant sur son épaule l'épervier plein de poissons; l'autre regagna la crique où il avait l'habitude d'amarrer le canot.

Dès les premier bonds que Tambour fit sur le sable, il fureta comme un chien qui cherche une piste, flaira quelques touffes d'herbes, et prit sa course à travers la prairie. Georges le suivit lentement; ses jambes le portaient à la Maison-Blanche, son esprit était à Herblay. Comme il approchait du chemin qui séparait son domaine de la prairie, il

entendit de grands aboiements ; il releva la tête et aperçut de la lumière chez lui. Au même instant, la porte du jardin s'ouvrit et un jeune homme en sortit, caressant de la main Tambour, qui faisait des bonds extravagants.

« Comme Thémistocle à la cour du roi des Perses, je viens te demander l'hospitalité, dit le nouveau venu.

— Valentin ! » s'écria Georges.

Et les deux amis échangèrent une vigoureuse poignée de main, tandis que le chien, émoustillé par ce témoignage d'affection, sautait sur les jambes de l'un et sur les bras de l'autre, leur marquant à sa manière toute la joie qu'il éprouvait de cette réunion.

« Çà, dit Georges, Jacob a-t-il préparé la *chambre du Désespoir?*

— Elle est prête ! répondit la voix de Jacob.

— Alors rentrons et dînons.... Tu pourras gémir ici tant que tu voudras. »

III

Une heure après cette rencontre, Georges et Valentin étaient assis en face l'un de l'autre devant une cheminée où flambait un grand feu de souches et de fagots. La pièce dans laquelle ils se trouvaient était vaste, haute et éclairée par sept fenêtres qui ouvraient sur le midi, le levant et le couchant. Les murs en étaient garnis de casiers remplis de livres presque jusqu'au plafond ; un panneau était réservé aux fusils et aux divers ustensiles de chasse, tels que carnassières, sacs à plomb et poires à poudre. Dans un coin à droite, on voyait tous les engins de pêche ; l'angle voisin, à gauche entre deux fenêtres, était occupé par un établi de menuisier chargé d'outils. Au milieu même de la pièce s'allongeait une table ovale couverte d'un tapis de drap vert et tout obstruée de journaux, de revues, de brochures et de dictionnaires amoncelés autour de deux mappemondes entre lesquelles on avait placé des plumes, des crayons et des encriers. Une grande lampe,

suspendue au plafond et couverte d'un immense abat-jour de tôle, éclairait la table. Quelques peaux de renard dentelées de drap rouge étaient dispersées çà et là sur le parquet. Des oiseaux de proie empaillés étendaient leurs ailes au-dessus des casiers, et sur la cheminée une magnifique pendule, représentant un char d'Apollon d'un beau modèle, sonnait les heures avec majesté. Cette pendule avec son quadrige de chevaux dorés était comme un souvenir de Versailles perdu à la campagne. Quelques armes, telles que yatagans, sabres et pistolets, brillaient dans les intervalles ménagés entre les corps de bibliothèque. Ajoutez à cette réunion d'objets de toute sorte une peau de tigre couchée devant le foyer, quelques chaises de cuir disposées autour de la table, trois ou quatre grands fauteuils de tapisserie, et on aura tout le mobilier de cette pièce, qui servait à la fois de salon, de cabinet de travail, de bibliothèque et de fumoir, aux hôtes de la Maison-Blanche. Les deux jeunes gens fumaient, et Tambour dormait devant le feu, le museau entre les pattes.

« Ainsi donc elle t'a trahi? » dit Georges en poursuivant un entretien dont les premiers épanchements avaient été échangés pendant le dîner.

Valentin soupira et se mit à raconter à Georges, qui ne l'écoutait que médiocrement, une de ces histoires parisiennes dont le dénoûment ne varie ja-

mais. Le soir où son infortune lui avait été révélée, Valentin, saisi d'indignation et de surprise, avait eu la pensée un instant de provoquer son rival. Une réflexion l'avait retenu : pouvait-il rendre à son cœur les illusions perdues? Il était monté chez la perfide, et, dans cette chambre où tant d'heures charmantes s'étaient envolées, il avait laissé sa carte avec ces trois mots : « Adieu! soyez heureuse. »

« C'est un peu vieux, répondit Georges avec un sourire; mais enfin cela vaut mieux qu'un coup d'épée.

— Tu ris!... Ah! on ne meurt pas de douleur, puisque tu me vois encore. »

Valentin se leva et fit quelques tours en soupirant; puis, appuyant sa main sur l'épaule de Georges :

« C'est fini, dit-il d'un air sombre, je ne crois plus à rien.... Je renonce à ces trompeuses créatures.... je m'enferme avec toi.... nous lirons les moralistes qui ont écrit contre les femmes; nous les embellirons de commentaires enrichis du récit de nos désastres personnels; nous ferons un cours de misanthropie, et, si quelqu'une de nos anciennes connaissances se hasarde à frapper à notre porte, nous la recevrons à coups de fusil.... Tu ne vois personne au moins?

— Personne, dit Georges en hésitant un peu.

— Bien. Je prétends vivre ici en cénobite. Si tu

voyais quelque être vivant en dehors de Tambour, j'émigrerais.

— A propos, dit Georges, qui n'était pas fâché de détourner la conversation; es-tu toujours dans les affaires?

— Moi? Fi donc! Il y a six mois que je m'en suis tiré. Je n'y entendais rien. J'ai bien vu que ma vocation m'appelait dans la presse. Tu te souviens de quelle force j'étais sur la polémique au collége; j'ai fondé un journal; il est mort au plus fort de son succès. J'allais poursuivre ma candidature à la députation, quand la trahison que tu sais a tout brisé. Je n'ai de cœur à rien. Cependant je sens bien que je suis né pour la politique. »

Valentin des Aubiers était l'un des plus vieux amis de Georges. Ils s'étaient rencontrés au collége, et n'avaient pas cessé de se coudoyer dans la vie, au milieu de laquelle Valentin marchait un peu comme ces écoliers qui, répandus dans les bois, oublient qu'ils ont des broussailles entre les jambes et des racines sous les pieds; chaque nouvelle chute lui semblait la première; il s'écriait avec candeur que ces choses-là n'arrivaient qu'à lui. C'étaient alors de grands découragements qui duraient six jours ou six semaines, après quoi il n'y pensait plus, et repartait d'un pied léger avec la même espérance et la même sécurité. Le prochain accident amenait une nouvelle surprise qui ne le guérissait

pas davantage. Ses amis disaient de lui qu'à cinquante ans il en aurait vingt-cinq, et que, s'il arrivait à la centaine, il faudrait certainement le renvoyer à l'école.

Avec une fortune qui lui aurait permis de vivre à sa guise, Valentin avait bravement mis le pied dans toutes les carrières, et s'en était retiré impétueusement au premier obstacle. La dernière qu'il embrassait était toujours la meilleure et celle qui répondait le mieux à ses instincts. A peu près riche et maître de son temps, Valentin n'avait pas traversé Paris sans y faire de ces rencontres qui font ressembler la vie à des routes semées d'auberges où des cœurs de toute sorte se tiennent en embuscade, pareils à ces hôteliers fameux dont Guzman d'Alfarache raconte les prouesses. Toutes les fois que le hasard le faisait entrer dans une de ces auberges, il ne manquait pas de croire qu'il s'y reposerait jusqu'à la fin de ses jours, et il faisait ses préparatifs en conséquence. Si quelqu'un de ses amis s'aventurait à lui dire que ce petit coin du paradis, dans lequel il comptait savourer des délices toujours nouvelles, n'était qu'une méchante halte entre deux étapes, il s'indignait et prenait le ciel à témoin du serment qu'il faisait de ne plus partir; mais le cœur volage qu'il adorait accueillait-il un autre voyageur, Valentin tombait dans un morne désespoir, et demandait naïvement au ciel comment tant de

perfidie pouvait être éclairée par la lumière du soleil. Désormais il n'y avait plus pour lui ni paix ni bonheur ; la nuit se faisait dans son âme, et il parlait sérieusement de passer le reste de ses jours dans une thébaïde où jamais le pied d'une femme ne pût arriver. La même bonne foi qu'il avait apportée dans son ivresse, il l'apportait dans son affliction, et celle-ci lui semblait éternelle, comme il avait cru l'autre impérissable.

C'était donc au plus fort d'une de ces catastrophes périodiques qu'il venait demander à Georges de l'abriter dans sa solitude. Valentin ne venait pas pour la première fois à Maisons, et ainsi s'expliquait le sobriquet de *chambre du Désespoir* qu'on donnait à la pièce qui lui était réservée.

Le lendemain, au petit jour, Valentin frappa à la porte de son ami.

« Tu dors, toi ; tu es bien heureux ! Que fais-tu aujourd'hui ? dit-il.

— Rien.

— Eh bien ! si tu veux, nous irons déjeuner à Saint-Germain ; c'est là que j'ai connu Clotilde ! Nous traverserons la forêt, et cette promenade matinale me rendra peut-être l'appétit que j'ai perdu.

— Soit. »

Georges s'habilla en toute hâte et descendit ; mais au bas de l'escalier il se souvint que Mme Rose l'attendait chez la Thibaude. S'il voulait être exact, il

n'avait pas le temps d'aller à Saint-Germain et d'en revenir; pour rien au monde cependant, il n'aurait consenti à manquer ce rendez-vous.

« Viens-tu? lui cria Valentin.

Tambour, qui était du voyage, appuya la sommation d'un aboiement. Georges cherchait un prétexte et n'en trouvait pas. Il savait Valentin très-curieux, et il ne se souciait pas de le mettre dans sa confidence. Quel beau thème à de longs discours! Cependant il était résolu à ne pas le suivre jusqu'à Saint-Germain.

« Ah! mon Dieu! s'écria-t-il après qu'il eut fait une centaine de pas, j'ai oublié que j'ai affaire de l'autre côté de l'eau.... à Herblay.

— Chez qui? demanda Valentin.

— Chez le curé! répondit Georges étourdiment.

— J'irai avec toi. »

Georges comprit que Valentin était décidé à ne pas le quitter.

« Veux-tu pêcher? dit-il brusquement.

— Tu pêches donc?

- Toujours; c'est très-amusant. On a une ligne à la main; on pense à ce qu'on veut, et le poisson mord. C'est ce qu'il y a de mieux quand on a du chagrin.

— Donne-moi une ligne, » répondit Valentin.

Georges courut dans sa bibliothèque, et redescendit avec tout un appareil de pêche. On partit

pour le bord de la rivière, et Georges installa Valentin au pied d'un massif de saules qui masquait la vue de tous côtés.

« L'endroit est excellent, il fourmille de goujons, dit-il; en un quart d'heure, on en prend deux douzaines. Reste-là; moi je vais un peu plus loin, derrière ce gros peuplier. »

Et Georges se mit à courir dans la direction du peuplier; mais à vingt pas plus loin il se glissa derrière le rideau des saules, gagna la crique où se balançait *la Tortue*, sauta dedans, et passa la rivière à grands coups de rames. Cinq minutes après, il gravissait la côte d'Herblay à toutes jambes, et entrait chez la Thibaude.

» Enfin! s'écria Mme Rose; j'ai cru que vous n'arriveriez jamais.

— C'est que j'avais un ami, et qu'il ne me quittait pas.

— Il fallait l'amener avec vous. »

Georges ne répondit rien; il eût été fort en peine d'expliquer pourquoi il n'avait pas voulu que Valentin l'accompagnât dans sa visite, et cependant il eût renoncé au plaisir qu'il en attendait plutôt que de le partager avec son ami. Mme Rose le regarda; un peu troublé, il s'assit et passa un mouchoir sur son front baigné de sueur.

« Bonté du ciel! faut-il que vous ayez couru! » reprit-elle.

Et, furetant dans tous les coins de la cabane, elle prépara un verre d'eau rougie qu'elle lui présenta.

« Maintenant, dit-elle après qu'il eut bu, c'est dix francs que vous me devez. Je me suis mis en tête d'assurer une dot à cet enfant. Cela l'aidera à trouver un mari et vous apprendra à tirer de l'eau les personnes qui se noient. »

Georges vida sa poche dans la bourse de Mme Rose, qui en versa le contenu sur le lit de la petite fille.

« Es-tu riche ! hein ? » dit-elle.

L'enfant tout étonnée prit les grosses pièces blanches entre ses doigts.

« Oh ! mère, un sou tout jaune ? » s'écria-t-elle en tirant un louis du milieu de son trésor.

Mme Rose embrassa l'enfant.

« Mère Thibaude, dit-elle, ramassez tout cet argent sans oublier le sou jaune. Vous en userez pour les besoins de votre fille, et s'il vous manque quelque chose pour le ménage, Jeanne vous prêtera bien tout ce qu'il faut »

M. de Francalin se rapprocha de Mme Rose, et leurs têtes se rencontrèrent au-dessus du petit lit où l'enfant jouait avec une poupée de carton qui lui semblait magnifique.

« Jeanne a la fièvre, dit Mme Rose à demi-voix.... Voyez. »

Georges prit la main de l'enfant.

« Et Jacques ? dit-il.

— Oh! Jacques trotte comme une souris. C'est le garçon qui a failli se noyer, et c'est la fille qui est malade. Il faudra un médecin tous les jours.

— En avez-vous parlé à la Thibaude?

— Je m'en suis bien gardée; elle aurait peur de la dépense. Qui sait si ce pauvre ménage n'a pas de dettes? Regardez cette couverture; il y a plus de trous que de laine. On enverra le médecin sans prévenir personne. Il faut aussi des hardes et du linge. Nous écornerons la dot, et nous remplirons les armoires. Cela vous va-t-il?

— Volontiers. Je serai votre débiteur.

— Alors nous allons chercher le médecin et tout acheter. Avez-vous *la Tortue* par là?

— Le canot? il est au bas de la côte.

— Eh bien! vous allez me conduire jusqu'à Maisons, et avant ce soir le ménage aura tout ce dont il a besoin. »

Mme Rose caressa Jeanne, dit bonjour à la Thibaude, et sortit d'un pied leste.

« Est-ce donc ainsi que vous passez toutes vos journées? lui dit Georges tandis que *la Tortue* glissait au fil de l'eau.

— Quand l'occasion s'en présente, on la saisit; i n'y a pas beaucoup de distractions à Herblay, on prend celles qui se trouvent.

— Mais, si j'en crois le peu que j'ai vu, au train

dont vont les distractions, les malheureux doivent vous bénir.

— Ils sont bien bons!... Que voulez-vous que je fasse les jours de pluie? On entre un peu partout, un jour par-ci, un jour par-là, et, au lieu d'acheter des robes qu'on ne mettrait guère, on achète des couvertures et des jaquettes qui servent toujours.... Cela occupe.

— N'importe, amusement ou charité, les pauvres perdront beaucoup quand vous retournerez à Paris.

— A Paris? oh! je n'y retournerai pas de sitôt, si même j'y retourne jamais.

— Alors voulez-vous me mettre de moitié dans vos distractions?

— Vous comptez donc passer l'hiver à Maisons?

— Oui. »

La réponse vint si vite, et le regard qui l'accompagna fut si franc, que Mme Rose ne put s'empêcher de sourire en rougissant. Un léger brouillard qui courait sur l'eau les enveloppait. A quelques pas du bateau, on ne voyait rien : ils étaient comme seuls au monde. Un peu d'embarras se glissa entre eux. Mme Rose ramena sa mante autour d'elle et regarda dans la brume, où l'on voyait par intervalles se dessiner la silhouette grise des peupliers. Georges pressa le mouvement des rames pour arriver plus vite. Peut-être pensaient-ils tous deux aux circonstances inconnues qui les avaient contraints, si jeunes l'un

et l'autre, à chercher l'isolement dans la campagne et à s'y renfermer pendant la froide saison.

De longs aboiements les tirèrent de cette rêverie, qui les unissait à leur insu, et en abordant sur le rivage ils virent Tambour qui, pour distraire son ennui, guerroyait contre les vaches qu'on menait à l'abreuvoir.

« Ah! mon Dieu! s'écria Georges, pourvu que mon ami n'ait pas suivi le chien! »

Mme Rose le regarda gaiement.

« Voilà un ami qui vous fait grand'peur, dit-elle.

— Oh! je l'aime beaucoup, » dit Georges, qui venait de s'assurer par un coup d'œil de l'absence de Valentin.

Il siffla Tambour, qui laissa là ses vaches et vint tout courant se jeter sur Mme Rose.

« Ah! madame, reprit Georges, il faudra que vous vous y fassiez. A présent qu'il vous met au nombre de ses connaissances, il ira partout vous dire bonjour. »

Mme Rose caressa le chien et prit le bras du maître.

L'ombre était venue quand M. de Francalin quitta Mme Rose. Il ne lui semblait pas qu'il eût passé plus d'une heure avec elle. A son retour, il aperçut Valentin, qui se promenait devant la Maison-Blanche à pas précipités. Le bout de son cigare brillait comme un phare. On voyait qu'il fumait avec rage.

« Ah! te voilà! cria Valentin, qu'un bond de

Tambour avait surpris dans sa promenade. Et ce peuplier sous lequel tu paraissais si impatient de t'asseoir, l'as-tu trouvé ?

— Je t'ai fait attendre ? répondit Georges.

— Attendre !... c'est-à-dire que voilà trois heures que je n'attends plus ! »

Georges passa son bras sous celui de Valentin.

« Voyons, ne te fâche pas, reprit-il ; qu'aurais-tu fait chez le curé ?... Et puis il y a des heures où j'ai besoin d'être seul. C'est une manie. Est-ce que ça ne te prend jamais, ces idées-là ?

— Oh ! si ! répondit Valentin d'un air tragique.

— Eh bien ? faisons une convention. Quand l'un de nous aura ses humeurs noires, il mettra une feuille d'arbre à son chapeau. La feuille mise, il sera en quarantaine. Nous économiserons ainsi les frais d'explication. Cela te va-t-il ?

— Cela me va. Seulement tu aurais dû penser à la feuille plutôt.

— Les bonnes idées ne viennent pas tout de suite. Ainsi c'est convenu : la feuille arborée, c'est la cocarde du silence et de l'isolement. Si je la mets quelquefois, tu ne te fâcheras pas ?

— Oh ! ne te gêne pas ; je la mettrai souvent. Dès demain j'en aurai une, et je vais la cueillir. »

Le lendemain matin Georges et Valentin ne purent s'empêcher de sourire en se regardant : ils avaient tous deux une feuille d'arbre attachée à leur

chapeau ; mais, fidèles à la foi jurée, ils se saluèrent de la main sans se parler. Georges allait rejoindre Mme Rose ; Valentin allait se promener avec son désespoir.

IV

Ils vécurent ainsi quelque temps ; les feuilles allaient et venaient. Valentin jurait ses grands dieux qu'il ne ferait plus à aucune femme l'honneur de l'apercevoir ; mais souvent déjà il retournait à Paris et y demeurait un jour ou deux, quelquefois trois ou quatre. C'était comme de petites vacances qu'il donnait à sa douleur. Georges trouvait tout bien, pourvu qu'on lui permît de gravir la côte d'Herblay chaque matin. Quand un hasard s'opposait à ce qu'il vît Mme Rose, la journée lui semblait vide. Malgré l'humeur égale de sa voisine et la sérénité qu'on voyait en elle, on sentait qu'il y avait un chagrin dans sa vie, comme on devine à certains bouillonnements qui rident la surface des lacs que des sources invisibles s'épanchent dans leurs secrètes profondeurs ; mais ce chagrin, M. de Francalin ne se l'expliquait pas, et Mme Rose n'en parlait jamais. Elle avait une manière de regarder bien en face, avec des yeux limpides et chastes, qui rendait

toute question presque impossible, et ce n'était pas Georges qui aurait eu l'intrépidité de lui en adresser.

On sait que Mme Rose vivait seule avec une vieille servante dans une petite maison où jamais elle ne recevait personne, si ce n'est M. de Francalin, le curé d'Herblay et quelques notables du village qui venaient lui demander des secours pour leurs pauvres. Cette solitude profonde, avec toutes les apparences des habitudes les plus élégantes, n'était pas déjà tout à fait ordinaire. On sait en outre que le piéton lui remettait souvent des lettres qu'elle lisait avec avidité et qui la jetaient dans un grand trouble. Georges l'avait quelquefois surprise après ces lectures, et il voyait sur ses joues comme des traces de larmes. Il ne pouvait alors s'empêcher de penser à cet inconnu qui deux ou trois fois avait paru à Herblay et qu'il n'avait pas vu. Était-il pour quelque chose dans ces larmes secrètement versées? Quel titre avait-il au souvenir de Mme Rose, et quelle place tenait-il dans son intimité? Canada avait raconté à M. de Francalin que, dans les premiers temps du séjour de Mme Rose à Herblay, on avait épluché sa conduite jour par jour, heure par heure. Les plus méchantes langues n'avaient pu rien découvrir qui prêtât aux médisances. On en vint à penser que, si elle avait quelque sujet d'être malheureuse, c'était un grand crime de la part de ceux qui en étaient la cause.

Quelques indices pouvaient faire croire qu'elle était de Paris, ou que du moins elle l'avait longtemps habité, puisqu'elle y allait encore de temps à autre; mais on ne pouvait tirer aucune conséquence de ces voyages, qui étaient d'ailleurs fort rares et fort courts. Mme Rose rappelait, dans sa retraite d'Herblay, ces beaux oiseaux qu'un coup de vent a jetés sur des rives lointaines et qui s'y arrêtent quelque temps. On ne sait d'où ils viennent, on ne sait où ils vont.

Au plus fort de l'hiver, après deux mois de séjour à Maisons, et quand les branches de houx avaient remplacé les feuilles jaunes ramassées chaque matin et dont se paraient les jeunes gens, Valentin laissa voir une grande négligence dans la toilette de son chapeau. Souvent même il faisait de longues absences de plus en plus renouvelées; mais quand il était à la Maison-Blanche, Georges était à peu près sûr de le trouver sur son passage aussitôt qu'il mettait le pied dehors. Un matin qu'il avait oublié de se couvrir de l'emblème protecteur, Valentin l'aborda résolûment.

« Je connais ta solitude, lui dit-il; elle a les cheveux châtins et les yeux bleus. »

Georges se mordit les lèvres.

« Après? dit-il d'un ton bourru.

— Oh! ne te fâche pas! Tu as le goût bon, et je comprends qu'on passe l'hiver auprès d'elle; tu

aurais dû seulement me prévenir plus tôt; je ne t'aurais pas si longtemps dérangé. »

Georges frappa du pied.

« Mais que crois-tu donc? s'écria-t-il.

— Parbleu! c'est assez clair. Tu habites le parc de Maisons, elle demeure à Herblay; la Seine vous sépare, mais l'amour a jeté un pont sur l'eau, et vous faites à vous deux la plus jolie pastorale qu'on puisse voir! Je m'explique à présent pourquoi tu courais si souvent chez le curé.

— Ne va pas plus loin! s'écria Georges en saisissant le bras de Valentin; je n'ai pas même baisé la main de Mme Rose. »

Valentin partit d'un grand éclat de rire.

« Ah! elle s'appelle Mme Rose, et tu en es là! » dit-il.

Georges regarda Valentin tout surpris.

« Tu la connais donc; reprit-il.

— Point du tout; mais à quoi bon? Raisonnons un peu, s'il te plaît. Voilà une femme avec qui on ne voit ni père, ni frère, ni mari (j'ai bien pris mes renseignements), qui demeure toute seule à Herblay, et qui s'appelle Mme Rose! Est-ce assez de preuves, ou de symptômes, si le mot te paraît trop vif? »

Valentin continua quelque temps sur ce ton de persiflage. Les arguments ne lui manquaient pas pour détruire les objections de Georges à mesure que celui-ci les produisait. La bonne réputation de

Mme Rose ne témoignait qu'en faveur de son adresse; cette charité inépuisable qu'elle montrait prouvait qu'elle avait la main prodigue. Ce mystère dont elle s'entourait n'indiquait-il pas suffisamment qu'elle avait une vie antérieure à cacher? Quelque jour on découvrirait qu'elle s'appelait de son vrai nom Mme de Saint-Phar ou Mme de Saint-Pierre.

Il arrive souvent que les choses qui impressionnent le plus douloureusement sont précisément celles auxquelles on s'arrête le plus volontiers. Chaque parole de Valentin blessait Georges au cœur, et il en gardait l'empreinte profondément. Il faut dire aussi que tous ces raisonnements présentés sous une forme railleuse, il se les était faits à lui-même bien des fois. Il ne croyait pas beaucoup aux vertus cachées comme les violettes au fond des bois, à ces âmes blessées qui ensevelissent leurs larmes dans le silence et la retraite, pareilles aux biches qui meurent sous l'ombre muette des taillis. Le motif qui l'avait conduit à Maisons le rendait peu propre à ces chères croyances qui sont l'apanage des jeunes esprits. Il ne pouvait pas non plus oublier les visites de l'inconnu qui payait si généreusement à Canada une promenade en bateau; que de fois ce souvenir cruel ne l'avait-il pas troublé dans son bonheur! Mais en présence de Mme Rose il subissait le charme et ne voyait plus qu'elle. A la voix moqueuse de son ami, les soupçons lui revenaient en foule. Certaine-

ment ce que Valentin disait dans ce moment était en parfaite contradiction avec ce qu'il avait fait lui-même toute sa vie et ce qu'il était prêt à faire le lendemain ; mais en quoi la logique paraît-elle dans les actions humaines? Ce n'était pas d'ailleurs un motif pour amoindrir l'effet de ses remontrances. Georges allait et venait, et mâchait avec fureur un cigare qu'il finit par jeter violemment. En tirant de sa poche un étui pour lui en offrir un autre, Valentin fit tomber une lettre couverte d'une écriture fine qu'il s'empressa de ramasser.

« Qu'est-ce que cela? dit Georges.

— Une lettre d'affaires qui me force à retourner à Paris, mais pour quelques jours seulement, » répondit Valentin un peu troublé.

Georges le regarda.

« Une lettre d'affaires sur papier rose! bon, voilà que ta maladie te reprend, s'écria-t-il, heureux d'exercer des représailles.

— Accompagne-moi, et tu verras que Mathilde ne ressemble pas à toutes les autres! » répondit Valentin avec une exaltation inaccoutumée.

Ce cri était comme le chant de l'insurrection; adieu le chagrin, le désespoir n'était plus de saison. Georges haussa les épaules, mais l'impression que Valentin avait éveillée resta dans son cœur. Il n'alla pas à Herblay ce jour-là ni le jour suivant; il gronda Pétronille et repoussa Tambour, qui ne savait à

quoi attribuer ces accès de mauvaise humeur et s'en vengeait en disparaissant jusqu'au soir. Quand Valentin partit, Georges l'assura qu'il ne tarderait pas à le rejoindre, et le quitta pour préparer sa malle; mais il tourna du côté de la rivière et monta sur *la Tortue*. Il n'avait pas donné dix coups de rames, qu'il aperçut Mme Rose sur la rive opposée et Tambour auprès d'elle. Il salua la dame et siffla le chien sans s'arrêter. Le cœur lui battait à l'étouffer. Tambour arriva à la nage en rechignant, et son maître le jeta au fond du canot d'un coup de pied. Il rentra le soir mécontent de lui et mécontent des autres; le dîner que Pétronille servit lui parut détestable; il prit un livre, s'enferma et ne put lire. Les plaintes du vent qui soufflait lui rappelèrent une soirée qu'il avait passée auprès de Mme Rose, à Herblay, au coin du feu. Jamais soirée ne lui avait semblé si courte. Avec quel plaisir ne regardait-il pas la lumière qui brillait derrière les vitres de la maisonnette, tandis qu'il descendait la côte au bas de laquelle son canot l'attendait! « Ah! pourquoi Valentin est-il venu? » murmura-t-il.

Le lendemain, il passa la rivière sans y penser; il n'avait pas dormi de la nuit. Il monta chez la Thibaude et poussa la porte. Mme Rose était assise au pied d'un petit lit dans lequel Jeanne était couchée. Elle mit un doigt sur sa bouche en le voyant.

« Ne faites pas de bruit, dit-elle, la petite repose.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda Georges en apercevant la Thibaude, qui pleurait dans un coin.

— Jeanne a failli mourir depuis qu'on ne vous a vu, répliqua Mme Rose en parlant tout bas; elle a eu un transport au cerveau. Elle s'est endormie ce matin, et le médecin pense qu'elle est hors de danger; mais il a recommandé beaucoup de repos et de précautions. J'ai voulu l'emmener chez moi, sa mère n'a pas voulu.

— Mais non! » dit la Thibaude en se rapprochant du lit de Jeanne d'un air farouche, comme une louve dont on menace les petits.

Cette mère si rude, qui frappait son garçon au moment où on le retirait de l'eau, avait des larmes dans les yeux en regardant dormir sa fille. Elle se baissa et embrassa les draps qui la couvraient. Georges, qui regardait tour à tour la Thibaude et Mme Rose, s'aperçut alors que celle-ci avait les yeux fatigués et le teint battu comme une personne qui a longtemps veillé. Il se rapprocha d'elle.

« Qu'êtes-vous devenu? lui dit-elle; si je n'avais pas vu Tambour tous les jours, j'aurais cru que vous étiez malade.

— Vous en seriez-vous informée seulement? dit M. de Francalin.

— Certainement; vous me croyez donc bien peu attachée à mes amis? Pourquoi ne vous êtes-vous pas approché de moi hier, quand vous êtes passé

sur la rivière avec *la Tortue?* Je vous ai fait signe avec la main ; vous avez détourné la tête.

— J'étais fou, » répondit Georges.

Si la présence de la Thibaude ne l'avait pas retenu, il se serait jeté aux pieds de Mme Rose et lui aurait baisé les mains avec transport. Rien ne lui restait plus dans l'esprit de tout ce que Valentin lui avait dit. Ces soupçons qu'il avait vaguement conçus et ce dédain que la veille il avait montré lui semblaient le plus grand des crimes.

« Ainsi vous avez veillé auprès de ces pauvres gens? reprit Georges attendri. Vous ne craignez pas que la fatigue vous rende malade?

— Moi! Qu'ai-je de mieux à faire? » dit Mme Rose.

La nuance de tristesse qui perçait dans ces paroles ne pouvait échapper à Georges; son émotion s'en augmenta. Sous prétexte de caresser Tambour, qui venait brusquement de se jeter entre eux, il se baissa et embrassa le bas de la mante qui enveloppait Mme Rose. Il avait le cœur gonflé. Comme il arrive toujours, la réaction victorieuse le poussait plus loin qu'il n'était jamais allé. Si Valentin se fût présenté à la porte, il l'aurait battu.

Faut-il ajouter que Georges resta toute la journée à Herblay, et qu'il ne manqua pas d'y retourner le lendemain? Tambour n'était pas le plus leste à partir. Jeanne étant la protégée de M. de Francalin

comme elle était celle de Mme Rose, les prétextes ne lui manquaient pas pour entrer chez la Thibaude à toute heure; d'ailleurs, à vrai dire, il n'en cherchait plus. Il lui avait été impossible de taire à Mme Rose le motif de cette absence qu'elle avait remarquée : si une force secrète le poussait à s'en confesser, peut-être espérait-il aussi tirer d'elle quelque explication; mais de ce côté-là son espoir fut déçu. Mme Rose écouta son aveu avec un sourire où une sorte de mélancolie se mêlait à l'étonnement.

« Si vous me connaissiez mieux, dit-elle, rien de semblable ne vous serait venu à l'esprit; mais je suis seule : ce n'est donc pas votre faute si vous m'avez mal jugée. »

Cette résignation toucha M. de Francalin plus que ne l'auraient fait mille protestations d'innocence. Quand la petite Jeanne fut tout à fait rétablie, Georges pria Mme Rose d'accepter à dîner à la Maison-Blanche pour lui bien prouver qu'elle ne lui en voulait pas.

« J'y consens, dit Mme Rose, mais à une condition : c'est qu'au lieu de dîner nous déjeunerons; quand on est seule, les choses qu'on fait, il faut les faire au grand jour. »

Le matin du jour convenu, Georges et Tambour allèrent prendre Mme Rose dans sa petite maison d'Herblay. *La Tortue*, que ce poids nouveau semblait alléger, traversa lestement la rivière. Tambour

manifestait sa joie par mille cabrioles; pour ne pas s'éloigner de la main caressante de Mme Rose, il négligea le taureau noir, dont il entendait au loin les mugissements. La table était dressée dans une petite pièce qui donnait sur la prairie et qu'éclairait un gai soleil. Pétronille s'était surpassée dans l'ordonnance du menu, et Jacob avait trouvé des fleurs pour égayer le service. Pendant le déjeuner, Georges se montra plus embarrassé que Mme Rose. Mille choses lui venaient aux lèvres qu'il ne disait pas. Il était heureux, mais inquiet; il lui semblait que les aiguilles de la pendule en marchant lui dérobaient une part de son bonheur. Le repas fini, ils visitèrent ensemble le jardin et la maison. La bibliothèque surtout les retint longtemps. Elle était ouverte au jour de tous côtés; l'éclat du feu petillant se mêlait aux rayons du soleil qui entrait joyeusement par les fenêtres. Mme Rose avisa dans un coin, au-dessus de la cheminée, un portrait de femme en médaillon. Elle le prit et l'examina.

« C'est une bien jolie femme, dit-elle.

— Je l'ai cru quelque temps, » répondit Georges.

Il s'empara du médaillon que Mme Rose avait posé sur la cheminée et le jeta dans le feu.

Tout le visage de Mme Rose devint rouge. Elle avança la main pour le retirer; Georges la saisit.

« Il est trop tard à présent, » dit-il.

Il sentait que la main de Mme Rose tremblait

entre les siennes, tandis que la flamme dévorait le médaillon; elle la dégagea doucement et regarda par la fenêtre, ne sachant comment dissimuler son trouble. Georges gardait le silence. Il s'était fait comprendre tout d'un coup, en quelque sorte malgré lui, et craignait de parler, de peur d'offenser sa compagne. Ils restèrent ainsi l'un près de l'autre quelque temps, immobiles et tremblants. Tambour, qui jouait entre eux, les poussait gaiement de son museau; ils le caressaient quelquefois de la main, mais évitaient de se regarder.

« Voilà que le soleil se couche, dit enfin Mme Rose.

— Déjà ! » s'écria Georges naïvement.

Ils retournèrent à Herblay par le même chemin qu'ils avaient pris pour venir, et Tambour fut encore du voyage.

« Au revoir, » dit Mme Rose doucement quand elle fut devant sa porte.

Georges descendit la côte d'Herblay en bondissant. Lorsqu'il fut au bord de la rivière, il se retourna et vit au loin dans la nuit une lumière qui brillait à la fenêtre de Mme Rose.

« Ah ! dit-il à demi-voix, elle m'aimera peut-être un jour.... peut-être m'aime-t-elle déjà ! »

Il sauta dans son canot et le laissa descendre au fil de l'eau; il regardait le ciel plein d'étoiles; il avait le feu dans le cœur; il lui semblait qu'il avait vingt ans.

« Oh! hier! oh! mes chagrins! où êtes-vous? » dit-il.

A quelque temps de là, il reçut un billet de Valentin, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis son départ de la Maison-Blanche. Par ce billet orné de quelques plaisanteries sur l'amour de Georges pour la solitude, Valentin prévenait son ami qu'il se proposait de lui rendre visite le lendemain avec quelques personnes de ses amies, et qu'on lui demanderait à déjeuner. Un post-scriptum plus long que le billet ajoutait que Mathilde serait de la partie. Elle avait désiré faire la connaissance de M. de Francalin, et Valentin n'avait rien eu de plus pressé que de céder à ce vœu.

« Pourquoi n'y a-t-il pas deux Mathilde sur la terre? Tu serais heureux! » disait-il en finissant.

Georges sourit et donna ordre à Jacob de tout préparer pour le déjeuner; mais le lendemain, quand Pétronille lui demanda où il faudrait dresser le couvert, l'idée que tout ce monde tapageur et vagabond s'abattrait dans cette même pièce que Mme Rose avait traversée lui devint tout à coup insupportable; il lui sembla que ce serait une profanation, et que rien ne pouvait l'excuser. Tout ce bruit, tous ces rires, toutes ces chansons, ces robes de soie équivoques, ces dentelles frelatées dans cette maison où la chasteté avait laissé son parfum, révoltaient sa pensée. Son cœur en avait comme le

dégoût. Il appela Jacob et lui cria de courir au *Petit Havre*, et d'y retenir bien vite la chambre la plus grande. Pétronille fut invitée à renverser ses fourneaux et à transporter tout le produit de sa science dans la cuisine de l'auberge. « Après quoi, reprit-il, vous fermerez la porte, et, si l'on vous interroge, vous direz que je ne rentrerai pas de quinze jours, parce que les cheminées fument. »

Pétronille gronda, Jacob obéit sans répondre, comme c'était son habitude, et Georges alla bravement se poster sur la grande avenue de Maisons pour attendre ses convives, qu'il mena tout droit à l'auberge.

« Quoi! ce n'est pas chez toi que nous allons? dit Valentin.

— La cuisine est en réparation.

— Bon! tu nous feras voir la bibliothèque.

— Les maçons l'ont ravagée.

— Alors nous nous promènerons dans le jardin.

— Il est tout effondré. »

Valentin regarda Georges sournoisement.

« Je vois ce que c'est, reprit-il, la *solitude* demeure à la Maison-Blanche.

— Écoute, répondit Georges en pressant le bras de Valentin avec un accent où le rire se mêlait à la colère, tu as du vin de Bordeaux et du vin de Champagne, des volailles exquises et des pâtés délicieux; bois et mange; mais si tu me parles encore

d'elle, ici surtout, il faudra que je te tue, aussi vrai que tu es mon ami.

— Je te comprends, répliqua Valentin en regardant Mathilde. C'est comme moi, tu aimes ! »

Georges lui tourna le dos. Jamais journée ne lui parût plus longue. Toute son intelligence s'appliqua à conduire ses convives loin de la Maison-Blanche ; toute sa crainte était que le hasard ne lui fît rencontrer Mme Rose. Chaque fois qu'il apercevait une robe de femme au détour d'une allée, il tressaillait. Parler d'elle ou la laisser voir par une telle compagnie lui paraissait un sacrilége. Cet amour né dans la retraite, et que le monde ignorait, lui avait comme rendu toutes les délicatesses et toutes les susceptibilités charmantes des premières émotions. Il n'entendait rien de ce qu'on disait autour de lui ; c'était comme si l'on se fût exprimé en une langue étrangère. Les propos les plus extravagants et les rires les plus vifs n'y faisaient rien.

« C'est donc là ce qu'on appelle de la gaieté ? » disait-il ; et il ne comprenait pas qu'il eût jamais pu être gai de la même manière.

Après le déjeuner, on dîna, et il fallut mettre le village à sac pour trouver un menu présentable. Au dessert, on fit grand bruit. Tous ces cris, toutes ces plaisanteries, qui avaient la prétention d'être spirituelles, jetèrent M. de Francalin dans une mélancolie singulière ; il regardait les convives tour à tour

avec étonnement. « Sont-ils malheureux de s'amuser ainsi ! » répétait-il.

Le dîner fini, on voulut se promener en bateau. Les bords de la Seine retentirent de chants. Georges trouva qu'on lui gâtait sa rivière. Combien elle était plus belle quand *la Tortue* y passait seule avec Mme Rose !

Quand la compagnie songea à se retirer, le dernier convoi du chemin de fer était parti. On dut mettre en réquisition toutes les voitures du pays pour trouver des moyens de transport. Quelques tours de roue emportèrent enfin la dernière chanson et le dernier adieu. Georges prit sa course du côté d'Herblay. Il était à bout de patience et avait besoin de respirer un peu le même air que respirait Mme Rose pour se rafraîchir. Le temps était magnifique. Le croissant de la lune montait au-dessus de la forêt de Saint-Germain. Les premières senteurs de la verdure nouvelle remplissaient l'atmosphère. Georges cueillit dans les haies de gros rameaux de branches fleuries ; il en fit un bouquet qu'il posa sur l'appui d'une fenêtre derrière laquelle Mme Rose travaillait souvent. « Elle le verra demain, dit-il, et il faudra bien que sa première pensée s'adresse à moi ! » Quand il rentra à la Maison-Blanche, Jacob lui remit une lettre timbrée de Beauvais.

« Tiens ! de ma tante ! » dit Georges.

La baronne Alice-Augustine de Bois-Fleury priait

en quelques lignes son neveu de la venir voir à Beauvais, où elle avait découvert une jeune fille d'extraction noble qu'elle désirait lui faire épouser ; elle ajoutait que jamais occasion meilleure ne se présenterait, et faisait entendre qu'une bonne moitié de sa fortune récompenserait la soumission de son bon neveu.

« Bonsoir ! » dit Georges en jetant la lettre. Il souffla la bougie et s'endormit en pensant à Mme Rose.

Lorsque M. de Francalin se présenta le lendemain vers dix heures chez Mme Rose, elle n'y était déjà plus. Gertrude lui annonça qu'elle avait dû se rendre à Paris de grand matin ; elle ne savait pas à quelle heure sa maîtresse rentrerait.

« La lettre qui l'a fait partir l'a rendue bien triste, reprit Gertrude.

— Ah ! c'est une lettre ! » dit Georges.

Ce seul mot réveilla en partie les doutes que Valentin avait excités déjà ; il se souvint de l'inconnu. Georges se promena devant la maison sans parler jusqu'à midi. Il craignait d'interroger la bonne femme, et à chaque instant il ouvrait la bouche pour le faire. Afin de ne pas succomber à la tentation, il s'éloigna. Tambour le suivait ; mais, habitué qu'il était aux rêveries de son maître, il ne se gênait pas pour courir un peu de tous côtés. Quelle était donc cette lettre mystérieuse qui appelait si précipitamment Mme Rose à Paris ? Quel lien l'attachait en-

core à un passé mystérieux dont elle subissait l'influence? pourquoi n'en parlait-elle jamais? pourquoi même évitait-elle avec une sorte d'attention inquiète tout ce qui pouvait en rappeler le souvenir? N'était-elle donc pas sûre de l'ami qu'elle avait rencontré, et craignait-elle de s'ouvrir à un cœur qui lui appartenait tout entier? Cette crainte ne l'autorisait-elle pas à croire qu'il y avait quelque fondement de vérité dans les soupçons émis par Valentin? Georges se débattait vainement contre toutes ces réflexions; elles le poursuivaient sans relâche, avec l'obstination de ces insectes qui assaillent un voyageur en été. Pour se délivrer de cette obsession tyrannique, il résolut de parler franchement à Mme Rose, et retourna à pas rapides vers Herblay. Elle n'y était pas encore arrivée. Il s'assit sur un banc à quelques pas de la maison et regarda devant lui. Il n'avait fallu qu'une minute pour changer en trouble la profonde quiétude où il vivait. Mme Rose s'était peut-être éloignée pour ne plus revenir. Maintenant il la croyait capable de toutes les fautes dont son esprit, la veille encore, aurait repoussé la pensée avec horreur. Cette existence retirée qu'elle menait dans un village écarté n'était certainement qu'une expiation, ou peut-être même qu'un entr'acte entre deux équipées. Par un de ces revirements subits dont les âmes passionnées connaissent l'empire, les mêmes choses qui hier

lui faisaient croire à l'innocence de cette vie chastement abritée sous un toit modeste lui semblaient autant de preuves de la perfidie et de la corruption de Mme Rose; il s'étonnait seulement de la place qu'elle pouvait tenir dans son cœur. Il avait été la dupe et le jouet d'une coquette; comment se refuser à l'évidence? C'était bien la peine d'avoir trente ans sonnés, pour tomber dans des piéges auxquels les écoliers ne se prenaient plus! « Paris me guérira! » dit-il, et il se leva brusquement.

Au même moment, il aperçut Mme Rose qui montait la côte; il courut au-devant d'elle : « Ah! qu'il me tardait de vous revoir! » dit-il. Craintes, soupçons, colères, tout avait disparu comme par enchantement; il ne pensait plus qu'au bonheur de voir Mme Rose et de lui parler. Elle lui prit le bras et le pressa silencieusement contre le sien. Elle avait dans la physionomie quelque chose de grave et de recueilli qu'il ne lui connaissait pas. Elle regarda la campagne, où les premières chaleurs du printemps avaient semé les parfums de la violette.

« Si vous n'êtes pas fatigué, nous nous promènerons un peu, dit-elle, j'ai besoin d'air. »

Ils prirent par un sentier qui descendait vers la rivière. Mme Rose paraissait absorbée par une pensée intérieure.

« Ne pourriez-vous pas me dire ce qui vous pré-

occupe? demanda Georges timidement. Si vous avez un chagrin, ne puis-je en prendre la moitié? »

Mme Rose secoua la tête.

« Non, dit-elle, c'est une lettre qui a causé cette tristesse, cette agitation où vous me voyez, et, si je ne l'avais pas reçue, peut-être serais-je plus triste et plus agitée encore. »

Un sentiment de jalousie se glissa dans le cœur de Georges.

« Celui qui a écrit cette lettre a donc une bien large part d'influence dans votre vie? dit-il avec amertume.

— Laissons cela, » répondit Mme Rose.

Elle tourna la tête du côté de la brise qui soufflait, et l'aspira avec délices.

« Ah! qu'il fait bon ici! reprit-elle, et que vous êtes heureux de pouvoir y demeurer toujours! »

Cet impénétrable mystère dont Mme Rose s'enveloppait, cette volonté qu'elle montrait de ne pas permettre qu'on en soulevât un seul côté, irritèrent M. de Francalin.

« Oh! toujours, c'est incertain, reprit-il d'un ton léger. Moi aussi, j'ai recu une lettre d'une tante que j'ai dans le département de l'Oise, à Beauvais; elle veut me marier avec une riche héritière qui fait l'ornement de ce chef-lieu.

— Ah! fit Mme Rose.

— Oui, ma tante, la baronne Alice-Augustine de

Bois-Fleury, prétend que je ne saurais rester plus longtemps célibataire sans compromettre la dignité et l'éclat de mon nom. Il faut vous dire que cette excellente baronne, baronne je ne sais pourquoi, a pris son titre au sérieux, et assure que mon nom de Francalin dérive de *franc-alleu*, ce qui démontrerait tout au moins que mes ancêtres étaient les compagnons d'armes de Mérovée et de Clodion le Chevelu. Une si noble descendance ne saurait se perdre sans forfaire à l'honneur. C'est pourquoi madame ma tante s'est mise en quête d'une personne à qui je puisse m'allier. Elle l'a trouvée, à ce qu'il paraît, et, bien que ma fiancée ne puisse prétendre à une origine aussi glorieuse, elle est de bonne souche et comtesse de son chef. Ma tante a souligné ces derniers mots dans un post-scriptum où, pour donner plus d'éclat à cette union des Francalin et des Valpierre, elle y ajoute l'appoint d'un demi-million. »

Tout cela fut dit avec une extrême volubilité et d'un ton de persiflage sous lequel M. de Francalin espérait dissimuler sa colère.

« Et qu'avez-vous répondu? demanda Mme Rose.

— Moi! j'ai refusé.

— Pourquoi ? »

Ce mot, dit simplement, fit tomber la verve factice de M. de Francalin, comme le plus léger choc abat un château de cartes.

« Mais, dit-il embarrassé, j'ai refusé parce que.... »

Il ne put aller plus loin, et s'arrêta court.

« Parce que vous m'aimez ! » poursuivit Mme Rose.

Georges tressaillit à ce mot.

« Est-ce bien cela, et me démentirez-vous ? reprit-elle avec émotion.

— Non, » répondit Georges, qui ne ricanait plus.

Mme Rose s'appuya doucement sur son bras. « Écoutez-moi, reprit-elle, et, au risque de vous faire de la peine, laissez-moi tout vous dire. Ce mariage qu'on vous propose, il ne faut pas le refuser. Pourquoi me sacrifier votre avenir et m'offrir un dévouement que je ne puis pas récompenser ? »

Georges vit bien, à l'air de Mme Rose, que l'entretien était sérieux. Il n'y avait en elle ni colère ni dépit, bien moins encore de coquetterie. Il en fut tout bouleversé.

« Mais, dit-il, que vous importe que je me marie ?... Pourquoi m'y contraindre ?... Je ne vous demande rien, et suis heureux comme cela.

— Croyez-vous que je ne souffre pas du chagrin que je vous fais ? Mais tout m'y force, reprit-elle. Bien plus même, quelles que soient vos résolutions à l'égard de ce mariage, il faudra que vous quittiez la Maison-Blanche.... Vous tressaillez, mon ami ? Si vous ne partiez pas, c'est moi qui partirais. Vous m'estimez assez pour que je vous parle franchement. Cette solitude où nous vivons est dangereuse pour

tous deux. Croyez-vous donc que je n'aie pas tout compris depuis longtemps? Le jour où vous m'avez engagée à déjeuner, je savais si bien que vous m'aimiez, que je suis allée seule à la Maison-Blanche, sans vouloir que Gertrude m'accompagnât. Qu'avais-je à craindre auprès de vous? »

Ce mot, qui mettait Mme Rose à des hauteurs où le désir ne pouvait atteindre, toucha M. de Francalin. Il prit la main de sa compagne et la porta à ses lèvres avec un mouvement où la tendresse se mêlait au respect.

« Peut-être alors aurais-je dû m'éloigner, ou vous prier de ne plus me voir, ajouta Mme Rose; je n'en ai pas eu le courage: là est mon tort, il rend l'épreuve plus difficile.

— Mais enfin ne puis-je rester près de vous? dit Georges. Je vous verrai aussi peu souvent que vous le voudrez.

— Non, reprit Mme Rose avec une force persuasive. Si je vous ai bien jugé, je puis vous avouer sans rougir que je ne suis pas d'un caractère à braver un danger de tous les jours, isolée surtout comme je le suis. Les conditions de ma vie ne sauraient changer: elles sont telles que je ne dois plus vous voir. Le hasard nous a fait nous rencontrer aux abords d'un village; une même jeunesse, un même isolement nous rapprochaient; j'ai rempli votre vie plus peut-être qu'il n'aurait fallu. Séparons-nous,

afin qu'un jour, si Dieu le permet, nous puissions nous retrouver sans trouble. Le voulez-vous, et m'aimez-vous assez pour me faire ce sacrifice?

— Croyez-vous donc que je vous oublie, étant loin de vous?

— Je ne sais si je le désire, mais je l'espère. Il y aurait déloyauté à moi d'accepter toute une vie en échange des quelques heures que je puis vous donner, quand demain peut-être la dernière de ces heures aura sonné. Partez donc, allez à Beauvais, voyez cette jeune fille qu'on vous destine; peut-être lui trouverez-vous des qualités que vous ne lui supposez pas, et un moment de sagesse vous décidera à en faire la compagne de votre vie.

— C'est vous qui me le conseillez?

— Je fais plus, je vous le demande. Je ne veux pas qu'un jour vous me demandiez compte de votre jeunesse perdue. Vous savez si je vous ai tendu la main le jour où pour la première fois vous m'êtes apparu pâle et défaillant. Si j'étais libre, je vous dirais : « Gardez-la, c'est la main d'une honnête « femme ; » mais je ne m'appartiens plus, partez. »

L'accent de cette voix tout à la fois ferme et tremblante pénétra le cœur de M. de Francalin. Il leva sur Mme Rose des yeux remplis de larmes : « Que votre volonté soit faite! » dit-il.

Une heure après, Georges suivait lentement le bord de la rivière, comme un homme qui ne sait où il

va. Sur le chemin de halage, il rencontra Canada qui portait une paire d'avirons. « Je les ai pris dans un canot qui s'en allait à la dérive et que j'ai amarré, dit le pêcheur en s'arrêtant. Je crois bien avoir vu ce canot hier du côté de Conflans; il était attaché par un méchant bout de corde à un arbre. Je me suis dit: « Voilà une corde qui cassera bien « sûr, » et elle a cassé. Je ramènerai le bateau à son propriétaire, et ça me vaudra une pièce de dix francs. »

Le coup d'œil de Canada semblait dire: « Je connais la main qui a aidé la corde à casser; je la tiens au bout de mon bras. » Il allait rire quand il s'arrêta devant le visage décomposé de M. de Francalin.

« Qu'avez-vous? reprit-il.

— Je pars, répondit Georges; j'ai déjà fait mes adieux à Mme Rose.

— C'est elle qui le veut? » s'écria le pêcheur, qui comprit tout.

M. de Francalin inclina la tête.

« Dame! si elle le veut, il faut obéir; mais c'est dur. J'avais comme ça l'espoir que vous pourriez bien vous marier ensemble quelque jour.... »

Georges tourna la tête du côté d'Herblay. « Sais-je seulement si je la reverrai jamais! » dit-il.

Canada frappait la terre à coups de sabot.

« La vie est la vie, reprit-il, il ne faut pas se désespérer.... Moi qui vous parle, je me suis vu trois

fois au fond de la rivière, un certain soir surtout, par un temps à faire peur aux poissons. Eh bien! me voilà sur mes pieds, bien vivant et bien grouillant. Demain est un fameux médecin, allez! »

Comme Georges s'éloignait tristement après lui avoir donné une poignée de main, Canada le retint par le bras et fouilla dans sa poche.

« J'ai là, monsieur Georges, un morceau de ruban que Mme Rose portait à son cou avec une espèce de médaille au bout.... une médaille en argent, ma foi.... Elle l'a laissé tomber hier, et je l'ai ramassé, je ne sais pourquoi. J'avais idée de le lui rapporter demain.... Elle m'en aurait bien donné vingt francs. Le voulez-vous?

— Si je le veux! s'écria Georges, qui tira un louis de sa poche.

— J'imagine que Mme Rose ne m'en voudra pas si elle sait que c'est vous qui l'avez, reprit-il; ce sera comme un souvenir que vous aurez d'elle. Sentez!... il a cette odeur qui fait qu'on reconnaîtrait Mme Rose la nuit. »

Georges sauta sur le ruban et embrassa Canada.

— L'aime-t-il, mon Dieu! l'aime-t-il! » dit le pêcheur en le regardant s'éloigner.

Le soir même, M. de Francalin quittait la Maison-Blanche et partait pour Paris.

DEUXIÈME PARTIE.

V

Quand M. de Francalin arriva à Paris, une fantaisie nouvelle s'était emparée de Valentin. Il le trouva dans son entre-sol de la rue de la Victoire, en train d'essayer un uniforme tout battant neuf de capitaine de la garde nationale.

« Quel est ce déguisement ? dit Georges.

— Que parles-tu de déguisement ? s'écria Valentin ; ne sais-tu pas que la société est en péril ? Il est temps que les hommes de cœur s'arment pour défendre l'ordre et la famille. »

Un domestique, qui cogna timidement à la porte, interrompit la philippique de Valentin ; il apportait une lettre dont un cachet de cire parfumée fermait l'enveloppe couverte d'azur.

« Ah! de Juliette!... » s'écria le défenseur de la famille. Il lut rapidement la lettre. « C'est bien, j'irai, dit-il.... Tu vois, reprit-il après que le domestique se fut rétiré, je ne m'appartiens plus.... Dans une heure inspection, ce soir prise d'armes, et il y a une première représentation aux Variétés, où j'ai promis d'aller. Toi, tu ne me quittes pas; si tu veux, je te fais nommer lieutenant. »

Comme beaucoup d'hommes préoccupés de choses qui leur sont personnelles, Valentin s'enquérait fort peu de celles qui intéressaient son ami; il entraîna Georges aux Champs-Élysées, où sa compagnie paradait, le contraignit à le suivre à l'hôtel de ville, où il était de garde le soir, et le mena souper au café Anglais. Au bout de trois jours, M. de Francalin fut las de cette existence tapageuse et partit pour Beauvais.

Mme la baronne Alice-Augustine de Bois-Fleury était bien telle que Georges l'avait représentée : elle occupait un vaste hôtel dans une des plus belles rues de la ville, et y recevait avec de grands airs le monde le plus distingué du chef-lieu. Quand son neveu arriva, elle était à sa toilette. « Priez M. le comte, mon neveu, dit-elle, de m'attendre dans le boudoir. »

Ce titre de *comte* qu'elle donnait à M. de Francalin était de son invention, mais elle le tenait pour authentique. Si, l'*Armorial de France* à la main, on

avait voulu lui prouver que Georges n'y avait aucun droit, elle aurait déclaré tout net que l'*Armorial de France* était un sot et ne s'y connaissait pas. A bout d'arguments, Georges la laissait dire.

Mme de Bois-Fleury parut bientôt un éventail à la main, et dans l'attitude qu'elle aurait prise pour une présentation à la cour. Elle tendit sa main à M. de Francalin, qui la baisa.

« Je vous remercie de votre empressement, mon beau neveu, dit-elle; il me prouve que vous êtes tout prêt à faire ce que j'attends de vous. »

Georges sourit.

« Je ne crois pas, belle tante, dit-il; bien plus même, j'ai grand'peur que la race des Francalin n'expire avec moi. »

Mme de Bois-Fleury agita son éventail comme Mme la duchesse de Châteauroux aurait pu le faire quand un ministre du roi hésitait à lui accorder ce qu'elle demandait.

« Mlle de Valpierre dîne ce soir à l'hôtel, vous la verrez, » reprit-elle.

Mlle de Valpierre s'assit en effet à la table de la baronne et passa la soirée à l'hôtel, où quelques personnes firent un peu de musique et jouèrent au whist jusqu'à minuit. C'était une grande jeune fille blonde, qui avait l'air très-doux. Georges causa pendant quelques minutes avec elle. Quand il n'y eut plus personne au salon, la baronne montra à son

neveu un fauteuil voisin de celui qu'elle occupait.

« Eh bien ! dit-elle, comment la trouvez-vous ?

— Suffisamment jolie et parfaitement bien élevée.

— Éléonore de Valpierre a dix-neuf ans et tient aux familles les plus considérables de la Picardie ; elle a, de plus, une fortune personnelle qui dépasse quatre cent mille francs.

— C'est fort beau.

— Si tel est votre avis, je n'ai plus qu'à demander sa main en votre nom ; elle ne me sera pas refusée. Embrassez-moi, mon neveu, et dormez bien. »

M. de Francalin embrassa Mme de Bois-Fleury et ne remua point.

« Ma chère tante, reprit-il, vous ne voudriez pas me conseiller de commettre une vilaine action ; eh bien ! celle d'épouser Mlle de Valpierre serait fort laide. Mlle de Valpierre est faite pour être aimée, et je sens que je n'ai pas le cœur au mariage.

— Que signifie ce langage ? Voyons, parlez clairement. »

Georges prit entre ses mains les deux mains de sa tante : « Vous souvient-il d'un temps où un écolier, qui pouvait bien avoir seize ans, vint passer les vacances dans un beau château tout au bord de l'Oise, à quelques lieues d'ici ? »

Mme de Bois-Fleury rougit très-fort.

« Quel rapport voyez-vous entre ce château et ce qui se passe en ce moment? dit-elle.

— A cette époque-là, poursuivit Georges sans répondre directement à l'observation de la baronne, il y avait dans le château une femme qui était dans tout l'éclat de sa beauté : c'était moins une mortelle qu'une déesse. L'écolier qui vivait auprès d'elle était à peu près dans l'âge de Chérubin; il en avait toutes les agitations. La personne qu'il voyait à toute heure fondait en un seul amour tous ces amours divers que le page de la comédie éprouvait pour la comtesse, pour Suzanne, pour Fanchette. Il avait des tressaillements subits quand il rencontrait sa main; il ne pouvait la voir et l'entendre sans pâlir ou rougir. Quels trésors n'avait-il pas amassés de bouts de rubans, de fleurs un instant caressées par elle, de gants perdus! Comme il les embrassait quand personne ne pouvait le surprendre! Un soir, soir lumineux et d'impérissable mémoire, il la rencontra seule dans un jardin; elle avait une robe blanche et les bras nus, elle venait de perdre une rose qu'on voyait flotter à la surface d'un ruisseau. Quels doux mouvements pour l'atteindre, et quels légers cris! Elle fit signe à l'écolier, qui d'un bond saisit la fleur et la lui présenta; mais à la vue de tant de grâce, animée et comme embellie par la course, il eut comme un éblouissement. « Ah! je « vous aime, je vous aime! » s'écria-t-il en cou-

vrant ses mains et ses bras de baisers brûlants. « Georges! » dit-elle. A ce mot, la fièvre de l'écolier tomba ; il devint pâle et s'échappa en courant. Le lendemain, il n'osait regarder celle qu'il avait offensée. Cependant il rencontra ses yeux : il y avait dans leur douce clarté plus d'intelligence que de colère ; et puis il tremblait tant! Ah! si pour elle il eût fallu se jeter sous la roue d'un moulin, il s'y serait précipité tête baissée ! Eh bien ! ce qu'il éprouvait alors, cet écolier, à présent qu'il a âge d'homme il l'éprouve encore ; mais un autre sentiment a remplacé le sentiment qu'il ne pouvait ni combattre ni avouer. »

Georges raconta alors à Mme de Bois-Fleury toute son histoire, sans rien omettre et sans rien cacher, avec cette chaleur et cet entraînement qui imposent l'attention. Tout son cœur débordait. Peu de femmes restent insensibles à l'expression d'un amour jeune et sincère, même lorsqu'elles n'y sont pas engagées. Georges était assuré de la sympathie de celle qui l'écoutait ; son émotion eut comme un retentissement dans le cœur de Mme de Bois-Fleury.

« Pourquoi êtes-vous venu? demanda la baronne.

— J'étais si malheureux !... »

Toute bouleversée, Mme de Bois-Fleury prit la tête de Georges entre ses mains et l'embrassa sur

le front avec un élan où une nuance de tendresse indéfinissable se mêlait à l'expression de l'amour maternel.

« Eh bien! dit-elle, qu'il ne soit plus question de Mlle de Valpierre ni d'une autre! Si vous épousez Mme Rose, vous me la conduirez, et je l'aimerai; si vous êtes malheureux, vous pleurerez près de moi. »

Mme de Bois-Fleury n'avait jamais oublié l'épisode auquel M. de Francalin avait fait allusion. Cette fougue, ce transport, ce cri qu'il venait de rappeler, l'avaient remuée jusqu'au fond des entrailles. Sincèrement attachée à ses devoirs, elle n'avait jamais rien laissé paraître de cette émotion qu'elle avait combattue et dominée; mais sa rigidité en avait été amollie, et c'était comme un point lumineux de sa vie vers lequel sa pensée la reportait souvent. De ce jour-là, elle était devenue la meilleure amie de Georges et la plus dévouée; elle avait en quelque sorte remplacé la mère qu'il n'avait plus, mais de loin et secrètement, pour ne pas s'exposer à une nouvelle secousse. Elle avait même enveloppe sa vive et profonde affection de formes graves et méthodiques et d'une sorte de solennité qui la préservait du danger des épanchements. C'était elle qui, à l'insu de Georges, prenait soin de sa fortune, la réparait quand elle était compromise, et veillait à ce que rien ne menaçât le repos d'une

existence qu'elle voulait rendre heureuse. Veuve depuis trois ou quatre ans et plus âgée que Georges de huit ou dix, Mme de Bois-Fleury avait eu la pensée de le rapprocher de Beauvais par un mariage qu'elle-même aurait préparé. A son insu peut-être, et tout en songeant au bonheur de Georges, elle avait fait choix d'une femme que sa beauté ou sa supériorité intellectuelle ne pouvait pas rendre redoutable; non pas qu'elle désirât revenir en rien sur le passé, mais parce qu'elle voulait rester la première dans le cœur de Georges. Un mot avait renversé tout cet échafaudage et ces longs projets. Certes Mme de Bois-Fleury n'avait pas entendu l'aveu de cet amour si violent sans un déchirement secret qui avait rajeuni son cœur en le faisant saigner; mais elle avait noyé cette émotion jalouse sous un flot de tendresse épurée, et la femme s'effaça devant la mère quand elle embrassa Georges sur le front.

Georges demeura chez sa tante quelque temps, s'efforçant de ne plus penser à Mme Rose et y revenant sans cesse; mais cet éloignement dans lequel il avait cherché un soulagement irrita bientôt sa blessure au lieu de la guérir. Beauvais était pour lui comme le bout du monde. Au moins à Paris avait-il la chance de rencontrer Mme Rose. Elle n'avait plus rien à lui demander, à présent qu'il avait cédé à son désir et bien compris que tout ma-

riage lui était impossible. Il lutta quelques jours; mais, son angoisse devenant de plus en plus vive, il prit prétexte d'une lettre d'affaires pour retourner à Paris, où son premier soin fut de s'informer de Tambour, qu'il y avait laissé sous la surveillance de Jacob. Tambour n'était plus au logis; dès le premier jour, il avait pris la fuite. Jacob l'avait fait afficher sans succès. A bout de recherches, l'idée lui était venue de courir à Maisons. Tambour s'y promenait, tout le monde l'y rencontrait du matin au soir, il avait les mœurs errantes d'un *outlaw*. Une nuit il dormait chez Mme Rose, et le lendemain chez Canada. Il rendait visite aussi à Pétronille, qui gardait la Maison-Blanche. Jacob désespérait de le ramener à Paris. Il voyait bien, disait-il, que Tambour avait des intelligences dans le pays.

« Heureux Tambour! » murmura Georges, et il donna ordre qu'on le laissât tranquille.

Valentin avait été prévenu du retour de Georges. Il se hâta de l'introduire dans les boudoirs où il avait ses libres entrées. A cette époque, la fièvre révolutionnaire, communiquée par les événements de février et qui avait fait explosion aux journées de juin, n'était point calmée encore: on sentait dans la ville comme le frisson du vent sur la mer. Le lendemain n'était jamais sûr, on vivait au jour le jour; mais cette agitation n'empêchait pas qu'on ne cherchât les plaisirs avec la même ardeur qu'au

temps de la plus grande sécurité. Il y avait même une certaine excitation produite par l'imprévu, qui donnait à ces plaisirs une saveur plus vive et plus séduisante. Georges se laissa faire, mais la lassitude et l'ennui s'asseyaient partout à côté de lui. Son seul bonheur était de se promener la nuit seul sur les boulevards, et de revoir en esprit la maison d'Herblay, la grande prairie où l'ombre des peupliers se jouait, la forêt de Saint-Germain, les canots sous les saules, et, dans cette campagne si souvent parcourue, l'image d'une femme svelte et souriante qui lui tendait la main. Le tumulte des événements et le cri des passions déchaînées faisaient moins de bruit à son oreille que le doux murmure d'une voix mystérieuse qui parlait tout bas dans son cœur. Il n'entendait qu'elle dans Paris, au milieu de ce tumulte et de ce choc quotidien des hommes, il était seul. Quelquefois il s'étonnait du long silence que gardait Mme Rose : était-elle toujours à Herblay, et se pouvait-il qu'elle l'oubliât à ce point? Il rentrait précipitamment chez lui, et cherchait une lettre; la lettre n'arrivait jamais. Alors aussi l'idée de l'inconnu qui deux ou trois fois avait rendu visite à Herblay revenait le poursuivre. Si dans ces moments-là tout à coup la générale eût battu, Georges se fût élancé avec joie pour mourir à l'assaut d'une barricade. Pouvait-il douter en effet qu'un mystère n'existât dans la vie

de Mme Rose, et ce mystère ne se rattachait-il pas à cet étranger qu'il n'avait jamais vu?

Valentin, qui aimait sincèrement Georges, ne comprenait pas que les amusements de toute sorte auxquels il le conviait n'eussent aucune action sur sa tristesse. Un soir, las de lui verser du vin de Champagne, Valentin prit Georges à part.

« Écoute, lui dit-il, il faut que cela finisse. Casse-moi la tête si tu veux, tu ne m'empêcheras pas de te parler de Mme Rose.

— Parle, répondit Georges.

— Un jour que tu étais plus triste qu'un tombeau, l'idée me vint d'aller à Herblay. Je me souvenais parfaitement de Mme Rose pour l'avoir vue au temps où nous portions des feuilles à nos chapeaux. Je ne savais pas bien ce que je voulais lui dire; mais tu me faisais pitié. »

Georges serra la main de Valentin.

« Attends, reprit celui-ci, tu me remercieras tout à l'heure. J'arrive donc à Herblay, et je monte la côte fort en peine de mon discours. « Si elle a un « petit brin de cœur dans la poitrine, pensais-je, elle « va me dire de lui amener Georges. » Une voix de femme me fait lever la tête. Je regarde, c'était Mme Rose; elle marchait au bras d'un grand jeune homme qui avait des moustaches noires et qui fumait.

— Ah! fit Georges.

— Je n'en voulus pas voir davantage, et redescendis la côte sans plus songer à mon discours. Voilà ce que j'avais à te dire. A présent mange et bois, et n'y pense plus.

— Tu dis un grand jeune homme?

— Oui, avec des moustaches noires et un cigare.

— Merci. »

Georges était d'une pâleur de mort. Il remplit son verre de vin de Champagne et le vida d'un trait. Il riait beaucoup; mais Valentin, malgré son étourderie, ne fut pas la dupe de cette gaieté.

« Es-tu bête! lui dit-il; tu as la fièvre, va te coucher.... J'ai peut-être eu tort de te conter cette histoire!

— Non, dit Georges, cela m'a fait du bien. »

Pendant deux heures, Georges resta étendu sur son lit les yeux ouverts; il pleurait comme un enfant. Au petit jour, il n'y tint plus, et courut au chemin de fer de la rue Saint-Lazare. Un convoi partait pour Rouen; il s'y jeta et s'arrêta à Maisons. Cinq minutes après, il avait traversé le pont et cherchait Herblay des yeux. A mi-côte, un chien courut à sa rencontre, et faillit le jeter par terre en sautant sur lui. C'était Tambour qui aboyait de toutes ses forces. Il faisait mille bonds en tournant autour de son maître. Ils arrivèrent ainsi à la petite maison d'Herblay. La porte était entr'ouverte; Tambour la poussa, et Georges le suivit jusque dans le petit sa-

lon où Mme Rose l'avait reçu une première fois. Un jeune homme était assis dans un fauteuil auprès de la fenêtre. Il lisait un journal. A la vue de Georges, il se leva et salua. Georges remarqua qu'il avait des moustaches noires.

« C'est donc vrai ! » pensa-t-il.

Tambour, qui ne se tenait pas de joie, allait et venait par la chambre ; après chaque tour, il frottait son museau contre la main pendante de Georges. Les deux jeunes gens se regardaient. Un demi-sourire passa sur les lèvres de l'inconnu.

« A la pantomime de ce chien, je vois bien que vous êtes son maître ; veuillez vous asseoir, monsieur, je vous prie, » dit-il avec la plus grande politesse.

Comme Georges appuyait sa main sur le dos d'un fauteuil sans répondre, la porte du salon s'ouvrit de nouveau, et Mme Rose parut. Elle était un peu plus pâle qu'au temps où Georges l'avait quittée. A son aspect, elle eut comme un léger tressaillement ; mais, se remettant presque aussitôt :

« M. Georges de Francalin, dont je vous ai parlé quelquefois, » dit-elle en se tournant vers le jeune homme aux moustaches noires.

Et désignant celui-ci à Georges :

« M. le comte Olivier de Réthel, mon mari, » ajouta-t-elle.

VI

La présence de M. Olivier de Réthel, ce mari qui mettait à néant toutes les espérances de M. de Francalin, lui fit cependant éprouver comme un sentiment de joie. Mme Rose ne perdait rien de cette auréole dont il l'avait entourée, et restait telle qu'il l'avait aimée. Georges ne pensa pas une minute à repartir pour Paris. Si douloureuse que lui fût la vue d'un étranger qui avait tous les droits d'un maître dans cette maison où si longtemps il avait été seul, qu'était-ce en comparaison de ce qu'il avait craint ? Tout cédait devant cette pensée rafraîchissante qu'il pouvait aimer Mme Rose sans rougir. Chez certaines âmes délicatement douées ou élevées à un niveau supérieur par de grandes passions, la connaissance d'un malheur irréparable cause moins de souffrances que la perte d'une de ces croyances dont les racines sont au cœur. Georges, que M. Olivier de Réthel retint à déjeuner avec une parfaite aisance, rentra chez lui, sinon heureux, du moins calme.

Une barrière infranchissable existait entre Mme Rose et lui ; mais l'image adorée avait la même pureté et le même rayonnement.

Georges n'hésita pas à retourner chez Mme Rose dans la journée. Elle lui fut reconnaissante de cet empressement, qui donnait à leurs relations le caractère d'une intimité honnête et franche. M. de Réthel, qui avait beaucoup à écrire, les laissa seuls ; mais il ne le fit pas avant d'avoir causé quelques instants avec M. de Francalin. Il avait en toutes choses une rare élégance et les manières simples du meilleur monde, avec une certaine brusquerie qui n'était pas sans originalité. Quand Mme Rose se trouva seule avec Georges, ils se promenèrent autour de la maison, et descendirent dans le pays pour voir la Thibaude et Jeanne, sur qui Mme Rose veillait toujours. La petite fille avait le visage vermeil comme une pomme ; elle se jeta dans les bras de Mme Rose avec cette familiarité qui succède si vite chez les enfants de la campagne à une timidité farouche. Tout allait bien dans ce ménage, dont la vue rappela à M. de Francalin les premières paroles échangées avec Mme Rose auprès d'un berceau. La Thibaude remercia Georges des secours qu'il avait envoyés à Jeanne malgré son absence. C'était encore une attention de Mme Rose qui l'associait à sa vie. Il n'était donc pas un étranger pour elle ! Il ne voulut pas détromper la Thibaude, pour rester l'obligé

de Mme Rose. Quands ils sortirent, la jeune femme prit le bras de Georges comme au temps passé.

« Se peut-il que je sois si tranquille auprès de vous après ce que j'ai vu ?-dit M. de Francalin, tandis qu'ils côtoyaient la rivière.

— Pourquoi ne le seriez-vous pas? Ce que j'étais hier pour vous, ne le suis-je pas aujourd'hui ? répondit Mme Rose. Qu'y a-t-il de changé entre nous ? »

Georges lui pressa doucement le bras..

« Mais, reprit-il, pourquoi m'avez-vous laissé partir sans me dire la vérité ?

— Le pouvais-je sans vous dire le nom de mon mari ! répondit Mme Rose ; il y avait dans cet aveu inévitable comme un blâme dont j'avais l'instinct, et que je ne me croyais pas en droit de faire subir à celui dont je porte le nom. Je ne m'explique peut-être pas bien.... Essayez de me comprendre.

— Mais, reprit Georges, quel motif a donc ramené M. de Réthel auprès de vous? Quand et comment est-il arrivé ? A-t-il le projet de vivre dans la retraite ou l'intention de vous conduire à Paris ?... Pardonnez-moi toutes ces questions, et n'y voyez pas autre chose que le sentiment profond que m'inspire une personne en qui je ne verrai jamais que Mme Rose, quel que soit le nom qu'elle porte. Me le permettez-vous?

— Ah ! je fais mieux, je vous en prie !... Il me semble que j'aurai moins à craindre auprès de vous, à présent que vous connaissez la vérité.

— Eh bien! parlez-moi de M. de Réthel.

— Vous savez quel rôle il a joué pendant la dernière révolution; et quelle place il tient dans le parti qui s'agite toujours. Le repos est insupportable à un tempérament aussi terrible. Toutes les agitations dans lesquelles il m'a fait vivre chez lui ont été la cause de notre séparation, il s'y replongea fatalement; son passé engage son avenir. Il était à Paris dans ces derniers temps; souvent il m'écrivait, et vous n'avez certainement pas oublié l'état dans lequel me mettaient ces lettres, dont l'origine vous était inconnue. Pouvais-je m'éloigner, quand tous les jours il était en péril de mort?... Je suis sa femme, et je n'ai pas à le juger. Vous savez cependant comment j'oubliais tout.... Quelquefois je me berçais de l'illusion que cette vie, dont j'avais contracté la douce habitude à Herblay, pourrait durer. Tout à coup une lettre nouvelle m'arriva au moment où je venais de trouver sur ma fenêtre un bouquet laissé par vous après un jour passé sans vous voir. M. de Réthel m'appelait à Paris pour me prévenir que peut-être il serait contraint de me demander asile au premier moment. « Si vous êtes menacé, « venez, » lui dis-je. Je compris alors qu'il fallait cesser de vous voir, c'est pourquoi je vous pressai de partir. Je n'avais rien à me reprocher, mais j'avais peur de votre désespoir. Un soir, il y a de cela huit jours, M. de Réthel a frappé à ma porte. Il ne m'a plus

quittée depuis ce moment. Deux ou trois personnes sont venues le trouver. Il reçoit beaucoup de lettres, et il a l'air très-préoccupé. Quelque chose se prépare que je ne connais pas. Il m'a déjà prévenue qu'il me quitterait un de ces jours, tout à coup.... Ce qu'il projette me fait peur. Olivier s'agite dans un enfer! Il y a des heures où je le plains amèrement. »

Mme Rose détourna la tête pour essuyer ses yeux. Son émotion était visible et Georges la comprenait. Le nom de M. Olivier de Réthel avait suffi pour expliquer à Georges la situation de Mme Rose. Le comte était l'un des chefs reconnus d'une des fractions militantes de la démocratie. Issu d'une famille d'ancienne noblesse, Olivier avait rompu avec son passé et brisé, un à un, tous les liens de la tradition, de l'habitude, de l'éducation. Patricien, il combattait avec la plèbe; fils d'un pair de France, il était l'un des instruments les plus actifs des sociétés secrètes. Il avait d'incontestables qualités qui mettaient sa personnalité en relief, un certain talent de parole, une grande bravoure, de l'audace; le prestige de son nom lui donnait en outre un éclat et une autorité qu'à mérite égal ses amis n'avaient pas. Seulement le tribun était resté gentilhomme, et, s'il touchait la main des pamphlétaires les plus fougueux, il mettait des bottes vernies pour aller au club.

« Comprenez-vous à présent, continua Mme Rose,

pourquoi j'avais une telle hâte de vous voir loin de moi? Quel pouvait être le résultat de votre présence à Hérblay? Neussé-je pas mérité la confiance que mon mari mettait en moi, que la liberté où il me laissait m'aurait imposé le devoir de la justifier.

— Qu'allez-vous faire à présent, dit Georges.

— Et le sais-je? C'est un événement inconnu qui en décidera. Si j'en crois certains indices, cet événement ne tardera pas à éclater; il peut se faire alors que j'aille à Beauvais.

— A Beauvais! répéta Georges d'un air tout surpris.

— Vous ne savez donc pas qu'une de vos parentes est venue me voir il y a près d'un mois? elle m'a mise au fait du motif de sa visite en quatre mots. La conversation n'était pas finie, que Mme la baronne de Bois-Fleury et moi nous nous entendions à merveille. Elle est restée trois jours et m'a embrassée en partant. Elle m'a dit de me souvenir dans l'occasion que j'avais une amie à Beauvais, et je m'en souviendrai. Il m'a semblé qu'elle m'aimait beaucoup à cause de vous, et un peu parce qu'elle a su que j'étais comtesse. »

Georges sourit à ce mot, qui lui fit voir que Mme Rose avait pénétré Mme de Bois-Fleury d'un regard.

« Je devrais peut-être vous dire de partir, reprit-

elle en regagnant sa maison, et cependant je désire que vous restiez.

— Eh bien! dit-il, je resterai jusqu'à ce que vous alliez à Beauvais. »

A ces mots Mme Rose, qui était sur le pas de sa porte, retint Georges par la main.

« Il ne faut pas que vous vous mépreniez au sens de mes paroles, reprit-elle; tout ce qu'une honnête femme peut tenter, je le tenterai pour ramener M. de Rhétel; il est auprès de moi, il est menacé, je porte son nom : c'est plus qu'il n'en faut pour m'indiquer un devoir auquel j'ai la volonté de ne pas faillir. Ne soyez donc pas surpris si quelque jour vous apprenez que je pars pour l'Amérique et pour toujours.

— Le ferez-vous sans m'en prévenir?

— Oh! vous ne le croyez pas! » dit-elle avec vivacité.

L'accent de cette voix chérie fit tressaillir Georges : il vit bien que le cœur n'était pas du côté de la volonté, bien que celle-ci restât maîtresse; il ne prolongea pas l'entretien, et se retira à la fois triste et charmé. Comme M. de Francalin suivait la rivière, cherchant un bateau qui pût le conduire à la Maison-Blanche, il rencontra Canada qui achevait d'assujettir la porte d'une cabane dont il avait pêché tous les matériaux pièce à pièce dans la Seine. Canada jeta son marteau et accueillit Georges par une

vigoureuse poignée de main; puis il jeta un coup d'œil du côté d'Herblay et le reporta vers M. de Francalin.

« Je vois à votre air que vous savez ce qui se passe là-bas. Ça m'a surpris tout de même le jour où cet autre est revenu... Dès que je l'ai vu, je me suis dit que vous ne tarderiez pas à paraître. A présent que vous avez fait votre visite, vous allez filer, j'imagine ?

— Non, je reste, répondit Georges.

— Comme ça vous tient ! On voit bien que vous avez des rentes ! S'il vous fallait comme moi chercher dans l'eau votre dîner de tous les jours, vous auriez bien vite noyé l'amour ! »

Canada acheva d'assujettir la porte sur ses gonds.

« Je la reconnais, cette porte, reprit-il : elle provient d'un gros bateau qui allait à Rouen et qui a donné contre une pile du pont ici près. Je l'ai pêchée. »

Il fit un signe à Georges tout en cherchant des clous dans une caisse.

« Approchez-vous donc, qu'on vous parle, ajouta-t-il. Tout marin d'eau douce que je suis, comme ils disent, j'y vois clair. Il y a une bourrasque dans le temps. Le monsieur de Paris qui est chez Mme Rose le sait bien, lui. Toutes sortes de gens vont et viennent par ici. Moi qui suis pour ceux d'en bas contre ceux d'en haut depuis l'affaire des lapins, vous sa-

vez, je leur rends de petits services dans l'occasion. S'il y a un bon avis à donner, c'est moi qui le fais passer. Tenez, vous allez voir. »

Canada siffla, et Tambour entra dans la cabane. Le pêcheur tira de sa poche un papier, l'attacha au collier du chien et le lâcha. Tambour partit comme un trait.

« Ce n'est pas plus difficile que ça, continua-t-il; dans un quart d'heure, on saura chez Mme Rose que des gens à mine suspecte rôdent dans le pays depuis ce matin. Ce que j'en fais, c'est autant pour elle que pour lui; à part le profit que j'en tire, je ne voudrais pas qu'elle fût inquiétée. On ne se gêne guère aujourd'hui pour vous mettre la main sur le collet pendant la nuit.

— Sérieusement craignez-vous quelque chose ? » dit Georges, que les confidences de Canada étonnaient un peu.

Canada regarda autour de lui en jouant du marteau et fit un mouvement de tête affirmatif.

« Dame ! dit-il, tout est possible; s'il plaît aux hommes de se faire casser la tête, vous comprenez, ça les regarde; mais il ne faut pas que Mme Rose en souffre.

— S'il arrivait quelque chose, me préviendriez-vous ? demanda M. de Francalin.

— Sur-le-champ, et sans penser au dérangement qui pourrait en résulter pour moi. »

Georges rentra chez lui, l'esprit tout plein de ce que Canada lui avait dit. Ce qu'il avait pu voir de l'état de Paris pendant le séjour qu'il y avait fait ne lui laissait aucun doute sur la possibilité d'un mouvement. Il prévoyait bien que M. Olivier de Réthel en serait l'un des principaux instigateurs, et il tremblait que Mme Rose ne ressentît le contre-coup de ces nouvelles perturbations.

Vers le soir, et poussé par un sentiment plus fort que la réflexion, il retourna à Herblay. Mme Rose était assise dans ce même salon où si souvent il l'avait trouvée; elle brodait près de la fenêtre. M. de Réthel lisait une brochure. Tambour leur dit bonjour à tous deux à sa manière, c'est-à-dire en promenant son museau sous leurs mains, et disparut par une porte.

« Faites comme Tambour, dit le comte en se levant, et chez moi agissez comme si vous étiez chez vous. »

Georges prit une chaise et s'approcha de la fenêtre. Il faisait un temps clair et doux; un vent léger agitait le feuillage comme un frisson ; mille cris d'oiseaux s'échappaient de la campagne, dont le crépuscule estompait les derniers plans. Olivier posa la brochure qu'il tenait à la main et regarda du côté de la rivière, où l'on entendait le chant de quelques mariniers. Mme Rose, qui s'était levée, appuya un doigt sur son épaule :

« Me trompé-je, dit-elle, en pensant que cela vaut bien une discussion politique ? »

Le comte sourit.

« C'est autre chose, répondit-il ; ici c'est le repos, ailleurs c'est l'agitation, mais c'est aussi la vie....

— Eh bien ! marchons, reprit-elle en passant son bras sous celui du comte avec un geste mignon.

Ils descendirent tous trois vers les bords de la Seine. Tambour allait et venait autour d'eux, cherchant querelle aux bestiaux qui regagnaient le village et se mêlant aux jeux des enfants. Le bruit de quelques coups de marteau qui retentissaient dans le silence les attira du côté de la cabane de Canada. Le pêcheur remplaçait de vieilles planches par des ais tout neufs.

« Ils s'en allaient à la dérive, dit-il en ôtant son bonnet ; je n'ai pas voulu qu'ils fussent perdus.

— Canada, mon ami, vous sauvez trop de choses ; prenez garde, dit Mme Rose.

— Bah ! on a bon pied et bon œil ! » répondit le bohémien.

Il était tout au haut d'une échelle et enfonçait les clous à tour de bras ; mais, du coin de l'œil il regardait alternativement Georges et M. de Réthel ; sa femme raccommodait de vieux filets aux dernières lueurs du soleil couchant.

« Dites donc, mon brave, dit M. de Réthel, si l'on

vous amenait à la ville avec la promesse d'une bonne condition où vous ne manqueriez de rien, y viendriez-vous ?

— Quelle condition ? demanda Canada. Faudrait voir.

— Oh ! vous auriez la pièce blanche tous les matins, la soupe à midi, et point de nuits à passer sur l'eau.

— Ah ! vous m'en direz tant !... Je pourrais bien accepter.... Mais tout de même la rivière me manquerait, et il ne faudrait pas être surpris si un beau matin j'y retournais. Quand on en a l'habitude, la pluie qui vous mouille, ça ne fait pas de mal. »

Le comte regarda sa femme.

« Vous l'entendez, dit-il à demi-voix, le pli est fait. »

En ce moment, une voix grêle appela Canada, et on aperçut sur le chemin de halage un enfant qui traînait une pièce de bois attachée au bout d'une corde.

« Eh ! c'est le petit Jacques! » dit le pêcheur.

Il courut vers l'enfant et l'aida à tirer la pièce de bois jusqu'à la cabane. Le front du petit était baigné de sueur; il portait un paquet sur la tête et s'était passé la corde autour du corps pour marcher plus commodément. Il s'essuya le visage du revers de la main et s'assit un instant sur la pièce de bois.

« C'est un accord que nous avons fait entre nous, dit Canada ; toutes les fois qu'il trouve quelque épave au bord de l'eau, il me l'apporte, et à mon tour je lui raccommode ses lignes et lui arrange ses petits filets. Ce sera un homme, allez ! »

Jacques repoussa la crinière de cheveux tout mêlés dont les boucles tombaient sur son front, et se leva pour partir.

« Mais, mon petit, ce paquet est plus gros que toi ! dit Mme Rose.

— Oh ! je le porterai bien tout de même.... C'est une commission qu'on m'a donnée pour maman, et elle ne badine pas, vous savez.... avec ça que je suis en retard déjà à cause de ce morceau de bois qui était dans la vase, là-bas. »

Le petit Jacques avait un air fort et résolu qui charmait M. de Réthel. Il tira de sa poche une pièce de monnaie pour la lui donner.

« Faites mieux, lui dit Mme Rose, accompagnez-le chez la Thibaude ; vous le soulagerez chemin faisant, et sa mère, le voyant avec vous, ne le grondera pas. »

M. de Réthel prit l'enfant par la main et partit.

« Au pied de la côte, tu me donneras le paquet, » dit-il.

Georges et Mme Rose les suivirent de loin.

« Vous le voyez, dit-elle lorsqu'elle fut hors de portée d'être entendue par Canada, voilà que mon

travail commence. Je m'efforce de rattacher M. de Réthel à cette solitude où il a peur du repos.... Ah! si je pouvais créer autour de lui des liens d'affection et d'habitudes!

— Vous êtes ici bien près de Paris, dit Georges, un peu surpris de la simplicité et de la franchise que Mme Rose mettait dans l'aveu de ses projets.

— J'y ai bien pensé, reprit-elle; parfois même j'ai eu quelque envie de profiter d'un jour d'abattement pour lui proposer d'aller dans ce *far-west* solitaire, où la vie agricole a des allures guerrières et le travail un côté aventureux qui séduiraient peut-être M. de Réthel; mais ces jours de découragement et de lassitude ne durent chez lui qu'une heure. »

Elle réfléchit quelques minutes. « Que faire cependant pour le tirer de ce milieu où il périra s'il y reste? » reprit-elle.

Cette confiance absolue qui faisait que Mme Rose lui parlait comme à un frère toucha Georges. Il voulut s'élever à la hauteur de cette âme si fière et si chaste, si compatissante aussi. « C'est une œuvre difficile, dit-il; mais si je puis vous y aider, comptez sur moi. »

Il souffrait bien en parlant ainsi; mais cette souffrance lui était chère, quand il la comparait à l'abandon et à l'inquiétude où il avait vécu à Paris.

Quand ils arrivèrent à la maison de la Thibaude,

ils trouvèrent M. de Réthel en grande amitié avec le petit Jacques, pour lequel il raccommodait une petite charrette de bois avec un petit couteau.

« Je ne m'étonne plus si ce bonhomme s'entend si bien avec Canada, dit-il. Ah ! le gaillard ! Il a gagné cette charrette en se battant à coups de poing contre un enfant deux fois plus âgé que lui !... »

Il prit l'enfant sur ses genoux et l'embrassa. « Tu viendras me voir tous les matins, » dit-il. Et se tournant vers Mme Rose : « Je vous laisse la petite fille, reprit-il ; moi, je prends le garçon. Cela vous va-t-il, la Thibaude ? »

La Thibaude, qui ravaudait des hardes, leva la tête. « Oui, pourvu que je les garde tous les deux, » répondit-elle.

Cette première journée se termina par une tasse de thé que M. de Réthel obligea Georges à prendre chez lui. On aurait dit qu'il voulait l'étudier. Une lampe avait été allumée, et la bouilloire chantait sur son réchaud. Mme Rose lut quelques pages d'un livre nouveau à haute voix. Pas un mot de politique ne se glissa dans l'entretien. Georges, qui regardait M. de Réthel, ne pouvait pas croire que ce fût là cet homme dont la réputation avait un tel retentissement. Un paysan d'Herblay cogna à la porte et pria Mme Rose, qui rendait de petits services à tout le monde, de répondre pour lui à une lettre qu'il tenait à la main. Mme Rose poussa la plume et le

papier sur la table, devant M. de Réthel, et le contraignit doucement à écrire.

« Mais je n'y entends rien, dit le comte qui mordillait le bout de sa plume.

— Lisez d'abord, puis écrivez; si vous êtes embarrassé, eh bien! je dicterai. »

Vers onze heures Georges se retira. En le reconduisant jusqu'à la porte extérieure du jardin, Mme Rose lui serra la main : « Il s'y fera peut-être! dit-elle.

— Se peut-il que de si grands efforts soient nécessaires pour contraindre un homme à être heureux! » disait Georges.

Il ne put pas dormir; mais sa nuit fut paisible. Quelque chose de la sérénité de Mme Rose était descendu en lui. C'était bien encore la même femme, mais il ne la voyait pas sous le même aspect; un sentiment plus profond de respect se mêlait à son amour. La pensée seulement qu'elle pourrait disparaître un jour lui faisait mal; c'était presque le seul côté douloureux de son cœur. Durant les deux ou trois jours qui suivirent cette première rencontre, il vit à peine M. de Réthel. Le tribun ne quittait presque pas un cabinet voisin de la pièce où se tenait Mme Rose; il y était occupé à écrire ou à discuter avec les quelques personnes qui venaient le visiter. Mme Rose recevait Georges avec la même prévenance; peut-être même pouvait-il remarquer

qu'elle mettait plus d'affabilité dans son accueil, comme si elle eût voulu tempérer par sa bonne grâce le mal dont il souffrait. La crainte et l'espérance se partageaient le cœur de Mme Rose, crainte violente, espérance amère, qui la déchiraient presque également. Un peu de pâleur était le seul indice qu'on découvrît de ces combats. On entendait quelquefois la voix du comte qui s'élevait dans d'orageuses discussions. Un jour que M. de Francalin était auprès de Mme Rose, ils saisirent au vol ces paroles: « Que tout le monde soit prêt comme moi!... Je ne vous demande rien de plus. »

Mme Rose, qui avait reconnu la voix de son mari, regarda Georges : « La crise approche, dit-elle; mais n'importe, je lutterai jusqu'au bout. »

L'expression qu'il voyait alors sur le visage de Mme Rose la lui rendait plus chère et plus sacrée : c'était l'expression du sacrifice dans toute sa plénitude et sa foi. Georges se sentait meilleur et plus grand auprès d'elle. Bien loin de visiter moins souvent ceux qui s'étaient accoutumés à l'aimer, Mme Rose se montrait fréquemment dans les plus pauvres maisons du village, et attirait chez elle tous ceux qui lui devaient des secours ou des consolations. Elle avait mille ruses charmantes pour dérober à M. de Réthel le plus de temps qu'elle pouvait et l'amener à prendre sa part de ces occupations familières. Elle se faisait suivre par lui chez

la Thibaude, où elle savait que le babil et l'audace du petit Jacques, qui était toujours en train de guerroyer contre ses camarades, plaisaient au comte, et elle l'y retenait longtemps. Un soir que Jacques se balançait au plus haut d'un peuplier où il cherchait à dénicher des pies, Olivier le montra du doigt à sa femme : « Il aurait cet âge ! » dit-il.

Deux grosses larmes vinrent aux yeux de Mme Rose. Le comte s'éloigna. « Ah ! dit Mme Rose en répondant au regard de Georges, c'est le plus amer souvenir de ma vie. Moi aussi j'ai eu un fils..., il est mort tout petit ; j'étais malade déjà.... cette mort faillit me mettre au tombeau. C'est alors que d'autres ont pris sur M. de Réthel cet empire contre lequel je lutte en vain ! » Elle cacha sa tête entre ses mains et se mit à sangloter. « Vous ne savez pas ce qu'il me faut de courage pour n'y plus penser ! reprit-elle. Dès qu'on y touche, la blessure saigne. »

M. de Réthel était au pied de l'arbre et recevait Jacques dans ses bras.

« S'il eût vécu ! qui sait ? » murmura Mme Rose.

Georges la quitta remué jusqu'au fond du cœur. Ce soir-là, il se promena longtemps dans la prairie déserte, cherchant dans son esprit à comprendre comment le mari d'une telle femme avait pu jouer son bonheur domestique, le repos de son foyer, pour le mince plaisir de faire un peu de bruit. Un vent chaud s'éleva, et les étoiles disparurent sous

un noir manteau de nuées épaisses; bientôt la tempête se déchaîna, et la pluie tomba à flots accompagnée de coups de tonnerre. On entendait dans la nuit le craquement des arbres secoués par l'orage. Georges courut vers la Maison-Blanche et s'y enferma. Il n'y était pas depuis deux heures, lisant dans la bibliothèque et regardant par la fenêtre le feu des éclairs, lorsque deux ou trois coups, frappés rapidement à la porte, le tirèrent de sa rêverie.

« Eh! là-haut! ouvrez! ouvrez donc! » criait la voix bien connue de Canada. Georges descendit rapidement l'escalier, et le pêcheur parut en compagnie d'un étranger dont les vêtements étaient tout ruisselants d'eau.

« Pardon, monsieur Georges, si je vous dérange, dit Canada; c'est monsieur qui l'a voulu, et, entre nous, il n'a fait que me prévenir dans mon idée.... Ah! quel temps! Ce n'est pas de la pluie, c'est la rivière qui tombe! »

L'étranger se découvrit.

« Je viens, monsieur, dit-il, vous demander l'hospitalité pour un jour ou deux. Me l'accorderez-vous? »

Georges salua le comte de Réthel et le pria d'entrer.

« La maison est à vous, dit-il.

— A présent que la promenade est faite, on s'en va, reprit Canada. Si l'on se doutait que je cours par un temps pareil, merci! les coquins qui sont à vos trousses seraient bientôt chez moi. »

Un quart d'heure après Georges de Francalin et Olivier de Réthel étaient ensemble dans la bibliothèque. Lecomte s était assis auprès du feu, dans le même grand fauteuil que Mme Rose avait occupé. Il regardait la flamme et battait la mesure sur la table d'un air distrait. Ce silence permit à Georges de l'observer. M. de Réthel, qui paraissait avoir trente-cinq ans, et qui était grand et sec, avec des yeux très-beaux, noirs comme de l'encre, mais fatigués, avait alors la physionomie contractée et comme éclairée par un sourire amer. Son front, qui commençait à se dégarnir vers les tempes, et son visage, coupé de profondes rides, exprimaient mille sentiments divers que la colère et le dédain dominaient tous. Il était d'une pâleur extrême : mais cette pâleur était animée et vivante, et indiquait moins la maladie que l'inquiétude et les accès d'une passion réveillée en sursaut. Le comte avait un grand air et des manières pleines d'aisance, où se mêlait par intervalles quelque chose de débraillé et de violent qui trahissait le gentilhomme déchu. Ce n'était déjà plus l'homme que M. de Francalin avait rencontré chez Mme Rose; c'était un chef de parti en proie à toutes les agitations. Il releva tout à coup la tête.

« J'ai des excuses à vous faire, dit-il, pour le sans-façon avec lequel je me suis introduit chez vous. Il n'y avait pas à hésiter : un mandat d'arrêt a été lancé contre moi : demain on voudra le mettre à

exécution, mais il sera trop tard. Tandis qu'on surveille la route et la station du chemin de fer à Maisons, je suis ici, et certes ce n'est pas chez M. de Francalin qu'on viendra chercher le mari de Mme Rose. »

Georges fit un mouvement.

« Cela vous étonne, ce que je dis là? reprit Olivier; mais c'est précisément parce que je sais, avec tout le monde, que vous aimez Mme Rose, que je me suis réfugié à la Maison-Blanche. Là seulement je n'ai rien à craindre.

— Mais, monsieur, s'écria Georges, parler de sentiments dont je ne vous dois pas l'aveu, c'est offenser celle de qui vous venez de prononcer le nom. Sachez que, si je les éprouve, mon respect les égale tout au moins.

— Qu'est-ce? répliqua M. de Réthel avec un air de hauteur. Me feriez-vous gratuitement cette insulte de supposer que je serais dans cette maison, si j'avais eu la sottise ou la lâcheté de soupçonner Mme de Réthel un instant? Ah! monsieur, vous ne le pensiez pas!... Je vous estime parce que Mme de Réthel vous aime. »

Ce dernier mot laissa M. de Francalin sans réponse.

« Oui, monsieur, poursuivit Olivier, cela m'a donné de votre caractère une opinion que vous méritez certainement. Si vous pouviez apprécier comme

moi ce que vaut Mme de Réthel, vous me comprendriez. »

Un coup de vent ébranla les volets, et la pluie frappa les vitres à flots. M. de Réthel se mit à rire.

« Je plains les pauvres diables qui sont à m'attendre sur la route, dit-il. Les niais ont cru que le coup était pour demain. Ils ne savent pas leur métier. Quand ils verront que rien ne bouge, ils se tiendront tranquilles, et l'émeute fera explosion. Priez Dieu seulement que nous ne réussissions pas! »

Georges regarda M. de Réthel avec étonnement.

« C'est vous qui parlez? vous! dit-il.

— Eh! oui, c'est moi, et je parle ainsi, parce que je les connais mieux que vous, ces gens avec qui je marche! Ah! quelle race! Les imbéciles même sont mauvais, jugez des autres!

— Mais alors, puisque vous les connaissez si bien, pourquoi rester avec eux?

— Pourquoi? Ah! voilà la grande question, s'écria le comte en frappant du pied. On est dans un courant, on suit le flot. Le pas qu'on a fait la veille est la cause du pas qu'on fait le lendemain, et on va jusqu'au bout. Si je m'arrêtais à présent, on dirait que j'ai peur ou que je me suis vendu, que sais-je? Et je marche. La queue pousse la tête!

— Si j'osais, je vous adresserais bien une question, monsieur le comte, dit Georges avec une certaine hésitation.

— Une question? Je la lis dans vos yeux. Cela vous surprend que moi, de race noble, un privilégié de la naissance, comme ils disent, un aristocrate enfin, j'aie pu descendre jusqu'à cet enfer. Si je vous disais quel misérable motif m'y a poussé, vous ne me croiriez pas. Moi aussi, j'ai voulu faire un peu de bruit. Vous vous souvenez de M. de Mirabeau, marchand drapier, élu député par le tiers état; j'ai marché sur ces vieilles brisées. Un auditoire de quelques centaines de niais m'a applaudi, cela m'a grisé. Je m'étais endormi membre de l'opposition, je me suis réveillé démocrate, révolutionnaire, que sais-je? La pente est si rapide, et la vanité a le pied si complaisant pour glisser! »

Un amer dédain crispait les lèvres de M. de Réthel.

« Ah! reprit-il, le mieux est de n'y plus penser.

— Non, répondit Georges avec force, le mieux serait d'y penser pour en finir.... Je ne comprends pas pourquoi, ayant l'énergie que je vous suppose, vous ne rompriez pas brutalement avec votre entourage.

— Et le puis-je? s'écria le comte. Tenez, je m'étais réfugié à Herblay le cœur plein de dégoût.... Chose étrange! je m'obstinais à ne pas entrer dans l'exécution des projets qu'on me présentait.... C'est alors qu'on se souvient de moi pour me traquer. A présent, mon acceptation est partie avec Canada, et

je ne le regrette pas. J'en veux à tout le monde de mon insuccès et de ma sottise. Il y a des bouillonnements de colère et de haine dans mon cœur quand je vois ce que je suis. Ah ! ce prestige d'un rôle à jouer, vous ne savez pas ce que c'est!

— Monsieur le comte, reprit Georges, en me répondant tout à l'heure, vous n'avez vu qu'un côté de la question. Il en est un plus délicat que j'aborderai hardiment ; vous aviez une femme.... »

Le front d'Olivier se voilà tout à coup.

« Ses observations, ses conseils, ses prières, ne m'ont pas manqué, dit-il. Elle a vu plus juste et plus loin que moi ; mais alors j'étais aveugle. J'ai repoussé ses avis avec hauteur au commencement. Est-ce que je ne me croyais pas un grand homme! Elle a persisté ; j'y ai répondu avec violence.... Ce n'est pas que je ne l'aimasse beaucoup; mais en l'épousant il me semblait, étrange contradiction, que je lui avais fait un grand honneur. Elle était fille d'un manufacturier, et partant de race plébéienne. Explique qui pourra cette logique d'un ami de l'égalité, d'un tribun du peuple! Ma maison fut bientôt pleine d'un monde bizarre, où ce n'étaient pas les vanités froissées et les ambitions impatientes qui manquaient. Pour plaire à ces hommes dont j'étais le chef, je contractai quelques-unes de leurs habitudes. Rose s'en aperçut et me le fit sentir.... Je voulais bien que cela fût, mais je ne voulais pas

qu'on le vît. Irrité contre moi, je le fus contre elle. Une femme qui prêchait l'indépendance et qui la pratiquait se trouva sur mon passage.... Elle était jeune et séduisante.... Le temps que la révolution, alors dans toute sa fièvre, ne me prenait pas, lui appartint bientôt. Un jour Rose me demanda la permission de se retirer; je crus voir dans ces paroles un reproche sur le fol emploi que j'avais fait de sa fortune.... J'ai bien pu voir depuis qu'elle n'y avait pas songé. L'orgueil dicta ma réponse, et elle partit pour Herblay.... Ce fut ma perte; mais, si elle avait pu s'inspirer de ma conduite et m'imiter, je l'aurais tuée.

— Après ce que vous aviez fait, vous l'auriez tuée! s'écria Georges.

— Oui, sans hésiter.... Cela vous paraît monstrueux! Je puis bien me l'avouer à moi-même; mais je n'entends pas qu'on me le dise.

— Vous permettez tout au moins qu'on le pense.... »

M. de Réthel regarda M. de Francalin; il était fort pâle.

« Ne m'obligez pas à me souvenir qu'il y a eu des heures où je vous ai haï autant que je vous estimais!

— S'il vous plaît de vous en souvenir, faites-le, » dit Georges froidement.

Le comte fit un pas, puis, frappant du pied :

« Ah ! je suis fou ! reprit-il presque aussitôt ; j'avais donné mon nom à Mme de Réthel, elle ne pouvait pas faillir ! »

Olivier tendit la main à Georges avec un mouvement plein de noblesse.

« Oubliez ce que je vous ai dit, poursuivit-il ; ce qui m'irrite, c'est que je vois qu'avec vous elle aurait été heureuse. »

M. de Réthel passa la main sur son front. « Croyez vous à la destinée ? » dit-il brusquement. Et, sans attendre la réponse de M. de Francalin : « Moi j'y crois, reprit-il. Autrefois, j'aurais été *condottiere* ou capitaine d'aventure. Il y a dans mon esprit un fonds d'inquiétude que rien ne peut calmer.... Il faut bien que cela soit, puisque Mme de Réthel n'a pu en éteindre les folles ardeurs, et là où elle a échoué, rien ne peut. »

La pendule sonna trois heures. M. de Réthel allait et venait par la bibliothèque, regardant par la fenêtre, où l'on voyait les premières lueurs du jour naissant. Pâle, agité, fiévreux, l'œil tout en flamme, le geste violent, l'allure saccadée, rompant sa parole comme sa marche, il laissait voir à nu un mélange incroyable d'aristocratie et de cynisme, où le gentilhomme et le conspirateur se montraient tour à tour avec la même crudité. Il faisait grand jour quand M. de Réthel gagna la chambre que Georges lui avait fait préparer. Il dormit profondément jus-

qu'à midi. Il déjeuna de grand appétit et parcourut les journaux. « Ah! ah ! dit-il, le bruit court que je suis arrêté ! »

Vers le soir, Tambour revint d'une promenade avec un papier caché dans son collier. M. de Réthel était averti de se tenir prêt à partir le lendemain. On avait fait une visite domiciliaire à la maison d'Herblay dès le matin, et on était convaincu qu'il était rentré dans Paris. Les manières et la physionomie du comte étaient déjà changées. Il ne restait plus rien de la violence et de l'âpreté qu'il avait montrées la veille. A le voir, on l'eût pris pour un homme du meilleur monde en visite chez un voisin de campagne. Jamais son regard n'avait été plus tranquille et sa mise plus soignée. Il s'assit devant la table et écrivit quelques lettres. Quand il eut fini, il regarda Georges :

« J'avais quelque envie de vous prier d'inviter Mme de Réthel à dîner, dit-il.

— Le voulez-vous ? dit Georges; elle sera ici dans un instant.

— Non, j'ai réfléchi; ce serait imprudent, et puis je craindrais de m'attendrir; il pourrait se faire que je ne la revisse jamais ! »

Georges posa sa main sur le bras du comte.

« Il en est temps encore; vous avez une femme qui mérite tout le cœur, toute la vie d'un homme : arrêtez-vous ! »

Les yeux de M. de Réthel parurent s'humecter.

« C'est vous qui m'y engagez? reprit-il.

— Oui, et du plus profond de mon âme.... pour elle, pour vous.... »

Olivier lui serra la main. « Pour moi, c'est possible ; pour elle!...» Il secoua la tête et sourit « Il est trop tard.... N'en parlons plus, » dit-il.

Il prit un papier sur la table, y ajouta quelques mots et le cacheta.

« Ceci est mon testament, poursuivit-il ; si je viens à mourir, vous le remettrez à Mme de Réthel. C'est vous que je charge de mes dernières volontés. Je ne vous connaissais pas il y a huit jours, un mot vous a fait mon ami. »

Il se promena quelques instants en silence. Une nuance de tristesse adoucissait le caractère inquiet et hautain de sa physionomie.

« Si j'avais à vous parler une dernière fois, où pourrais-je vous voir à Paris? » reprit Olivier avec une sorte d'hésitation.

Georges lui tendit sa carte. « Rue de Clichy, 29, dit-il ; je serai samedi chez moi toute la journée.

— Voulez-vous y être vendredi? vous me ferez plaisir.

— Volontiers. »

Ce dernier mot fit comprendre à Georges que l'événement auquel Olivier avait fait si souvent allusion devait éclater vers la fin de la semaine. On

était alors au lundi. Georges le demanda franchement au comte, qui fit un signe de tête affirmatif en ajoutant : « Vous n'en parlerez pas à Herblay. »

Il prit différentes lettres qu'il tira d'un portefeuille caché au fond du caban que lui avait prêté Canada, et les jeta au feu après les avoir parcourues. « C'est une partie perdue, murmura-t-il à demi-voix. Cependant, qui sait?... »

Le lendemain, au point du jour, on entendit siffler sous les fenêtres de la Maison-Blanche; c'était Canada qui passait, en donnant le signal du départ. M. de Réthel fut prêt en un instant. Au moment de quitter cette maison dans laquelle il avait dormi tranquille comme un voyageur entre deux étapes également rudes, il pressa la main de Georges avec émotion : « Je vous recommande Mme de Réthel, » dit-il.

Jamais son visage n'avait paru plus bouleversé. Il s'arrêta sur le seuil de la maison et regarda du côté d'Herblay; puis il fit de la main le geste d'un homme qui prend son parti, et sauta sur le chemin.

VII

M. de Francalin revit Mme Rose dans la journée. Il ne lui cacha rien de ce que M. de Rhétel lui avait dit, sauf cependant ce qui avait trait à la prière qu'il lui avait adressée de se trouver à Paris le vendredi suivant. Ce récit fit venir quelques larmes aux yeux de Mme Rose.

« Ah ! dit-elle, s'il avait voulu, nous aurions pu être heureux ! »

Un singulier sentiment de jalousie perça le cœur de Georges. « Vous le regrettez donc bien ? dit-il.

— Je le devrais, » répondit Mme Rose.

Ce mot si simple désarma M. de Francalin; il prit la main de Mme Rose et la baisa.

« Oh ! je vous la laisse à présent, reprit-elle ; n'êtes-vous pas son ami ? »

Georges comprit tout ce qui se passait dans cette âme si chaste et si ferme. Le séjour de M. de Rhétel à Herblay et à la Maison-Blanche avait créé entre Mme Rose et lui des relations dont la

pensée même du péril était écartée par la confiance.

« Maintenant que je vous connais mieux, dit-il, si j'avais pu vous obéir quand vous m'avez envoyé à Beauvais, je ne vous aurais pardonné jamais. »

Mme Rose sourit.

« Oh ! je pensais bien que vous ne vous marieriez pas, répondit-elle.

— Et si cependant je l'avais fait ?

— Eh bien ! j'aurais prié pour vous dans un coin de l'église, et vous ne m'auriez plus revue. »

Georges réfléchit un instant.

« Et si, par impossible, M. de Réthel revenait à vous, guéri de cette fièvre qui le ronge ? » reprit-il.

Mme Rose le regarda bien en face.

« Répondez vous-même ; que devrais-je faire ? dit-elle.

— Le suivre et m'oublier, répondit Georges avec effort.

— Donnez-moi votre main, Georges; je le suivrai et ne vous oublierai pas. »

Mme Rose lui raconta qu'elle avait failli la veille se rendre à la Maison-Blanche ; deux fois elle avait traversé la rivière pour le faire. La crainte de compromettre M. de Réthel l'avait retenue ; mais elle ne se croyait pas dégagée par le départ du comte, et elle était résolue à tout tenter encore pour l'arracher de l'abîme. « J'ai eu ces derniers jours

une lueur d'espoir, dit-elle; sa fuite ne l'a pas éteinte. »

Ces entretiens se prolongèrent pendant trois jours. Georges et Mme Rose revirent ensemble les mêmes lieux qu'ils avaient parcourus si souvent. Les fleurs avaient succédé à la neige, mais ce sourire de la nature n'avait point de reflet dans leur cœur. Il y avait entre eux plus d'intimité et moins d'expansion. Ils étaient tout à la fois unis et séparés. Tambour, qui s'étonnait de n'avoir plus de lettres à cacher dans sa fourrure, égayait ses loisirs par de nouvelles luttes contre le taureau noir, quelque temps négligé. On ne voyait plus Canada que par intervalles. Quand il ne maraudait pas sur la rivière, y cherchant quelque canot à perdre pour le sauver, en fouillant dans son lit pour y trouver des pierres et du sable, et çà et là quelques débris de cargaisons naufragées, le pêcheur était à Paris. Ces absences inquiétaient Mme Rose, qui prévoyait une catastrophe.

Un soir, c'était le jeudi, Georges et Mme Rose se promenaient sur la route où pour la première fois M. de Francalin l'avait vue, peu d'instants après qu'il eut tiré la petite Jeanne de la Seine. Georges devait partir le lendemain.

Mme Rose regarda les bateaux qui étaient sur la rive.

« Vous souvient-il du jour où je vous aperçus

sortant de l'eau? Etiez-vous pâle! dit-elle. C'est singulier! si la petite Jeanne et son frère Jacques n'avaient pas failli se noyer, je ne vous aurais peut-être jamais connu. J'ai fait une petite aquarelle de cette scène. Voulez-vous la voir?

— Volontiers, » dit Georges, qui trouvait dans cette proposition le moyen de prolonger l'entretien.

On prit aussitôt le chemin d'Herblay.

« Je vous dois bien une peinture en échange d'une autre que vous avez brûlée.... Si la mienne vous plaît, je vous la donnerai, » reprit Mme Rose en baissant les yeux, et toute rouge du souvenir qu'elle évoquait.

Georges lui pressa le bras sans répondre. Quand on fut dans la petite maison d'Herblay et tandis que Georges regardait l'aquarelle, Mme Rose posa sur la cheminée une miniature qu'elle avait tirée d'une boîte.

« Trouvez-vous ce portrait bien ressemblant? dit-elle. Voyez, je n'y suis déjà plus gaie. »

M. de Francalin poussa un cri. Cette miniature signée d'un nom célèbre rendait admirablement les traits de Mme de Réthel. » C'est le regard, c'est l'expression, c'est la vie, » dit-il.

Au bout de quelques minutes, Mme Rose lui enleva le portrait des mains en badinant. « Laissez cela, reprit-elle, cette peinture ferait tort à mon aqua-

relle, et c'est pour mon aquarelle que vous êtes venu. »

Georges soupira.

« Vous avez raison ; si je regardais plus longtemps ce portrait, l'envie me prendrait de vous le dérober. »

Il descendait la côte un quart d'heure après, portant le dessin dans un carton, lorsqu'il entendit une voix d'enfant qui l'appelait. Il se retourna et aperçut la petite Jeanne qui courait de toutes ses forces après lui. « Eh ! parrain, arrêtez-vous, » criait l'enfant qui donnait par habitude le nom de parrain et de marraine à Georges et à Mme Rose. La petite Jeanne arriva tout essoufflée ; elle tenait dans sa main une boîte qu'elle présenta à Georges. « Tenez, parrain, reprit-elle, voici une boîte que marraine m'a dit de vous remettre.... Elle veut que vous m'embrassiez et acceptiez la boîte en souvenir de moi.... J'ai bien répété la chose trois fois pour ne pas l'oublier. »

Georges ouvrit la boîte et reconnut le portrait de Mme Rose; il était entouré d'une bande de papier sur laquelle on lisait ces mots : *Si vous vous mariez, brûlez-le; si je pars, gardez-le.*

« Oh ! oui, je t'embrasserai ! s'écria Georges qui prit l'enfant dans ses bras. Va ! je n'aurais qu'un morceau de pain qu'il serait pour toi ! »

Après qu'il eut assez mangé la petite Jeanne de

baisers, Georges la laissa tout étonnée au milieu du chemin, et prit sa course, serrant ses deux mains sur sa poitrine, contre laquelle il pressait le portrait.

« Enfin j'ai quelque chose d'elle, donné par elle! » disait-il ivre de joie.

Lorsque Georges arriva le lendemain à Paris, une sourde agitation régnait dans la ville. Valentin, qu'il rencontra, lui dit qu'il courait mettre son uniforme, et qu'on craignait des troubles pour la journée. Georges passa chez lui; on n'y avait vu personne. Il sortit et remarqua des groupes qui se formaient çà et là. Deux heures après, le tambour battait le rappel dans toutes les rues, et les boutiques se fermaient précipitamment. Un régiment de ligne défilait silencieusement sur les boulevards. Il entendit des cris au loin, et ne douta plus que le mouvement dont M. de Réthel lui avait parlé ne fût au moment d'éclater. Il retourna dans son appartement de la rue de Clichy, et attendit plein d'anxiété.

Il n'y était pas depuis une heure, que Mme Rose entra tout à coup.

« Ce n'est pas moi que vous attendiez, je le sais, dit-elle; quelques mots de Canada m'ont tout appris.... Je viens pour sauver M. de Réthel, et vous m'y aiderez. »

Georges lui serra la main.

« Je ne vous remercie pas, reprit-elle ; vous m'avez dit que je pouvais compter sur vous, et j'y compte. »

Jamais M. de Francalin ne lui avait vu un regard si ferme et l'expression du visage si résolue. Elle s'assit près de la fenêtre et regarda dans la rue.

« Dans une heure, avant même, il sera ici, continua-t-elle ; il faut que dans une heure tout soit prêt pour notre départ. »

Georges devint pâle à ces mots.

« Bien, dit-il, tout sera prêt. »

Mme Rose se leva par un mouvement spontané, et lui jeta les bras autour du cou.

« Embrassons-nous, mon ami, dit-elle d'une voix dans laquelle tout son cœur palpitait, et maintenant que le passé soit mort entre nous.... Un homme est en péril ; je suis sa femme, pensons à lui.

— Que faut-il faire ? » demanda Georges.

Mme Rose lui apprit alors que le mouvement projeté avait échoué par l'hésitation de ceux qui l'avaient commencé ; on ne manquerait pas d'en poursuivre les principaux instigateurs, et M. de Réthel était gravement compromis.

« Il faut donc qu'il quitte la France, poursuivit-elle ; mais pour la quitter il faut un passe-port.... Je ne sais que vous qui puissiez me le procurer. »

Georges réfléchit une minute.

« Ce passe-port, je l'aurai, répondit-il ; mais

êtes-vous bien sûre que M. de Réthel consentira à partir ?

— Oui, si nous savons profiter du premier mouvement.... Je sens en moi quelque chose qui me dit qu'il m'écoutera. »

Comme elle parlait, un violent coup de sonnette retentit dans l'appartement ; on ouvrit, et M. de Réthel parut en riant aux éclats. Il ne manifesta aucun étonnement en voyant Mme Rose, et lui tendit la main après avoir salué Georges, qu'il remercia de son exactitude.

« Quelle fuite ! quelle déroute ! dit-il.... On a commencé par de beaux discours, on a fini par une course au clocher.

— Oui, dit Mme Rose froidement, et cette course au clocher, dont vous riez, pourrait bien finir à la Conciergerie pour quelques-uns.

— Je le sais, » répliqua M. de Réthel.

Mme Rose craignit qu'un projet nouveau ne se cachât sous l'apparente tranquillité de cette réponse.

« Ainsi, dit-elle, vous consentiriez à coucher en prison, à subir la flétrissure d'un jugement ?

— Oh ! reprit M. de Réthel, on peut toujours ne pas être pris vivant.

— Ah ! s'écria Mme Rose avec élan, on peut surtout ne pas chercher dans le suicide un refuge contre une folie ! J'ai toujours été votre amie fidèle, j'ai

donc bien le droit de vous donner un conseil, et peut-être me devez-vous de l'écouter. »

Toute la feinte gaieté du comte était tombée. Il se promenait par la chambre inquiet et le regard fiévreux; mais à la voix de sa femme il s'arrêta court, et avec la courtoisie d'un gentilhomme il s'inclina devant elle.

« Parlez, dit-il.

— Vous pouvez partir, reprit-elle, et changer contre le repos cette vie d'angoisse et d'agitation.... Vous pouvez assurer ma tranquillité, et je vous la demande.... Ce que j'ai suffira amplement à tous nos besoins; ce sera comme une nouvelle existence que vous commencerez, et peut-être y trouverez-vous plus de douceur que vous ne le pensez. Essayez de la patience et de l'isolement. Il est digne de votre courage de le tenter. »

Mme Rose parlait avec une singulière animation. Elle avait cette éloquence que donnent la conviction et le dévouement; tout suppliait en elle, le regard, la voix, l'accent, et ce rayonnement des traits qu'aucune expression ne peut rendre. Le visage de M. de Réthel s'attendrit.

« Mais pour partir, encore faut-il un passe-port, dit-il. Qui me le procurera?

— Moi, » dit Georges.

Le comte lui tendit la main.

« Je cède, » dit-il noblement.

Georges ne perdit pas une minute. Il avait cru remarquer qu'une vague ressemblance existait entre Valentin et M. de Réthel; s'il obtenait du comte le sacrifice de ses longues moustaches, cette ressemblance devenait presque réelle. Il courut chez son ami, et l'emmena à la préfecture de police sans lui laisser le temps de respirer.

« Çà, lui dit-il, tandis que la voiture roulait sur le quai, tu vas prendre un passe-port pour Bruxelles.

— Moi?

— Oui, et tu me le remettras. »

Valentin sourit

« Bon! tu enlèves Mme Rose, » s'écria-t-il.

Le cœur de M. de Francalin se serra.

« Justement, reprit-il; tu auras grand soin de demander ce passe-port pour M. et Mme Des Aubiers. »

Le chef de bureau, qui connaissait Valentin, donna ordre qu'on délivrât le passe-port sur-le-champ.

« Je ne vous savais pas marié, dit-il en souriant à Valentin.

— Qu'est-ce que cela fait? » répondit celui-ci d'un air fat.

Cette petite expédition, dans laquelle le beau capitaine ne voyait qu'une affaire de galanterie, le remplissait de joie.

« Si le pays te plaît, dit-il à Georges en le quit-

tant, tu me l'écriras.... j'irai te rejoindre avec Juliette. »

Chaque mot de Valentin entrait comme une flèche dans le cœur de Georges ; mais il voulait prouver à Mme Rose qu'il était digne d'elle. Tout fut organisé promptement pour le départ, et dès le lendemain ils gagnèrent tous trois la Belgique. Quand ils eurent passé la frontière, Mme Rose soupira.

« Oh! Herblay! » murmura-t-elle tout bas.

Le comte et sa femme s'installèrent dans une petite maison des faubourgs, du côté de Laeken. Cette maison avait un jardin avec une sortie sur la campagne. Georges y demeura deux jours. Quand il partit, M. de Réthel lui donna une vigoureuse poignée de main.

« Vous avez donc voulu une part dans mon amitié?... Merci, dit-il.

— Maintenant serez-vous heureux? dit Georges.

— Dieu est le maître, » reprit M. de Réthel, les yeux tournés du côté de la France.

Quand M. de Francalin se retrouva seul à la Maison-Blanche, il fut saisi d'un abattement profond. La pensée du sacrifice ne le soutenait plus. Les campagnes qu'il avait tant aimées lui parurent un désert. Il y cherchait partout Mme Rose et revoyait partout son image. Au moment de son départ de Bruxelles, Mme Rose lui avait re-

commandé de mettre en location la petite maison d'Herblay.

« Je le ferai si vous le voulez absolument, » dit-il.

Elle comprit sa pensée et n'insista pas. Le plus grand plaisir de Georges, à présent qu'il ne la voyait plus, était de retourner dans cette maison et de passer de longues heures, un livre à la main, dans la pièce qu'elle animait autrefois de sa vie. Il revoyait les objets qui étaient à son usage, la lampe qui avait éclairé son travail, le fauteuil où elle s'asseyait près de la fenêtre, l'écheveau de fil ou de soie encore enroulé autour de la bobine, la tapisserie tendue sur le métier et piquée d'une aiguille, le vase tout plein de fleurs fanées, le livre entr'ouvert à la page à demi parcourue, le buvard et l'encrier placés sur un petit bureau qu'elle avait apporté, et qui datait du temps qu'elle était jeune fille. Mme Rose avait laissé un petit châle suspendu à une patère; son panier à ouvrage était sur le coin de la cheminée; quand Georges regardait longtemps ces objets, une étrange inquiétude s'emparait de son esprit; il arrivait à croire qu'elle était dans la maison, il entendait le bruit léger de ses pas dans le corridor, et, si un aboiement sonore de Tambour le tirait de sa rêverie, il courait à la porte et l'ouvrait, croyant qu'elle allait entrer.

Les seules personnes qu'il vît alors étaient la Thibaude et Canada. Il visitait la Thibaude journelle-

ment et s'efforçait de remplacer Mme Rose auprès de la petite Jeanne, à laquelle il donnait cent bagatelles au nom de sa marraine. Jacques non plus n'était pas oublié, et il avait force chevaux de bois. Quant à Canada, il n'avait pas de plus fidèle compagnon sur la rivière. Chaque jour M. de Francalin l'aidait à jeter ses filets et à retirer ses lignes. Avec une délicatesse que l'éducation n'enseigne pas, le pêcheur n'était jamais le premier à lui parler de Mme Rose; mais il répondait volontiers aussitôt que Georges commençait. Cette persévérance à aimer une femme que peut-être il ne reverrait plus touchait Canada et le surprenait surtout.

« Monsieur Georges, lui dit-il un jour, comptez-vous l'aimer longtemps comme ça? Vous voilà en âge de vous marier, ce me semble?

— Je n'y puis rien, répondit Georges; Mme Rose a emporté mon cœur. »

Canada se gratta l'oreille.

« C'est drôle tout de même, reprit-il; j'ai été amoureux il y a quelque vingt ans, et ça tenait dur.... Un jour, je m'aperçus que la Louison, une grande brune qui avait des joues comme des pommes d'api, me trompait pour un meunier de la Frette.... Je pleurai pendant tout un jour comme un benêt.... J'en avais le col de ma chemise tout mouillé.... Le soir, je rencontrai mon rival.... Ah! dame! je ne l'avais pas cherché, mais il fallait voir

comme mes poings allaient!... La chose faite j'entrai au cabaret et j'en sortis gris comme un tonneau. Le lendemain, c'était fait de l'amour et de la Louison.... j'y pensais comme à une pipe de l'an dernier. »

Au bout d'un mois de cette vie solitaire que rien n'avait interrompue, pas même une visite de Valentin, trop occupé de sa candidature au grade de chef de bataillon pour songer à Georges, qu'il avait à peine entrevu à son passage à Paris, M. de Francalin reçut une lettre timbrée de Bruxelles. Il courut se cacher à Herblay pour la lire.

« C'est encore moi, mon ami, et je viens vous donner des nouvelles de personnes qui ne vous oublient pas. Un jour ne se passe pas sans que votre nom soit prononcé; une heure se passe-t-elle sans que vous pensiez à nous?

« Notre vie est ici très-tranquille jusqu'à présent. Quelques lectures, des promenades dans la campagne, deux ou trois petites excursions dans les villes curieuses qui nous entourent, la remplissent. M. de Réthel paraît se soumettre, sans trop de chagrins, à cet exil auquel je l'ai condamné. Il lit beaucoup; les journaux de Paris l'émeuvent quelquefois. Il sort alors, et se fatigue à marcher. Sa promenade favorite est le champ de bataille de Waterloo, où il va souvent à cheval. Quand il rentre, il est plus calme; mais ce caractère primesautier a des ré-

voltes si rapides! Il lui faudrait de nouvelles habitudes, et elles ne sont pas encore nées.

« Ces temps-ci, peut-être partirons-nous pour un voyage en Suisse par le Rhin. Si M. de Réthel se trouve bien de cette course, nous pousserons jusqu'en Italie ou dans le Tyrol. Le voisinage de Paris m'effraye. Il nous vient parfois des visites dans le goût de celles que nous recevions à Herblay; elles agitent mon malade et diminuent dans son esprit les bienfaits de l'isolement. Je veux l'en éloigner. J'ai pensé sérieusement à le mener en Amérique. C'est mettre l'Océan entre les boulevards et lui; mais là-bas j'aurais peur qu'il n'enrôlât une troupe d'aventuriers et ne partît pour le Texas ou Mexico. Et puis j'hésite à faire ce grand voyage. A mon âge, le cœur se serre à la pensée de quitter la France et tout ce que j'y aime.

« Le nom d'Herblay s'est rencontré sous ma plume.... Cher Herblay! y retournerai-je jamais?... En visitez-vous quelquefois les doux paysages? Toute campagne me paraît triste auprès de celle-là. Quand je ferme les yeux, il me semble la voir; les moindres accidents du coteau et de la rive, la fumée du village, le clocher de pierres grises, le rideau noir de la forêt, tout se reflète en moi. Je vois *la Tortue* sur l'eau, je vois Canada la perche ou l'aviron à la main, je vois la queue blanche de Tambour qui furette, je l'entends qui jappe.... Vous

souvient-il de votre dernier mot à M. de Réthel ? « Serez-vous heureux maintenant?... » Ah! que je sais de gens qui le seraient à peu de frais! Un petit coin de l'horizon leur suffirait, et ils laisseraient le reste de la terre aux ambitieux....

« J'en étais là de ma lettre quand l'arrivée de M. de Réthel m'a interrompue. Il revenait de la ville, où il avait rencontré une de ses vieilles connaissances de Paris. M. de Réthel avait dans les yeux quelque chose que je connais et que je redoute : j'y lisais les mouvements impétueux de son cœur. Je l'ai questionné, il m'a répondu par monosyllabes; mais comme j'insistais : « Ce n'est « rien, m'a-t-il dit, c'est un assaut, j'en viendrai à « bout! » Il a mis une grande douceur dans ces paroles, avec un regard douloureux qui me navrait. Les larmes me sont venues aux yeux. « Quel mal je vous fais! » a-t-il repris. Ah! c'est sur lui que je pleure! Sera-t-il toujours le maître des furieux assauts qu'il essuie? Donnez-moi un conseil, mon ami; que dois-je faire? Faut-il partir, et partir au plus tôt? Mais quel but indiquer à cette activité farouche, à cet âpre besoin d'agitation? quel aliment calmera cette fièvre? Je suis reconnaissante à M. de Réthel des efforts qu'il fait pour se vaincre : on y sent une âme généreuse en révolte contre mille passions. Hélas! j'ai bien peur que les passions ne soient les plus fortes!

« Ne croyez pas, à ce langage, que mon espoir soit perdu et mon courage à bout. Non, je lutterai, et n'épargnerai rien pour m'assurer la victoire. Ma conscience me crie bien haut qu'il ne faut pas céder. Elle n'est pas non plus sans me faire quelques reproches. Peut-être ai-je senti trop profondément une blessure qu'il eût été d'une femme vaillante et droite d'oublier; sous le coup de cette blessure, j'ai abandonné M. de Réthel et l'ai livré sans défense à toute la furie de ses instincts. J'étais une barrière, j'ai détruit cette barrière par ma fuite! Encore aujourd'hui, n'ai-je pas des tressaillements douloureux quand je songe au passé? Ah! que Dieu m'assiste pour que je triomphe de moi-même et de lui!

« Si nous partons, mon ami, vous le saurez; si nous quittons l'Europe, vous viendrez à Bruxelles : c'est bien le moins que je vous embrasse une dernière fois, si la mer doit nous séparer. »

Le trouble dans lequel cette lettre jeta M. de Francalin est inexprimable. Il la relut dix fois, et toujours il voyait l'Océan entre Mme Rose et lui. Il voulait partir pour la Belgique, et craignit de le faire de peur de la contrarier. Canada, qui le rencontra, n'osa pas lui parler, tant il avait le visage attristé. Georges allait et venait de la Maison-Blanche à Herblay, repassant en esprit chaque mot de cette lettre où sa vie était comme suspendue. Quel conseil pouvait-il donner à celle qui poussait vers lui

un cri de détresse? Et lui-même n'était-il pas décidé à partir pour l'Amérique, si Mme Rose y fuyait?

Cet état de fièvre dura trois jours. Le quatrième au matin, Georges prit le chemin d'Herblay. Ses pieds l'y conduisaient d'eux-mêmes. Comme il montait la côte les yeux à terre, Tambour partit comme une flèche en aboyant. Georges leva les yeux et vit au loin les fenêtres de la petite maison d'Herblay toutes grandes ouvertes au soleil. L'idée que Mme Rose était peut-être de retour lui vint au cœur. Il poussa un grand cri et se mit à courir; puis il s'arrêta, n'osant plus marcher. « Si c'était encore un rêve! » pensa-t-il. Cependant les rideaux s'agitaient joyeusement, chassés par la brise. Tambour aboyait toujours. Georges s'élança vers la maison, Une femme était sur la porte qui lui tendait les mains. Georges les prit et fondit en larmes.

VIII

Mme Rose était rentrée seule à la maison d'Herblay. Le premier moment d'effusion passé, elle raconta à M. de Francalin quels motifs l'avaient ramenée si peu de jours après sa lettre. Le soir même du jour où elle avait écrit, un homme qu'elle croyait avoir vu à Herblay avant son départ pour la Belgique s'était présenté chez M. de Réthel. Mme Rose était assise auprès d'une fenêtre qui ouvrait sur le jardin où M. de Réthel avait conduit cet homme. L'entretien paraissait animé. Quelques mots, souvent interrompus par la marche, arrivaient jusqu'à Mme Rose ; elle comprit bientôt qu'il s'agissait d'une tentative nouvelle dont le plan était proposé à M. de Réthel. Elle était heureuse néanmoins de voir que le comte se défendait d'y prendre part. La voix des interlocuteurs s'abaissait et s'élevait avec des alternatives de vivacité et d'emportement. On voyait que la conversation s'échauffait. Tout à coup l'étranger s'arrêta : « Je vois ce

que c'est, dit-il, vous avez peur! Ne nous vendez pas seulement, nous agirons sans vous. » Plus prompte que l'éclair, la main de M. de Réthel tomba sur le visage de cet homme. « Battez-moi, dit le sombre sectaire, et marchez pour montrer que vous n'êtes pas un traître !

— Eh bien! répondit M. de Réthel, j'irai si loin que pas un de vous n'osera me suivre! »

« Je. n'avais pas une goutte de sang dans les veines, continua Mme Rose. « Vous avez tout en-« tendu, me dit M. de Réthel quand il rentra, je n'ai « donc rien à vous expliquer. » Sa voix était brève et impérieuse comme celle d'un homme qui a peur des contradictions. « Qu'allez-vous faire à présent? » lui dis-je. « Demain, je vous le dirai; ce que je sais « seulement, c'est que l'honneur me défend de re-« culer. » L'honneur! où le plaçait-il, mon Dieu! Ce n'était déjà plus le même accent et le même regard; l'homme des anciens jours venait de reparaître. Le lendemain, il resta dehors toute la journée. Je le vis à peine quelques minutes. « Dormez, » me dit-il le soir; « j'ai affaire dans la ville, je rentrerai un peu « tard. » Il m'embrassa et sortit. A mon réveil, j'appris que M. de Réthel était parti. On me remit une lettre par laquelle il me priait de retourner à Herblay. « Au moins n'y serez-vous pas seule, » disait-il. Il ajoutait que je recevrais de ses nouvelles prochainement. Je n'ai pas perdu une minute pour

regagner Paris, où je n'ai pu trouver aucune trace de l'arrivée de M. de Réthel ; comprenant bien que toutes mes recherches seraient inutiles, je me suis rendue à Herblay. Je ne croyais pas y revenir de sitôt. J'ai bien des sujets de tristesse, et cependant je ne sais quel mouvement de joie m'a fait tressaillir quand j'ai découvert les noyers du village et le toit de ma maison. »

Georges remarqua avec chagrin que le visage de Mme Rose portait la trace des épreuves qu'elle subissait depuis déjà longtemps. Elle devina ce qui se passait en lui et sourit. « La campagne me remettra, » dit-elle.

Dès le jour même, elle avait revu Canada, la Thibaude, Jeanne et le petit Jacques, qui lui demanda des nouvelles de son grand ami. « Il m'a promis de me mener à la guerre, dit-il d'un air déterminé, je n'entends pas qu'il m'oublie. »

Mme Rose l'embrassa. « Il m'a chargé de voir comment tu courrais, » répondit-elle. Et, prenant des oranges dans un panier, elle les jeta au loin dans une prairie. Jacques s'élança à la poursuite des oranges, et Tambour courut après Jacques. Les rires des enfants qui se roulaient dans l'herbe et les aboiements joyeux du chien remplissaient la campagne.

« Ah ! je me sens renaître ! » dit Mme Rose.

On était alors en plein été. Le bleu du ciel était

éclatant; la rivière prenait le soir des teintes magnifiques. Mme Rose voulut revoir tous les coins qu'elle avait parcourus ; elle était comme un voyageur qui revient dans sa patrie après une longue absence. Elle était allée prendre du lait dans cette ferme; elle avait cueilli des fraises dans ce taillis ; elle avait lu tout un matin au pied de ce saule; c'était là que la pluie l'avait surprise un soir d'hiver; en passant sur cette berge, un coup de vent avait emporté son mouchoir, que Tambour avait été chercher dans l'eau. Le plus petit brin d'herbe lui semblait beau. La première fois qu'elle mit le pied sur *la Tortue*, elle fut prise d'une joie folle.

Un jour elle s'avisa de rassembler tous les enfants pauvres dont les mères travaillaient aux champs et de les mener chez la Thibaude, qui était blanchisseuse de son état.

« Eh ! mère Thibaude, lui dit-elle, voilà des petits que je vous confie.... Gardez-moi tout ça et donnez-leur une bonne miche de pain pour leur goûter.

— Eh! bonté du ciel ! où voulez-vous que je le prenne, ce pain-là? dit la mère Thibaude, qui aimait les enfants, bien qu'elle eût la main brusque.

— Donnez toujours, répondit Mme Rose ; le boulanger est de mes amis, et c'est moi que cela regarde. »

Quand elle vit tous les enfants rassemblés autour d'un grand panier rempli de morceaux de pain jusqu'au bord, Mme Rose battit des mains et voulut

qu'on ajoutât une grande jatte de lait à ce régal. Les enfants se pressaient autour d'elle comme des poussins.

« Je prétends que chaque jour il y en ait autant, dit-elle; ce qui restera sera pour votre peine, mère Thibaude. »

Tout compte fait, c'était un petit revenu bien clair pour la blanchisseuse.

« Ce sont encore vos distractions d'autrefois qui recommencent, dit Georges.

— Ah ! répondit Mme Rose, si je dois quitter ce pays, je veux au moins que mon souvenir y reste. »

Malgré le mouvement qu'elle se donnait et les retours de gaieté qui la faisaient rire pendant ses longues courses, on voyait bien qu'une pensée constante préoccupait Mme Rose; elle ne manquait jamais de demander à Gertrude si le piéton n'avait rien apporté pour elle. Elle cherchait souvent dans les journaux un nom qui ne s'y trouvait plus. Le silence de Canada lui faisait croire que le pêcheur savait quelque chose. Elle l'interrogea.

« Dame ! répondit Canada, on m'a raconté que M. de Réthel était à Paris.

— On vous l'a raconté seulement? » dit Mme Rose.

Canada cligna de l'œil en regardant de côté et d'autre d'un air embarrassé.

« Voyons, poursuivit Mme Rose, est-ce bien à moi que vous cacherez la vérité?

— Eh bien! dit le pêcheur vaincu, je puis vous dire à vous, mais à vous seulement, qu'il est venu ici un jour ou deux après votre retour; il a vu Tambour aussi, qui l'a parfaitement reconnu, bien qu'il eût une blouse comme un ouvrier. Il s'est caché pour vous regarder, tandis que vous vous promeniez au bord de l'eau. M. de Réthel était pâle à faire peur. Il m'a fait jurer de l'aller voir là-bas s'il me faisait appeler, et m'a glissé deux ou trois pièces d'or dans la poche, comme c'est son habitude. »

Mme Rose prit entre ses mains les rudes mains de Canada, et attachant sur lui ses yeux humides :

« Me promettez-vous, en retour de l'amitié que je vous ai toujours montrée ainsi qu'à tous les vôtres, de me prévenir s'il vous appelle ? »

Canada se mordait les lèvres en hésitant : « C'est manquer à ma parole, dit-il.

— Je suis sa femme et je vous en prie, reprit-elle.

— Eh bien! je vous le promets..... Puis-je donc oublier que vous m'avez donné du pain quand je n'en avais pas? »

Vers la fin de la semaine, Canada parut un matin à Herblay. « J'ai une lettre de M. de Réthel, dit-il; la voici. » Et il tira mystérieusement un papier du fond de sa poche. Cette lettre, très-brève, engageait Canada à se trouver à Paris le jour même. Mme Rose regarda le pêcheur.

« Que pensez-vous que cela veuille dire ? » lui demanda-t-elle.

Canada tourna son bonnet vingt fois dans ses mains : « On ne peut pas savoir, dit-il enfin; le plus sûr est d'y aller.

— Oh ! c'est bien à quoi je suis décidée. Savez-vous seulement où est M. de Réthel? reprit Mme Rose qui déjà avait jeté un châle sur ses épaules.

— Oh ! pour ça, oui ! »

Sans perdre une minute, Mme Rose écrivit deux lignes à M. de Francalin pour lui annoncer son départ. « Demain vous aurez de mes nouvelles, » ajouta-t-elle. Une voiture vint, qui la conduisit sur-le-champ à Paris avec Canada. Les quelques mots qu'elle put tirer de Canada pendant la route lui firent bien voir que le moment qu'elle avait redouté était proche. Elle ne savait même pas si elle arriverait à temps pour essayer un effort suprême. Une sorte de fièvre l'agitait; elle regardait à tout instant par la portière pour voir si Paris était encore loin.

Le pêcheur prit un fiacre à la barrière et poussa droit à la rue du Faubourg-Saint-Denis.

C'est ici, dit-il en arrêtant le cocher devant une naison d'assez pauvre apparence ; demandez à présent M. Laforêt. »

Mme Rose jeta ce nom au portier en tremblant.

« Montez ! » lui dit cet homme qui l'examina curieusement.

Elle remercia Dieu et grimpa l'escalier. Le cœur lui battait à l'étouffer. Qu'allait-elle dire pour sauver Olivier d'une dernière folie, la plus périlleuse de toutes? Canada la suivait à grand'peine. Il lui cria de s'arrêter devant une porte située au troisième étage, et frappa trois coups d'une certaine façon. M. de Réthel ouvrit lui-même. A la vue de sa femme, il fronça le sourcil et regarda Canada.

« C'est elle qui l'a voulu; dit le pêcheur; est-ce qu'on ne se jetterait pas à la rivière, si elle l'exigeait? »

Tambour, qui avait suivi la voiture en courant, se glissa entre les jambes de Canada et sauta sur M. de Réthel. Malgré la gravité de la situation, le comte ne put s'empêcher de sourire.

« Si M. de Francalin était ici, ce serait comme à la Maison-Blanche, dit-il.

— Il va venir, répliqua Mme Rose; il se joindra à moi pour vous supplier de renoncer à toute entreprise nouvelle.

— Ah! pourquoi êtes-vous venue? J'espérais vous éviter cette dernière secousse. »

Il y avait dans le visage du comte un mélange d'attendrissement et de résolution qui frappa Canada lui-même. Mme Rose s'empara des mains de son mari:

« Si vous m'avez aimée un jour, écoutez-moi, je vous en prie, dit-elle d'une voix suffoquée; n'y

a-t-il rien qui puisse vous arrêter? n'aurez-vous donc pas pitié de moi? »

Tous les traits de M. de Réthel se contractèrent.

« Ah! quelle femme Dieu m'avait donnée! s'écria-t-il en l'embrassant avec violence.

— Eh bien! si je tiens quelque place dans votre affection, dans votre estime, prouvez-le moi en restant!... »

En ce moment, neuf heures sonnèrent à une horloge voisine. M. de Réthel boutonna sa redingote par un mouvement fébrile.

« Eh bien! dit-il, pas plus que vous je ne crois à un résultat sérieux. Je vais tout tenter pour dégager ma parole; si je réussis, vous ferez de moi ce que vous voudrez.

— Vous me le jurez?

— Je vous le jure. »

Les amis du comte étaient dans une pièce voisine. Il y passa; Mme Rose s'assit sur une chaise, la tête entre les mains. Toute sa vie lui revint à l'esprit en quelques minutes. Elle avait lutté; elle allait vaincre peut-être. C'était une existence toute nouvelle qui allait commencer. Quelques larmes tombèrent de ses yeux.

« Eh bien! dit-elle en relevant sa tête par un mouvement de fierté, j'aurai fait mon devoir. »

Au bout d'un quart d'heure, étonnée du silence qui régnait partout, elle s'approcha de la porte

par laquelle le comte était sorti. Elle prêta l'oreille et n'entendit rien, elle frappa un coup léger, puis deux; personne ne répondit. Effrayée déjà, Mme Rose poussa la porte. La pièce dans laquelle elle pénétra était vide; un papier plié en forme de lettre était sur une table. Mme Rose y jeta les yeux et lut son nom. M. de Réthel lui déclarait qu'il était lié par un serment. Une lutte pouvait seule le dégager. S'il en sortait vivant, il jurait de nouveau d'être tout à elle. Il l'engageait, en finissant, à se rendre rue de Clichy où elle serait en sûreté et où Canada lui porterait des nouvelles. L'écriture de cette lettre était rapide et violente comme celle d'un homme pressé. La tête de Mme Rose tomba sur sa poitrine avec accablement. « Ah! pourquoi l'ai-je quitté? » dit-elle.

Une porte était dans le coin de cette pièce qui donnait sur un escalier noir. Elle s'y jeta et le descendit rapidement. La rue était déjà toute en rumeur quand elle y parvint. Personne ne put rien lui dire sur la direction qu'avait prise M. de Réthel. Elle se décida alors à obéir à la recommandation de son mari. Rendue rue de Clichy, elle se hâta d'envoyer un exprès à Maisons pour prier M. de Francalin de la joindre au plus vite. Chaque bruit qu'on entendait dans la rue la faisait tressaillir. Elle avait le visage collé aux vitres. Sa pensée revenait sans cesse au séjour qu'elle avait fait à Bruxelles pendant un

mois. Elle se reprochait comme un crime de n'avoir pas entraîné M. de Réthel au bout du monde.

« Ah ! répétait-elle à tout instant, j'aurais peut-être été malheureuse, mais il eût été sauvé ! »

Vers midi, une voiture s'arrêta à la porte, et M. de Réthel en descendit soutenu par Canada. Il avait été frappé de deux coups de feu, l'un à la jambe, l'autre à la poitrine. Mme Rose le reçut plus pâle qu'une morte, mais ferme et active comme une sœur de charité.

« Je me reproche de vous avoir trompée, dit Olivier. Et pourquoi ?...

— Oublions tout cela et que Dieu vous sauve ! » répondit-elle.

Un médecin vint, amené par Canada. M. de Réthel le pria de lui dire la vérité, rien que la vérité.

« L'une des blessures est grave, très-grave, répondit l'homme de la science ; cependant on peut encore conserver quelque espoir ; mais si la fièvre arrive, je ne réponds de rien.

— Merci, » dit M. de Réthel.

Il demanda à Mme Rose si M. de Francalin était prévenu. Sur sa réponse affirmative, il la remercia.

« J'aurais été fâché de partir sans le revoir, » dit-il.

Une heure ou deux après, Georges entra. M. de Réthel se souleva sur le coude pour le recevoir.

« Vous souvient-il de ce que je vous disais un soir

à la Maison-Blanche? Il y a une destinée, » dit-il en souriant à demi.

Mme Rose, qui avait les yeux gros de larmes, essaya de le raffermir dans un espoir qu'elle ne partageait pas.

« Vous n'avez jamais que de bonnes intentions et de bonnes paroles, dit Olivier; mais voilà M. de Francalin qui vous dira qu'avant de partir pour Bruxelles, j'avais déjà fait mon testament. »

Comme il achevait ces mots, Georges entendit une espèce de gémissement, et sentit sous sa main un museau velu qui le caressait doucement.

« Tambour ! s'écria-t-il.

— Voilà ce que je craignais, » dit Canada en frappant du poing sur un meuble.

Georges se pencha sur Tambour, qui se plaignait et léchait sa main. Une longue traînée de sang partait de la chambre voisine, où on l'avait enfermé, et finissait aux pieds de M. de Francalin. Le pauvre chien avait reçu une balle en plein corps, il tremblait de tous ses membres; Georges s'agenouilla auprès de lui.

« Ah ! ce n'est pas ma faute, dit Canada; vous savez combien, Tambour et moi, nous étions bons amis; il a voulu me suivre; le cœur m'a manqué pour lui jeter des pierres; il s'est mis dans l'émeute; il a attrapé une balle. Comme nous portions M. de Réthel, j'ai senti quelque chose qui se frottait contre

mes jambes; c'était Tambour, il pouvait à peine se traîner; un camarade l'a pris et l'a porté là. Ce n'est pas que je veuille rien dire contre M. de Réthel; mais la blessure de ce pauvre chien, ça m'a fait autant de mal que la sienne. Nous vivions là-bas comme des camarades ! »

Du revers de sa main Canada essuya une grosse larme. Le chien remuait faiblement la queue toutes les fois qu'on prononçait son nom. Il regardait son maître, et la vie s'en allait de ses yeux. Un frisson le prit, il voulut se lever, posa sa tête entre les genoux de M. de Francalin, lui lécha la main une dernière fois et tomba mort.

Un instant Georges resta la tête cachée entre ses mains. Il avait le cœur gros.

« Pardonnez-moi, monsieur, dit-il enfin; si vous avez été chasseur, vous me comprendrez !

— Moi, dit le comte, j'ai pensé au chagrin que vous auriez en voyant tomber le chien; il y a bien des hommes qui ne valent pas Tambour. »

M. de Réthel se coucha sur le dos, les yeux au plafond, et fit signe qu'il désirait garder le silence. Son bras était hors du lit, et quelquefois on l'entendait battre la retraite avec ses doigts contre le mur. Vers le soir, une fièvre ardente se déclara. Olivier tourna le visage du côté de la chambre, dans laquelle on avait allumé deux bougies. « C'est fini, » dit-il tranquillement.

Mme Rose lui demanda comme une grâce qu'on fît venir un prêtre.

« Faites, dit-il; n'ai-je pas juré que, la lutte terminée, je vous appartiendrai tout entier ? »

Quand le prêtre eut été ramené par Canada, qui était allé le chercher à Saint-Louis-d'Antin, M. de Réthel voulut que tout le monde se rangeât autour de son lit, et fit signe à Mme Rose d'approcher.

« Moi que le démon de l'orgueil et de la révolte a perdu, je vous demande pardon de tout le mal que je vous ai fait, » dit-il d'une voix haute et claire.

Mme Rose se mit à pleurer.

« Ne pleurez pas, reprit-il; je sens bien que si j'étais vivant et debout, je recommencerais !... Seulement je m'en irais malheureux, si je croyais que vous m'en voulez encore.

— Non, dit Mme Rose.

— Eh bien ! dit alors M. de Réthel, laissez-moi vous adresser uue prière. Je sais que vous aimez la petite Jeanne ; c'est comme si vous l'aviez adoptée. Promettez-moi de veiller sur Jacques et de l'aimer. Il vous souvient d'un soir où il grimpait au sommet d'un arbre.... Je me suis senti remué jusqu'au fond des entrailles en le recevant dans mes bras.... Ah ! je pensais à un autre enfant.... Me le promettez-vous ?

— Je vous le jure, dit Mme Rose, qui sanglotait.

Il l'attira vers lui et l'embrassa sur le front.

« A présent, laissez-moi tous, » ajouta-t-il.

Au bout d'une demi-heure, le prêtre se retira. M. de Réthel était tombé dans une sorte d'assoupissement. Quelquefois il prononçait des paroles confuses et sans suite, et agitait ses bras. Quand il ouvrait les yeux, on y voyait le feu de la fièvre mêlé aux ombres de la mort. Mme Rose était agenouillée au pied du lit. Georges se tenait dans un coin, osant à peine respirer. Canada regardait M. de Réthel, dont l'agonie se prolongeait. Vers minuit le comte se dressa tout à coup.

« Canada! s'écria-t-il, la mort vient, mets-moi debout! »

Canada obéit sans parler. Le comte resta debout une minute, les yeux tout grands ouverts et le front haut; puis sa tête s'appesantit, et il s'affaissa lourdement dans les bras de Canada.

Mme Rose se mit à genoux et pria longtemps, le front caché dans les plis du drap. Quand elle se leva, elle tendit la main à Georges.

« Madame de Réthel vous remercie de tout ce que vous avez fait pour celui qui n'est plus. A présent, j'ai besoin d'être seule, » dit-elle.

M. de Francalin resta quelques jours sans revoir Mme Rose, que Mme de Bois-Fleury avait conduite à Beauvais, et dont la santé avait été ébranlée par le spectacle de cette mort violente. Vers la fin du mois,

étant à la Maison-Blanche, il reçut une lettre par laquelle Mme de Bois-Fleury le prévenait qu'elle partait pour l'Italie, un changement d'air et un climat plus doux ayant été recommandés à sa compagne. Elle ajoutait en terminant que, si son neveu ne les avait pas oubliées, il les trouverait dans un an à Rome ou à Beauvais.

Au bas de la lettre, il y avait ces deux mots : *Au revoir!* écrits de la main de Mme Rose.

Georges porta ces deux mots à ses lèvres avec un élan passionné. Il courut dans sa chambre, et, ouvrant une cassette dans laquelle il avait serré le ruban donné par Canada et le portrait de Mme Rose, il y ajouta la lettre de Mme de Bois-Fleury.

« Un an! encore un an! ô mes chers trésors, aidez-moi donc à passer cette année, » dit-il.

Puis, se ravisant tout à coup : « Jacob, s'écria-t-il, vite, préparez mes malles; demain nous partons pour l'Italie. »



PIERRE DE VILLERGLÉ

PIERRE DE VILLERGLÉ.

Vers le commencement du mois de novembre 1855, le comte Pierre de Villerglé possédait l'une des écuries les plus belles et les mieux composées qu'on pût voir dans le faubourg Saint-Honoré : son cheval favori, *Calembour*, avait gagné le prix du Jockey-Club aux courses du printemps. Le comte occupait un vaste appartement au rez-de-chaussée d'un magnifique hôtel bâti par un fermier général, rue du Miromesnil. Il passait pour très-riche, et l'était réellement, bien qu'il eût écorné son patrimoine d'un demi-million pour se mettre sur un pied convenable dans le beau monde de Paris. M. de Villerglé était d'une bonne noblesse de province : l'écusson de sa famille, issue de l'Anjou, figurait dans la salle héraldique des croisades au musée de Versailles. A tous ces avantages, il joignait une santé à l'épreuve de toutes les veilles et de toutes les intempéries. A trente-quatre ans, âge où nous le rencontrons dans la vie, il était grand, maigre et brun,

avec des traits irréguliers, une forêt de cheveux noirs, de belles dents, et quelque chose de déterminé dans la physionomie qui n'était point déplaisant. Il avait la voix sonore et le geste un peu brusque. Quelques vieilles dames du faubourg Saint-Germain, auxquelles il était attaché par des liens de parenté éloignée, et qui avaient traversé la cour de Louis XVIII, où se retrouvaient, mais effacés déjà, comme un écho et un reflet des mœurs élégantes et polies de Trianon, disaient de leur petit-neveu qu'il n'avait pas tout à fait les manières d'un grand seigneur. C'était, il est vrai, moins sa faute que celle du temps où il vivait. Si Pierre n'était pas un gentilhomme dans le vieux sens du mot, c'était un véritable et parfait *gentleman*. On ne pouvait voir en lui ni un aigle, ni même un esprit d'élite ; mais tel qu'il était, brave à toute épreuve, avec un cœur droit et loyal, Pierre donnait la main à bien des gens qui ne le valaient pas.

Au moment où notre récit commence, Pierre venait de rentrer chez lui. Il pouvait être neuf heures du matin. Par un mouvement machinal, il chercha un flambeau sur la cheminée et se mit à rire en voyant un clair rayon de soleil qui passait par une fente de la persienne et petillait sur le tapis. Il ouvrit la fenêtre et la lumière pénétra à flots dans sa chambre. La pendule sonna, et Pierre pensa que l'heure était peut-être venue de se mettre au lit. Il jeta un

cigare qu'il avait à la bouche, se coucha et tira les rideaux; mais le sommeil ne vint pas. Pierre avait beau changer de position et s'obstiner à tenir les yeux fermés, rien n'y faisait. L'impatience le prit, il se leva. Un grand feu flambait dans la cheminée; il poussa un fauteuil tout auprès, s'y jeta et alluma un second cigare. Tout en fumant, il récapitula dans sa pensée tout ce qu'il avait fait depuis la veille. Jamais journée n'avait été plus bruyamment employée. Le matin, il avait suivi une chasse à courre dans la forêt de Saint-Germain : le cerf s'était fait battre trois heures; son briska l'avait ramené à Paris, et il avait assisté à une poule d'essai à Longchamp. Un poulain sur lequel il comptait beaucoup avait perdu; une pouliche, sur laquelle il ne comptait pas, avait gagné. Il avait dîné au club, et vers huit heures il s'était rendu à l'Opéra, où il avait encouragé de ses applaudissements la rentrée d'une danseuse qui avait quelques bontés pour lui. Pendant la soirée, on avait causé politique et chorégraphie. L'Autriche avait été fort malmenée dans cette conversation, et il avait été décidé d'un commun accord qu'on ne pouvait pas regretter Fanny Elssler quand on avait la Rosati. Vers minuit, Pierre s'était trouvé, lui sixième, à souper au café Anglais. Le souper fini, on avait taillé un baccarat, et Pierre avait gagné quatre cents louis. A trois heures, il saluait sa protégée à la porte de la maison qu'elle ha-

bitait rue de Provence, et, au lieu de prendre le chemin de son hôtel, il avait repris le chemin du club. On y jouait encore, et il joua. La chance lui fut de nouveau favorable; il ne voulut pas se lever avant que ses adversaires fussent las de perdre, et six heures sonnaient quand tombait la dernière carte. Les joueurs avait grand'faim; on leur apporta des viandes froides, et ils déjeunèrent. Les bougies brûlaient encore que le jour était venu. On se sépara en se donnant rendez-vous à la porte Maillot pour un pari qui avait surgi entre deux convives, et un coupé, dont le cheval dormait à moitié, avait ramené Pierre, rue de Miromesnil.

Cette revue faite, Pierre n'y trouva pas grand plaisir. Toutes ces courses, toutes ces chasses, tous ces paris, tous ces jeux, tous ces soupers, il les connaissait par cœur. C'était comme une route dont il avait franchi chaque étape plus de cent fois. Malheureusement il ne voyait pas de terme à ce voyage, et il ne pouvait se défendre d'un secret effroi à la pensée de recommencer encore et pour longtemps un chemin si souvent parcouru. Il lui semblait que chaque jour était d'une déplorable monotonie, malgré l'apparente activité d'une existence toute pleine de bruit. Il éprouvait quelque chose comme un ennui profond, sans savoir d'où provenait cet ennui et sans voir surtout par quels moyens il en combattrait les lassitudes et les abattements. Il ne lui man-

quait rien, et cependant tout lui faisait défaut. Il voyait devant lui une longue série de fêtes et de distractions dont le retour périodique ne lui paraissait pas de nature à l'égayer beaucoup, et il ne savait que faire pour échapper à cette quotidienne tyrannie. Était-il donc condamné à la subir toujours ? « Si je m'amuse encore trois ans comme ça, murmura-t-il, c'est à périr. » Ses yeux tombèrent sur la chminée, où l'on voyait un paquet de billets de banque et quelques poignées de pièces d'or qu'il y avait posés en rentrant. C'était là le plus clair résultat de ses occupations de chaque jour; quelquefois il y en avait plus, quelquefois il y en avait moins. C'était le flux et le reflux. Quant au plaisir ou au chagrin qu'il en retirait, c'était la moindre des choses.

Remontant ainsi la pente de ses souvenirs et de ses impressions, Pierre se rappela que l'an dernier, à pareille époque, la personne dont il entourait la carrière dramatique de soins et de bouquets se nommait Augustine. A présent elle avait nom Aglaé. Il n'y voyait pas d'autre différence. Était-ce bien la peine de changer ? Mais la mode le voulait, et il fallait obéir à la mode. « C'est bien maussade! » reprit Pierre en secouant la cendre de son cigare.

Un jour il avait surpris chez cette Augustine, vers laquelle sa pensée le reportait, un ami intime dont la présence ne s'expliquait pas ou s'expliquait trop

bien. La jeune femme se cacha le visage entre les mains. « Ah ! dit-elle, je vois bien que vous ne me pardonnerez jamais !

— Monsieur le comte, s'écria son ami, je suis à votre disposition. »

Pierre aurait bien voulu se fâcher ; mais le cœur n'y était pas, et tous ses efforts ne réussirent pas à le mettre en colère. « Si c'est pour dîner avec moi que vous vous mettez à ma disposition, dit-il à son ami, la circonstance est heureuse ; j'ai justement quatre personnes qui m'attendent au café de Paris. Vous ferez le cinquième : touchez là. » cette réponse indiquait assez la réplique qu'il fit à la belle. Elle fut du dîner.

Pierre n'eut pas besoin de descendre bien avant dans son cœur pour reconnaître que, dans une circonstance pareille, il agirait avec Aglaé comme il avait agi avec Augustine. Il en éprouva une sorte de tristesse. « A quoi bon alors ? » reprit-il.

Ce n'était pas la première fois que Pierre se surprenait dans une semblable disposition d'esprit. Déjà, à plusieurs reprises, il avait senti une sorte de malaise, un embarras, une fatigue dont les effets devénaient de plus en plus profonds à mesure qu'ils étaient plus fréquents. Il en cherchait la cause et ne la trouvait pas. Les amis auxquels il avait parlé de ce malaise avaient haussé les épaules. « Allons souper, disaient ceux-là. — Jouons, » disaient ceux-ci. Et

il soupait, et il jouait, et il n'était pas guéri. L'écurie et les chevaux non plus n'étaient pas un remède ; quant à l'Opéra, où il allait consciencieusement trois fois par semaine, il ne lui apportait aucun soulagement.

Il ne faudrait pas conclure de tout cela que Pierre fût un homme blasé, ou qu'il eût perdu ses illusions ; il aimait ce qu'il aimait, le hasard voulait seulement qu'il n'aimât pas ce qu'il faisait. Pour des illusions, il n'en avait jamais eu ; il ne connaissait pas la chose, s'il connaissait le mot. Pierre était entré dans la vie par une porte droite, et il n'avait pas donné dans le travers de la mélancolie. L'influence de son frère aîné, qui était un homme d'un grand sens et d'une grande fermeté, avait décidé de son admission à l'École de Saumur, malgré l'opposition forcenée d'un oncle, le marquis de Grisolle, qui ne comprenait pas qu'un fils de Villerglé servît le gouvernement de Juillet, et voulait que la famille entière se retirât héroïquement dans ses terres. La chose faite, le marquis n'entretint plus qu'un rare commerce de lettres avec sa sœur, la comtesse de Villerglé, et laissa son neveu passer, en qualité de sous-lieutenant, au 4e hussards, alors en garnison à Fontainebleau. Un peu plus tard, le jeune Pierre fut envoyé sur sa demande en Algérie, et il eut bientôt l'occasion de noircir son épaulette toute neuve dans les rangs du 1er chasseurs d'Afrique. Il prit part à

toutes les expéditions où ce brave régiment se trouva mêlé pendant une période de dix années, et assista à la bataille de l'Isly. Il était alors capitaine et avait la croix. Il ne faisait que de rares apparitions à Paris, où son plus long séjour, après une blessure qui lui valut un congé de convalescence, ne fut pas de plus de six semaines. Il était en passe d'être nommé chef d'escadron, lorsque la révolution de Février éclata. Cette révolution coïncida malheureusement avec la mort de son frère aîné, qui lui laissait une fortune considérable, et dans lequel Pierre s'était habitué à voir un guide et un conseiller. Le marquis de Grisolle en profita pour revenir à la charge, et, tout en se réjouissant d'une catastrophe qui donnait satisfaction à ses longues rancunes, il lui montra la société livrée à des clubistes qui allaient tout mettre à sac. Il lui fit voir, partant pour l'Afrique et armés de pouvoirs extraordinaires, des généraux de faubourg, frères cadets des Santerre et des Ronsin de la première république. Un Villerglé voudrait-il courber son épée devant de pareils émissaires ? M. de Grisolle écrivit tant de lettres et fit si bien, que Pierre envoya sa démission au ministre de la guerre et revint à Paris, où tout d'abord le nom de sa famille et le souvenir de son frère le firent accueillir dans le meilleur monde. Le soin de recueillir la succession qui venait de lui échoir et de mettre toutes ses affaires en ordre occupa ses

premiers loisirs. Quand l'empire des mœurs et des vieilles habitudes eut apaisé la tourmente révolutionnaire, il monta sa maison et ses écuries, et bientôt il devint l'un des hôtes les plus zélés de Chantilly et de la Marche. Il y avait cinq ou six ans que cela durait, quand Pierre se laissa aller un matin à cette rêverie dont nous venons de suivre la pente avec lui.

Il regarda par la fenêtre et vit dans le jardin un ouvrier qui réparait un vieux mur dégradé. Le pauvre homme, à cheval sur le faîte, travaillait de bon cœur et chantait à tue-tête.

« Est-il heureux! dit Pierre ; il n'ira pas au Bois, ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais! »

Il se retourna et donna un coup de poing sur un meuble qui était près de là. Ce coup de poing fit tomber un paquet de lettres que son domestique avait posées sur ce meuble. Pierre en ramassa une au hasard et l'ouvrit. La lettre était de son régisseur, et lui apprenait qu'une maison qu'il avait du côté de Dives, en Normandie, menaçait ruine. Les murailles étaient crevassées, et il pleuvait au travers du toit. Il fallait bien huit ou dix mille francs pour mettre la maison en état, et le régisseur n'osait pas prendre sur lui une dépense aussi considérable. Cette maison, qu'on appelait dans le pays la Capucine, rappelait de bons souvenirs à Pierre. Pendant quelques années, à l'époque des vacances, il allait

y rejoindre sa mère et son frère, qui s'y rendaient à cause du voisinage de M. de Grisolle. C'étaient alors de grandes parties de pêche et de chasse où il trouvait un plaisir extrême. Que de courses en bateau ! que de promenades sur les falaises ! Il revit la mer comme dans un rêve, la mer, les dunes, le lourd clocher de Dives, les pommiers si souvent mis au pillage, la rivière et le canot qui obéissait si lestement à la rame, les marais d'où s'envolait la bécassine, les pêcheurs et leurs filets, et il se sentit chaud au visage. « Si je rendais visite à la Capucine ? » se dit-il.

Une heure après, et sans chercher le temps de dire adieu à personne, Pierre avait pris le chemin de fer du Havre. Un paquebot le conduisit à Trouville, d'où un méchant cabriolet le mena tout droit à Dives. Son domestique était tout ahuri et se donnait au diable pour comprendre le motif de ce départ si brusque. « Certainement ce n'est pas à cause de Mlle Aglaé.... Qu'est-ce donc ? » se disait-il.

Quand il arriva à la Capucine, où personne ne l'attendait, Pierre eut quelque peine à se pouvoir loger. La maison était mal assise sur ses fondements. Il fit porter ses malles dans un pavillon qui dépendait du corps de logis principal : le pavillon n'était pas grand, et il était assez mal meublé ; mais Pierre déclara qu'il s'y trouvait à merveille et s'y installa. Son domestique grelottait rien qu'en enten-

dant souffler le vent par les portes mal fermées. Le régisseur voulait qu'on mît au pillage toutes les auberges du pays pour préparer le dîner de M. le comte. Pierre se fit apporter une omelette, un jambon, un pot de cidre, dîna de fort bon appétit, se coucha et dormit les poings fermés dans un lit à baldaquin, dont les draps étaient de toile bise et les rideaux de serge.

Au point du jour, il ouvrit les volets. La vue était magnifique. La rivière coulait à une portée de fusil dans la prairie et tombait dans la mer, au pied d'une grande falaise dont les tons noirs et fauves se mariaient avec les teintes vertes de l'Océan. A gauche, la tour carrée et l'église trapue de Dives dominaient le bourg, dont les maisons basses étaient entourées d'une ceinture de vergers. Des collines à demi boisées fermaient ce côté de l'horizon, où l'on voyait, par une échancrure, le commencement de la vallée d'Auge. Tout en face, les dunes échelonnaient leurs mamelons, derrière lesquels on entendait battre la mer. De ce côté-là, on distinguait le clocher neuf de Cabourg et les cabanes de pêcheurs dispersées le long des prés. Le ciel était rempli de nuées grises, le vent soufflait avec violence : Pierre sortit pour voir la mer.

Trois jours après son arrivée à Dives, tout le monde dans le pays savait que M. le comte de Villerglé était à la Capucine. Une bande d'ouvriers,

maçons, menuisiers, couvreurs, s'était emparée de la vieille maison et se hâtait de la mettre en état de résister à tous les ouragans de l'hiver. On avait cru d'abord, et le régisseur tout le premier, que Pierre ne comptait pas rester plus d'une semaine à la Capucine; mais quand on apprit qu'il avait fait arranger le pavillon de fond en comble et nettoyer une écurie pour des chevaux qu'il attendait de Paris, on comprit que son intention était d'y demeurer quelque temps. Le fait est que Pierre se plaisait chaque jour davantage dans cette solitude. Il partait dès le matin, vêtu d'un épais caban, et battait la campagne dans tous les sens, un jour sur la grève, le lendemain dans la vallée. Il retrouvait un à un tous les sentiers qu'il avait jadis parcourus, et c'étaient pour lui comme des découvertes nouvelles. Le vent ni la pluie ne le pouvaient arrêter. Quand la bise balayait la grande plage qui longe les dunes de Cabourg, il se promenait pendant de longues heures, aspirant avec délices l'écume salée qui volait au-dessus du flot. S'il avait un fusil, il tirait les mouettes et les cormorans; s'il n'en avait pas, il allumait un cigare et regardait les vagues. Le bruit de la mer lui faisait oublier l'Opéra. Souvent il montait en bateau et s'essayait à manier, comme autrefois, la voile et l'aviron. Quelques-uns des pêcheurs avec lesquels il avait fait ses premières excursions dans la haute mer étaient alors mariés et pères d'une demi-douzaine de mar-

mots. Il avait renouvelé connaissance avec eux, et s'amusait à tendre des lignes de fond comme au temps où il était écolier. Quand son domestique le voyait revenir tout trempé par une bourrasque, il croyait de bonne foi que son maître était devenu fou. « Eh! Baptiste, disait Pierre, jette une bourrée au feu et va chercher une bouteille de vin vieux.... Le curé dîne avec moi. »

Toutes les lettres que Pierre recevait de Paris étaient systématiquement empilées sur un coin de la cheminée, et jamais il n'en ouvrait aucune, quelle qu'en fût d'ailleurs l'écriture. Il craignait trop d'y trouver quelque chose qui l'aurait engagé à retourner à Paris. Les enveloppes les plus fines et la cire la plus parfumée ne pouvaient rien contre cette frayeur que lui inspiraient le bois de Boulogne, le foyer de la danse à l'Opéra et les boulevards. Pierre ne savait pas s'il était heureux à Dives, mais tout au moins savait-il qu'il ne s'ennuyait plus.

Le marquis de Grisolle, qui habitait un vaste château du côté de Caen, fut bientôt informé de l'arrivée de M. de Villerglé à la Capucine. Il le pressa de venir passer quelques jours chez lui, et il mit tant d'insistance dans son invitation, que Pierre dut céder. La présence d'un jeune homme qui a fait une certaine figure à Paris ne manque jamais de produire une véritable sensation dans une ville de province. Pierre, qu'on savait en outre

maître d'une fortune bien assise au soleil, excita partout un vif sentiment de curiosité. M. de Grisolle donna quelques grands dîners à cette occasion et ses salons furent pleins. Pierre fut l'objet d'un empressement dont les témoignages excessifs l'offusquèrent un peu. Quelques dames qui avaient des filles à marier déclarèrent qu'il était tout à fait charmant, et les invitations ne lui manquèrent pas. Il en accepta d'abord deux ou trois; mais quand il vit que de dîners en dîners et de visites en visites son oncle le condamnait à faire le tour du département, il prétexta une affaire urgente, et prit la fuite. Il n'avait pas quitté Paris pour devenir le lion du Calvados. Cette fuite soudaine diminua les éloges dont le concert s'élevait autour de lui, et la critique se réveilla.

Pierre n'avait pas de parti bien arrêté. Les premiers froids venaient de se faire sentir, et il était poursuivi dans sa retraite par les lettres de son oncle, qui s'était mis en tête de lui faire épouser une héritière du pays. Baptiste espérait que ces menaces et le vent du nord chasseraient son maître de la Capucine.

Un matin qu'il faisait fort doux pour la saison, Pierre se promenait à cheval. En passant du côté de la fontaine de Brécourt, il entendit par-dessus une haie les sons d'un piano. Ces sons partaient d'une maison tapissée de rosiers blancs et tout entourée

de gros pommiers. Les fenêtres de cette maison, tournée du côté du midi, étaient ouvertes, et un vent léger en agitait les rideaux. Pierre écouta et reconnut une saltarelle de Rossini. Il lui parut même qu'elle n'était pas mal exécutée. Comme il se dressait sur ses étriers pour regarder par-dessus la haie, le piano se tût, et une voix fraîche lui cria d'entrer. Au même instant, une jeune fille parut à l'une des croisées du rez-de-chaussée, et le salua d'un petit signe de tête amical.

« Très-bien ! dit M. de Villerglé ; mais la porte, où est-elle ? »

La jeune fille descendit lestement les degrés du perron et lui montra une porte à claire-voie qui était de l'autre côté du jardin. « Bonjour, compère, » lui dit-elle aussitôt qu'il eut mis pied à terre.

Pierre se retourna tout étonné. « Compère ! » reprit-il.

La jolie Normande, qui tenait le cheval par la bride, haussa les épaules gaiement. « Ah ! mon Dieu ! dit-elle, que vous avez peu de mémoire ! Cette maison, ces gros pommiers, ce puits là-bas, et ce noyer dans le coin avec un banc de bois, tout cela ne vous dit rien ?... Regardez-moi donc bien en face. »

M. de Villerglé avait devant lui une jeune fille avenante et fraîche, dont le visage souriant lui montrait deux rangées de dents blanches et des joues

roses qu'éclairaient deux grands yeux bruns tout petillants de malice et de gaieté. Il avait bien un vague souvenir d'avoir vu quelque part des traits à peu près semblables à ceux-ci ; mais où et quand ? C'est ce qu'il ne savait pas.

« Je suis donc bien changée ? » reprit sa compagne.

Tout à coup Pierre poussa un cri : « Ah ! dit-il, Louise, ma petite commère !

— Enfin, ce n'est pas malheureux ! Eh ! oui, Louise Morand.... Ah ! c'est bien moi, reprit-elle.... Je suis un peu grandie, n'est-ce pas ?...

— Pardine, ma commère, il faut que je vous embrasse, s'écria Pierre. Êtes-vous grande ! êtes-vous belle ! »

Louise rougit très-fort.

« Embrassez-moi tant que vous voudrez, mais prenez garde à mes violettes ; vous en avez déjà écrasé quatre ou cinq, » dit-elle.

Après que Louise eut confié le cheval à une fille qui ramassait des herbes dans le jardin, Pierre lui prit le bras.

« Çà ! dit-il, pourquoi n'êtes-vous pas venue me voir à la Capucine ?

— Dame ! pourquoi monsieur de Villerglé n'est-il pas venu me voir au Buisson ? répondit-elle.

— Savais-je seulement que vous étiez au pays ?

— Voilà justement ce que je vous reproche ; il allait vous en souvenir.

— Un petit mot est vite écrit!

— Une visite est bientôt faite!

— Si bien que, si le hasard ne m'avait pas conduit de ce côté, jamais je n'aurais eu de vos nouvelles?

— C'est votre faute; pourquoi ne m'avez-vous pas reconnue l'autre jour à l'église? J'avais une robe neuve, et j'ai toussé en passant près de vous.

— Oh! je laisse une petite fille, et je retrouve une femme. Tout le monde tousse, et la robe n'est pas un signalement.

— Tiens! c'est un écolier qui part, et c'est un millionnaire qui revient. Pouvais-je me jeter à votre tête? »

Louise avait réplique à tout.

« Bon! j'ai tort, répliqua M. de Villerglé; me pardonnerez-vous?

— C'est déjà fait, dit Louise. Et maintenant que la paix est signée, parlons de nos affaires. Quelqu'un qui vous a vu autrefois à Paris m'a dit que vous aviez un bel uniforme. Vous n'êtes donc plus officier? »

Pierre raconta en quelques mots sa vie. Quant à l'histoire de Louise, elle n'était ni bien longue ni bien accidentée. Son père, professeur de rhétorique au collége de Caen, avait quitté l'enseignement depuis quelques années, et s'était retiré à Dives, où il vivait du produit d'une petite métairie et de quelques économies qu'il avait faites pendant sa labo-

rieuse carrière. Il avait la goutte, et passait la meilleure partie de son temps à traduire de vieux auteurs latins qu'ils avait traduits cent fois. Louise prenait soin de la maison, et faisait de la musique à ses moments perdus.

« Il me semble que vous ne jouez pas mal du piano, dit Pierre.

— Bah! répliqua-t-elle, j'ai les doigts rouillés par l'aiguille et le dé. »

Elle fit faire le tour de son petit domaine à M. de Villerglé.

« Cet herbage est à nous, reprit-elle, ainsi que les trois vaches que vous y voyez. Là est un champ qui nous a donné beaucoup de pommes de terre cette année. Nous avons encore un enclos et un bout de pré sur la colline.... Faut-il que vous soyez ingrat! Comment n'avez-vous pas reconnu les gros pommiers où vous avez pris tant de pommes?

— Le Buisson a fait peau neuve; les murailles, qui étaient noires, ont été recrépies à la chaux, et, au lieu des volets de bois gris, voilà de belles persiennes vertes!

— C'est mon père qui a eu cette idée-là.... Il y a eu pour cent écus d'embellissements. »

Louise conduisit Pierre sur le banc qui était sous le noyer, et d'où la vue s'étendait sur la plaine.

« Voulez-vous une poire? dit-elle; j'en ai de fort belles. »

Elle partit en courant, et revint un moment après avec une assiette couverte de fruits.

« Prenez, reprit-elle, la Capucine n'en produit pas de meilleures.

— A propos, dit Pierre en avalant un quartier de la poire que venait d'éplucher Louise, qu'est devenu notre filleul?

— Dominique? Ah! ne m'en parlez pas! Je ne me doutais guère, alors que je tenais ce petit homme sur les fonts baptismaux, qu'il deviendrait un pareil garnement.

— Eh bon Dieu! qu'a-t-il donc fait?

— Pas grand'chose, si vous voulez, mais rien de bon. Il braconne du matin au soir. Pas un lapin qui soit en sûreté avec lui!

— Quel âge a-t-il donc?

— Seize ans, pardine! C'était en 1839 que j'étais votre commère.... je n'étais pas plus haute que ça, et vous étiez déjà un grand garçon.

— Attendez! Ce Dominique n'est-il pas un gros joufflu qui a des cheveux blonds tout frisés qui lui tombent sur les yeux? Sa tête est comme une broussaille.

— Précisément. Oh! le travail ne le maigrit pas!

— Eh bien! mon garde l'a arrêté ce matin au moment où il ramassait un lièvre pris au collet. Ah! le petit drôle est mon filleul?

— Ce qui m'étonne, c'est qu'il y ait encore un

lièvre chez vous. Quand je lui fais des observations : « C'est bon, marraine, me dit-il ; M. de Villerglé « et moi nous sommes de vieux amis. » Et le lendemain il recommence. »

Pierre se mit à rire. « Bon ! dit-il, je donnerai ordre qu'on m'amène Dominique. »

Vers le soir, M. de Villerglé pensa à retourner à la Capucine et demanda son cheval.

« Je ne vous retiens pas à dîner, dit Louise, vous voyez que mon père n'y est pas ; il est allé au marché de Troarn pour vendre deux bœufs, et je ne sais pas quand il rentrera.... Mais demain, si vous voulez, je vous promets un poulet rôti et des beignets de ma façon.

— J'accepte les beignets, » dit Pierre, et il partit.

A dater de ce jour-là, les relations de la Capucine et du Buisson devinrent quotidiennes. On rencontrait presque tous les matins M. de Villerglé sur la route de Brécourt. Louise, comme la plupart des Normandes élevées à la campagne, savait monter à cheval, et le père Morand lui permettait de faire de longues promenades avec son ancien élève. Ce père Morand était une espèce de vieux philosophe qui se comparait volontiers aux sages de la Grèce. Parce que l'âge et les infirmités l'avaient obligé de renoncer à son emploi, il disait qu'il avait fui la corruption des villes pour cultiver en paix dans la campagne les belles-lettres et la vertu. Il affectait

un langage austère dont le tour et les maximes trahissaient un homme habitué à faire de Tacite et de Sénèque sa lecture favorite. En sa qualité de républicain, il méprisait les richesses, et grondait sa servante pour un peu de crème répandue. Au fond, c'était un bon homme qui ne vivait que pour sa fille. La première glace rompue, et le maître de la Capucine ayant rendu aux hôtes du Buisson le dîner qu'il en avait reçu, le vieux professeur ouvrit à Pierre sa porte à deux battants, et ne put résister au plaisir de dire en parlant de lui : « C'est mon élève, le comte de Villerglé !... »

Vers le milieu du mois de janvier, Baptiste acquit la certitude que son maître ne quitterait pas de sitôt la Normandie. On meubla la Capucine, dont les réparations étaient terminées, et Pierre fit venir deux voitures de Paris. Dominique était à son service. Le lendemain de sa conversation avec Louise, il avait fait venir le petit gars, qui n'avait point bronché en sa présence. Il tortillait son bonnet de laine entre ses doigts et riait à demi en regardant son parrain d'un air déterminé.

« Çà, parrain, lui dit Dominique, je m'attendais bien à ce que vous me feriez appeler ; mais, si c'est pour me faire des sermons, foi de Normand, c'est inutile.

— Il faut pourtant que ça finisse, répondit M. de Villerglé.

— Je n'en sais rien.... c'est plus fort que moi.... Quand je vois une bête, je cours dessus.... Si j'avais ma tête au bout du bras, je crois bien qu'elle partirait comme une pierre. »

Cet air de résolution et cette franchise ne déplurent pas à M. de Villerglé. La mine éveillée de ce braconnier imberbe lui revenait aussi.

« Écoute, dit-il à Dominique, si tu me promets de te bien conduire et de ne plus tendre de collets, je te donnerai un fusil. Tu te promèneras çà et là dans mes terres; si tu rencontres des lapins, je ne te défends pas de les tuer, et à vingt ans tu seras garde. »

Les yeux de Dominique brillèrent.

» Un fusil à deux coups? dit-il.

— Oui.

— Dame! parrain, ne plus braconner, c'est dur; c'est un fameux plaisir, allez, que d'attendre le passage d'un lièvre quand il sort du bois, de tendre un piége dans la coulée et de voir au petit jour si la bête est prise. Le cœur vous bat drôlement.... On a un œil sur le collet et un œil dans la plaine pour voir si le garde ne vient pas.... Mais puisque vous y tenez et que vous êtes mon parrain, eh bien! soit, j'y consens. »

Pierre vit bien, à la quantité extraordinaire de lapins qu'on apportait à la Capucine, que Dominique se promenait consciencieusement sur ses terres.

Lorsque M. de Villerglé avait pris le parti de se dérober par la fuite aux invitations de la société aristocratique de Caen, il avait promis à M. de Grisolle de retourner le voir à son château ; il ne pouvait à présent se décider à tenir sa promesse. Un jour il en était empêché par une visite à faire au haras de Dozulé, où l'on procédait à une vente d'étalons; une autre fois il avait une entorse : mais rien par exemple ne retardait la visite qu'il faisait chaque jour, et souvent deux fois par jour, à ses amis du Buisson. Dominique, qui comprenait les choses sans qu'on lui en parlât, disait de tous ces prétextes que sa marraine les tenait dans sa main. Le soir, quand Pierre suivait les bords de la Dives pour rentrer à la Capucine, il comparait quelquefois par la pensée la vie qu'il menait dans cette retraite à celle qui si longtemps l'avait agité à Paris, et il s'étonnait du repos qu'il y trouvait. C'était même plus que du repos, c'était un profond apaisement, une quiétude parfaite, que ne troublait même pas l'ombre d'un regret. Le lansquenet, l'Opéra, la Maison d'Or, tout ce tumulte et ce bruit des jours passés, lui semblaient autant de chimères auxquelles le réveil l'avait fait échapper. Quelque chose cependant lui manquait encore, mais il ne pouvait pas dire quoi; il croyait que c'était l'habitude.

Un jour après la messe, où Louise avait voulu que son compère allât chaque dimanche, M. de Villerglé

entendit une bonne femme qui parlait du mariage de Mlle Morand. C'est une affaire conclue, » disait la bonne femme. Pierre la regarda et n'osa pas l'interroger. Il rentra pour déjeuner et trouva tout mauvais. Il avisa Dominique, qui s'en allait son fusil sur l'épaule, et lui ordonna de rester à la maison ; il était fatigué, disait-il, de l'entendre brûler sa poudre aux mouettes. Il alluma un cigare, et le cigare ne brûla pas. Tout marchait de travers ce jour-là. Certainement Pierre n'avait rien à voir au mariage de sa commère, qui avait bien le droit de donner son cœur au premier venu ; mais enfin il aurait été poli de l'en prévenir. « Je vais le lui dire, » murmura-t-il.

Il sauta sur un cheval et courut au grand galop vers le Buisson. Quand il fut à l'angle du chemin derrière lequel on voyait la maisonnette, il s'arrêta court. Le cœur lui battait un peu. Louise vint au-devant de lui.

« Voilà une heure que je vous attends ! dit-elle. Et notre promenade ? »

Pierre s'excusa ; il avait eu dix lettres à écrire, puis il avait craint de la déranger.

« Moi ? reprit-elle ; vous savez bien que le dimanche tout est en ordre à la maison avant midi. »

Elle noua les brides de son chapeau, jeta son châle sur ses épaules, et sortit. Pierre marchait der-

rière elle d'un air bourru. Il coupait les branches à coups de houssine.

« Çà! dit Louise, qu'avez-vous donc? On dirait que vous mâchez des épines.

— Dame! répondit Pierre, ce n'est pas que je vous en veuille, mais enfin vous auriez bien pu me dire que vous alliez vous marier. »

Louise partit d'un éclat de rire.

« Et qui vous a conté cette belle nouvelle? dit-elle alors.

— Ce n'est donc pas vrai? s'écria Pierre.

— Mais, mon pauvre compère, m'est avis que le premier à qui je demanderais conseil, si je devais me marier, c'est vous.

— Oh bien! je ne vous le conseillerai pas de sitôt; n'êtes-vous pas heureuse ainsi? »

Pierre se souvint de Dominique, qu'il avait laissé à la maison fort triste sur un banc.

« Bon! pensa-t-il, demain je lui ferai cadeau d'une belle poire à poudre. »

Il avait pris le bras de Louise sans y penser.

« Eh! reprit-elle, il faudra pourtant bien que ça finisse par là; mon père se fait vieux, je vais sur mes vingt-deux ans, je ne peux pas rester seule au Buisson.

— Bon, dit Pierre, vous avez le temps. »

Quand il revint à la Capucine, Pierre ne trouvait plus que de bons cigares dans son étui.

« Eh! eh! dit-il à Dominique, qui rôdait devant la maison, j'ai vu tantôt un lièvre qui sortait du petit bois de chênes du côté du père Marteau.... Va te mettre à l'affût, tu l'auras. »

Le père Morand eut un accès de goutte. Il avait beau citer les anciens et parler de Zénon, on voyait qu'il souffrait beaucoup. Il maugréait parfois comme un païen, et sa philosophie avait des impatiences terribles. Louise avait pour lui mille tendresses et mille soins; elle était active, gaie, complaisante, et ne le quittait pas d'une minute. Elle lisait à voix haute ses auteurs favoris et prenait des notes sous sa dictée. Un peu de pâleur était le seul indice qu'on eût de sa fatigue. Son humeur n'en était ni moins prévenante ni moins enjouée. Pierre lui tenait fidèle compagnie. Un soir que le père Morand avait été comme un dogue à la chaîne, Pierre prit la main de Louise en s'en allant.

« Je vous admire, dit-il. »

— Oh! c'est mon enfant, » répondit-elle.

Après qu'il avait passé la journée au Buisson, Pierre, pour se délasser, prenait un fusil et allait avec Dominique se mettre à l'affût des canards sauvages. Les lettres qu'on lui écrivait de Paris continuaient à s'empiler sur sa cheminée; mais, aguerri déjà, il en ouvrait au hasard quelques-unes et s'étonnait qu'on pût s'intéresser aux débuts d'une danseuse nouvelle et aux luttes

de quatre chevaux anglais courant sur une pelouse.

Lorsque la convalescence du père Morand fut en bonne voie, Pierre et Louise recommencèrent leurs promenades. Un matin qu'ils suivaient un sentier dans la vallée de Beuzeval, M. de Villerglé demanda à Louise si elle était toujours décidée à se marier.

« Décidée? répondit Louise; est-ce qu'on sait? Encore faut-il bien être deux, pour que la chose soit possible.

— Eh bien! commère, le mari est trouvé; c'est moi. »

Louise regarda Pierre et se mit à rire.

« Ce n'est pas sérieux, ce que vous me dites là! reprit-elle.

— Mais si!... c'est très-sérieux.... Si vous m'acceptez, pardine! vous serez ma femme dans huit jours.

— Comme vous y allez!.... Vous m'aimez donc?

— Apparemment.

— Mais, compère, vous ne m'en avez jamais rien dit.

— Il fallait bien attendre que ce fût venu pour vous en parler.

— C'est tout de même singulier, reprit Louise, une fille comme moi et un monsieur comme vous.

— Ce monsieur trouve le pays charmant, et de

grand cœur il y passera sa vie avec vous. Est-ce dit? J'ai juré de ne plus remettre les pieds dans Paris.... Vous êtes d'une humeur qui me plaît, et je suis fait aux manières du bonhomme Morand. Si ça vous va, donnez-moi la main.

— Dame! répondit Louise, la chose pourrait certainement s'arranger.... mais il y a Roger.

— Quel Roger?

— Un beau garçon qui m'aimait beaucoup et à qui je le rendais un peu.... Il est parti.

— Ah! et où est-il?

— Si loin, que ce n'est pas lui qui dansera à la noce! Ce Roger, un beau et brave garçon, soit dit sans vous fâcher, compère, était capitaine au long cours. Le premier navire qu'il a commandé a péri, le second tout de même. C'est en Amérique qu'il a fait naufrage.

— Bon! il est mort.

— Pauvre Roger! que c'est méchant!... Les dernières nouvelles que nous en avons eues étaient datées de la Havane. Depuis lors il ne nous a plus écrit. Je crois bien qu'il m'a oubliée.

— Et vous? reprit Pierre d'une voix un peu tremblante; y pensez-vous toujours, et ne vous consolerez-vous pas de l'avoir perdu?

— J'y pense comme à un ami qu'on regrette de ne plus voir. Quant à ne jamais me consoler, c'est beaucoup dire.

— Cela étant, je ne vois rien qui s'oppose à notre mariage.

— Je vois bien, mon compère, que vous parlez sérieusement, et, quoique je n'eusse jamais pensé à devenir comtesse, il faut que je vous réponde. J'ai pour vous une bonne amitié, bien sincère et bien vraie : j'ai appris à vous aimer depuis que vous êtes revenu au pays; mais si vous demandez quelque chose de plus, je suis votre servante et vous tire ma révérence.

— Le reste viendra avec le temps.

— Je le désire, et ferai de mon mieux pour que cela vienne. Je ne vous promets pas de ne jamais plus penser à Roger, comme cela m'arrive toutes les fois que le vent souffle. La mer est si terrible!... Cela dit, ma confession est faite. Mon père me presse de faire un choix. Deux ou trois jeunes gens du pays m'ont demandée, un fermier de Varaville, qui a quelque bien, et le premier clerc du notaire de Touques. L'un ne me convient pas plus que l'autre. Vous, c'est différent, je vous connais. Donc allez voir mon père, et, s'il dit oui, vous n'aurez plus qu'à me mener à l'église. »

Le soir même, M. de Villerglé causa avec le père Morand. M. de Villerglé avait contre lui sa noblesse, ce qui choquait les principes du vieux professeur. Il avait un titre, des parchemins, et les anciens ne connaissaient pas ces choses-là. Cependant, comme

la philosophie voulait qu'on s'accommodât des imperfections humaines, le bonhomme donna son consentement. Pierre embrassa Louise sur les deux joues : « Pardieu! ma commère, il n'y a plus moyen de s'en dédire, vous voilà ma femme! » dit-il avec ravissement.

La nuit était magnifique, et il prit par le plus long pour rentrer chez lui. Il lui semblait qu'il avait vingt ans. « Bon! dit-il, j'aurai beaucoup d'enfants, et j'élèverai des bœufs. »

Pierre avait fait venir, on le sait, deux voitures de Paris. Il en mit une à la disposition de Louise. Dès le lendemain, on les vit ensemble à Dozulé, où c'était jour de foire, et, à partir de ce moment-là, ils ne cessèrent pas de se montrer partout, bras dessus bras dessous. On savait que la noce devait se faire après le carême. Une voisine qui avait connu le capitaine au long cours hocha la tête et fit la moue : « Les hirondelles sont parties.... Adieu, Roger, » dit-elle.

Ces courses, ces emplettes, ces promenades, ces arrangements intérieurs qui bouleversaient la Capucine, toute cette pastorale plaisait fort à M. de Villerglé. Il se souvenait de Paris et riait de tout son cœur. « Je voudrais bien voir la figure que je ferais si j'étais à l'Opéra, disait-il, et qu'on vînt m'apprendre que je me marie avec une petite Normande de Cabourg! »

Toute cette joie était partagée par la famille Morand; seulement Louise se montrait moins gaie qu'on n'aurait pu le supposer, faisant un mariage qui était bien au-dessus de tout ce qu'elle pouvait espérer. Quant au professeur, il ne parlait jamais de Pierre qu'en disant : « Mon gendre M. le comte! » Ce dernier mot semblait même ne pouvoir sortir de sa bouche, tant il était gros. Un soir, M. de Villerglé le surprit en train de feuilleter de gros volumes et des liasses de vieilles chartes sur lesquels il prenait des notes.

« Eh! eh! dit le professeur, les Villerglé étaient aux croisades, mais il y avait un Morand dans l'armée de Guillaume le Bâtard! »

Les bans allaient être publiés, lorsqu'un matin Pierre vit arriver Louise à la Capucine. Elle était fort pâle et tout effarée :

« Qu'y a-t-il? s'écria Pierre.

— Ah! dit-elle, il y a que Roger est arrivé. »

M. de Villerglé se sentit pâlir.

« Eh bien! dit-il, il s'en ira comme il est venu.

— Ah! le pauvre garçon, il est si malheureux!

— Vous l'aimez encore!

— Pardine! je l'ai bien senti en le voyant. »

C'était le premier cri, le cri parti du cœur. Pierre en fut bouleversé. Louise se sentit émue à la vue du chagrin qu'elle avait causé.

« Il ne faut pas que cela vous désole, reprit-elle,

on n'est pas maître des ces premiers mouvements; mais vous avez ma parole, et je la tiendrai.... C'est toujours votre femme qui vous parle. »

Deux larmes s'échappèrent des yeux de Louise.

« Mais enfin d'où vient-il? s'écria Pierre.

— Vous savez qu'il était à la Havane, où il cherchait à s'employer. Il avait perdu à peu près tout ce qu'il avait, et n'osait plus nous écrire. Enfin il trouve à s'embarquer sur une goëlette qui allait à la Nouvelle-Orléans; la goëlette est rencontrée par un ouragan qui la jette à la côte : un navire ramène Roger à Honfleur. A peine débarqué, il apprend que je vais me marier. C'est au temps où courait ce bruit dont vous m'avez parlé : il s'agissait de vous et non d'un autre comme vous l'avez cru. Voilà mon Roger qui perd la tête; il quitte Honfleur, et vient à Dives pour me faire ses adieux. Au moment d'entrer au Buisson, le courage lui manque, et il s'en allait sans m'avoir vue, quand je l'aperçois.... Je l'ai appelé, il s'est arrêté, et j'ai couru à lui. Est-il changé, mon Dieu! »

Louise pleurait en achevant.

« Vous ne m'en voulez pas? reprit-elle; il partira demain, et je sens bien que je ne le verrai plus!

— Et s'il ne part pas?

— Ça ne m'empêchera pas d'être votre femme. »

Pierre prit la main de Louise.

« Bon, dit-il, je verrai Roger. »

M. de Villerglé ne savait pas encore ce qu'il ferait.

Il sentait bien qu'il aimait Louise, mais quelque chose lui disait qu'il ne pourrait pas la disputer à Roger. Roger était pauvre et malheureux. il avait donc tous les avantages. Cependant Pierre comprenait bien aussi qu'il n'aurait pas le courage de la céder sans lutte. Il ramena Louise au Buisson, et s'enferma avec le père Morand.

Le père Morand n'était pas troublé par l'arrivée inattendue de Roger; il ne voyait rien là qui fût de nature à modifier ses résolutions. Il avait tendu la main cordialement au capitaine, l'avait prié de vider un verre de cidre avec lui, et c'était tout. Si Roger voulait rester pour la signature du contrat, c'était bien; s'il voulait s'en aller, on lui souhaiterait bon voyage, après quoi le curé chanterait la messe. Quant aux craintes que Pierre laissait entrevoir, un homme habitué à vivre en compagnie des Grecs et des Romains pouvait-il se laisser attendrir par les larmes? Si Louise était assez folle pour aimer encore Roger, c'était un détail, et elle épouserait M. de Villerglé.

« Épouser une fille contre son gré! dit Pierre : quel diable de cœur me croit-on? »

Quand il quitta le Buisson, Louise avait les yeux rouges. « Bon! dit-il, vous allez voir que ce sera à moi de vous consoler! »

Le lendemain, il se promena de tous côtés jusqu'à ce qu'il eût rencontré Roger.

« Ma foi, monsieur, puisque le hasard nous a conduits l'un vers l'autre, dit-il, vous plaît-il que nous causions cinq minutes ? »

Roger y consentit de grand cœur. En le cherchant, Pierre n'avait pas de projet bien déterminé. Il était poussé par une sorte d'instinct. Selon que l'entretien tournerait, il voulait lui offrir de se battre au pistolet à dix pas pour en finir, ou de partir sur un beau trois-mâts dont il le prierait d'accepter la cargaison.

M. de Villerglé avait passé deux ans au collége de Caen en compagnie de Roger; il le reconnut au premier coup d'œil. Il avait devant lui un jeune homme blond, de bonne mine, qui avait l'air doux et triste.

« Ah ! c'est vous ! dit-il; c'est étonnant que ce nom de Roger ne m'ait rien rappelé ! Il paraît donc que vous aimez Louise ?

— Pourquoi me parler d'une chose qui ne peut me mener à rien? répondit Roger. J'imagine que vous êtes assez généreux, tout le bonheur étant à vous, pour ne pas vous railler de mon chagrin.

— Dieu m'en garde ! j'aime trop Mlle Morand pour ne pas comprendre tout ce que vous devez éprouver. »

Pierre alluma un cigare et prit un sentier qui menait sur les dunes. Il aspirait violemment la fumée et donnait de grands coups de talon dans le sable.

« Çà, reprit-il, quoique je sois votre rival, ne voyez pas en moi un ennemi.... Parlez-moi donc comme si nous étions encore au collége de Caen. Pourquoi n'avez-vous pas écrit à Louise depuis plus de six mois?

— Eh ! le pouvais-je ? Rien ne me réussit. Il suffit que je mette le pied sur un navire pour qu'il périsse. C'est un miracle que je sois arrivé à Honfleur. J'avais entrepris tous ces voyages dans l'espérance de gagner quelque argent. Quand je me suis vu sans ressources, le courage s'en est allé. Le vieux père Morand aurait pu croire que je demandais la main de Louise pour le bien qu'elle a. Il sait compter, le père Morand, malgré les belles phrases qu'il tire de ses livres. Quand on m'a dit que Louise allait se marier, je me suis mis en route pour Dives sans savoir ce que je faisais; mes jambes allaient comme d'elles-mêmes. Je voulais la voir une dernière fois et puis m'embarquer. Cette fois, le naufrage eût été le bienvenu.

— Et vous n'avez pas pensé à me tuer ? dit Pierre.

— Moi ! et de quel droit l'aurais-je fait? Pourquoi me soupçonnez-vous capable d'une si méchante action ? Savais-je seulement si Louise vous aimait? Fallait-il la punir par un malheur de l'affection qu'elle m'avait montrée ? Dieu m'est témoin que je n'y ai jamais songé. C'est bien assez que je sois malheureux sans que Louise partage ma mauvaise

fortune. Avec vous, elle n'aura rien à désirer.... Je m'en irai tranquille de ce côté-là.

— Mais enfin, depuis quand l'aimez-vous, pour tant l'aimer ?

— Depuis toujours.... Cela a commencé quand elle était toute petite. Tenez, il vous souvient du jour où elle fut marraine de Dominique. Elle avait sept ans : je la vois encore avec sa robe blanche. Moi j'avais à peu près votre âge. J'éprouvai je ne sais quel horrible mouvement de jalousie, quand je vous vis à côté d'elle dans l'église.... J'avais une envie folle de sauter sur vous. Depuis lors ça n'a fait qu'augmenter. Mon Dieu ! j'ai été jeune comme tant d'autres, j'ai couru le monde, et Louise n'était pas auprès de moi ; mais je pensais à elle, et je vivais dans l'espoir qu'elle serait un jour ma femme. A présent c'est fini.

— Qui sait ? » dit Pierre en serrant la main de Roger.

Pierre se promena sur le bord de la mer une partie de la nuit. Il ne pouvait séparer Louise de Roger par la pensée, et il se sentait horriblement triste. « Ah ! disait-il, si c'est là ce qu'on appelle l'amour, je m'en souviendrai. »

Comme il rentrait au petit jour à la Capucine, il rencontra Dominique qui fredonnait, son fusil sous le bras. Depuis que le mariage de Louise avec M. de Villerglé avait été décidé, Dominique portait

un habit de garde dont il se montrait très-fier. « Eh ! monsieur, cria-t-il, à quand la noce ? »

Pierre ne répondit pas et courut dans sa chambre, le cœur serré. Il tomba sur un fauteuil, le visage couvert de larmes. « Est-ce bête ? dit-il ; je pleure comme un enfant ! »

Mais Pierre n'était pas homme à pleurer longtemps. Il frappa du pied violemment. « Ce n'est pas le moment de larmoyer, dit-il ; il faut agir et faire son devoir. »

Là-dessus il sortit et marcha droit devant lui comme un soldat qui va au feu. Bientôt après il était au Buisson. Louise vint à sa rencontre.

« J'ai prié toute la nuit, dit-elle ; je viens d'écrire à Roger.... Il quittera le pays.

— Vous êtes un brave cœur, répondit Pierre ; mais cette lettre est partie ?

— Il y a une heure.

— Et le père Morand est-il là ?

— Oui.... il règle ses comptes pour le mois.

— Bon !... j'ai à lui parler.... Attendez-moi dans le jardin. »

Pierre poussa la porte et s'assit auprès du vieux professeur, qui essuya promptement sa plume.

« Bonjour, mon cher comte. Prenez-vous quelque chose ce matin ? dit le philosophe.

— Allons droit au but, répliqua M. de Villerglé. J'ai beaucoup réfléchi depuis trois jours.... Ce ma-

riage que nous avons projeté vous paraît-il possible ?

— Et quel empêchement y voyez-vous, s'il vous plaît ?

— J'en vois un, et cela suffit : votre fille aime Roger.

— Le capitaine ! la belle affaire ! Est-ce que je ne suis pas le père Morand ? s'écria le professeur en frappant du poing sur un livre. Il y a dans l'histoire de nobles exemples dont je saurai m'inspirer, et, comme Brutus....

— Il ne s'agit point de Brutus, et nous sommes en Normandie, s'écria Pierre à son tour. Laissons Rome en paix, et pensons à votre fille. Je n'ai pas le droit de la rendre malheureuse pour une parole qu'elle m'a donnée !

— C'est-à-dire que vous reprenez la vôtre. On m'avait bien dit que le marquis de Grisolle vous ménageait une riche héritière, Mlle de Fourquigny.... A présent, vous méprisez notre alliance.... Voilà qui est tout à fait d'un gentilhomme. »

Pierre sauta sur ses pieds.

« Mordieu ! dit-il, si vous n'étiez pas le père Morand !... »

Il fit quatre ou cinq pas dans la chambre et se rassit. « Bon, reprit-il, fâchez-vous ; moi je ne me fâche pas.... Souvenez-vous bien seulement que le mariage et moi nous sommes brouillés à tout jamais.

— On verra, murmura le professeur.

— En attendant, continua Pierre, Louise est là qui pleure. Il faut se dépêcher.... Qu'avez-vous à objecter contre Roger?...

— Un beau mari, qui perd tous les navires qu'on lui confie!

— Il ne naviguera plus.

— Et qui n'a ni sou ni maille!

— Ça me regarde.

— La belle alliance qu'un M. Roger! d'où ça vient-il?

— Pardine! d'Honfleur, comme je viens de Paris! »

Le père Morand murmurait encore, mais il était ébranlé. Pierre sortit un instant. « Allez chercher Roger, » dit-il à Louise.

Louise se sauva à toutes jambes. Pierre la suivit un instant des yeux et retourna auprès du père Morand, un peu triste. « A-t-elle couru! » se dit-il. Il contint son émotion et recommença bravement à discuter la question du mariage. Après une heure de conversation, la victoire lui resta.

« A la bonne heure, et voilà qui est parler, reprit M. de Villerglé après qu'il eut arraché le consentement du père Morand; votre fille restera près de vous, et vous serez choyé par vos deux enfants. Je me charge de la dot, et, grâce à Roger, il y aura toujours du vin vieux dans le cellier.

— A la bonne heure, dit le philosophe, il faut bien qu'un père fasse quelque chose pour ses enfants. »

Pierre entendit marcher sous les fenêtres et reconnut le pas léger de Louise ; quelqu'un l'accompagnait. Le cœur lui battit un peu. Il quitta le père Morand et descendit dans le jardin. « Louise, dit-il, vous pouvez prendre le bras de Roger : c'est votre mari. »

Louise devint toute blanche et sauta au cou de Roger.

« Ah! mon Dieu! est-ce bien possible? » dit-elle.

Le bonheur l'avait transfigurée. En la voyant si belle et si tendre, Pierre ne put s'empêcher de faire un retour sur lui-même et de penser à tout ce qu'il venait de perdre. Il se retourna et cacha sa tête entre ses mains.

« Ah! dit Louise en courant vers lui, que je suis égoïste !

— Non, vous êtes heureuse! » répondit Pierre.

M. de Villerglé retourna chez lui dans la soirée. La Capucine lui parut un désert. A présent que le mariage de Louise et de Roger était arrangé, qu'allait-il faire? Les choses où il avait trouvé le plus de plaisir le laissaient tristes. Ces mêmes sentiers qu'il avait parcourus avec tant de charme lui semblaient mornes; il se promenait comme une âme en peine, et la plage ne le retenait pas plus que la vallée. Louise n'était plus là pour égayer sa

promenade. Sa voix et son sourire, il les avait perdus. Il se sentait redevenu tel qu'il était au moment où il avait pris si brusquement la résolution de quitter Paris. Cet état d'abattement ne cessait que lorsqu'il avait à s'occuper de Louise et de Roger, à qui il voulait constituer une petite fortune. Il leur destinait là Capucine et toutes ses dépendances. Prévenue de ses intentions, Louise eut la délicatesse d'accepter sans hésiter. « Nous vous devons trop pour vous rien refuser, » lui dit-elle. Elle était quelquefois attristée du chagrin où elle le voyait, et lui témoignait sa reconnaissance et son affection de mille manières. « Pourquoi ne resteriez-vous pas avec nous? lui dit-elle un jour; le pays vous plaît, et on vous y aimera de tout son cœur. »

Élever des bœufs, c'était bien avec Louise; mais Louise donnée à un autre, le pays ne plaisait plus tant à M. de Villerglé. « Faudra-t-il donc que je retourne à Paris et que je recommence à jouer? » se disait Pierre. Il enviait le sort de Dominique, qui battait les halliers en chantant. Les jours lui paraissaient interminables; il en portait les vingt-quatre heures comme un pauvre sa besace. Au plus fort de cet ennui, un soir qu'il était au Buisson, lisant un journal, il poussa un cri :

« Suis-je bête ! s'écria-t-il.

— Qu'est-ce? » demanda Louise.

Mais Pierre ne l'écoutait pas. Il prit son chapeau

et sortit en courant. « Demain, vous aurez de mes nouvelles, » dit-il. Aussitôt qu'il fut à la Capucine, il donna ordre à Baptiste de préparer sa voiture et d'y mettre sa malle.

« Au point du jour nous partons, » dit-il.

Au moment où Pierre quitta le Buisson, Louise ramassa le journal qu'il avait laissé tomber. Roger le parcourut. « Je n'y vois rien, » dit-il.

Louise, qui lisait par-dessus son épaule, soupira et posa le doigt sur un passage du journal où l'on rendait compte d'un combat qui avait eu lieu en Afrique. « Ah! dit-elle, si j'en crois mes pressentiments, nous ne verrons pas M. de Villerglé de longtemps. »

Le lendemain, au petit jour, poussée par un instinct secret, elle courut vers la Capucine. Il faisait un froid vif, et le brouillard couvrait la campagne. Au travers de la brume, elle entendit le roulement d'une voiture qui fuyait sur la route de Trouville. Elle voulut s'élancer dans cette direction, mais la voiture passa rapidement sans que personne reconnût Louise. Elle étendit les bras et resta appuyée contre un arbre le cœur serré. « Il est parti, et il ne m'a pas embrassée! » dit-elle.

C'était bien en effet la voiture de M. de Villerglé. Quand il fut parvenu au sommet de cette côte d'où la vue s'étend sur la vallée d'Auge et découvre un vaste et beau paysage que la mer borne à l'horizon Pierre fit arrêter le postillon et descendit. Le vent

avait chassé le brouillard, on voyait au loin la tour de Dives, et la rivière qui brillait aux rayons du soleil levant; une maison blanche se montrait derrière un bouquet d'arbres d'où s'échappait un mince filet de fumée. Ses yeux se mouillèrent en la regardant. Il resta quelques minutes à cette place, jetant les yeux de tous côtés et les ramenant toujours vers cette maison où si souvent Louise l'avait attendu. On aurait dit qu'il en voulait emporter l'image dans son cœur. Le postillon fit claquer son fouet, et les chevaux battirent du pied. Ce bruit arracha Pierre à sa muette et longue contemplation. Il sauta dans la voiture. « En route! » dit-il brusquement. Les chevaux partirent, et, un moment après, un coude du chemin lui cacha la maison et la mer.

A quelque temps de là, un soir, à la Capucine, où elle s'était établie avec Roger, Louise reçut une lettre timbrée de Constantine.

« Une lettre de Pierre! » dit-elle en battant des mains.

Elle l'ouvrit à la hâte, et voici ce qu'elle lut :

« Ma chère petite commère,

« Vous doutiez-vous que j'étais en Afrique, à six cents lieues de vous, dans un affreux coin de terre, chez les Kabyles? C'est une idée qui m'a pris subite-

ment un soir que j'étais au Buisson, quand j'ai poussé ce fameux cri qui vous a tant étonnée. L'idée venue, je suis parti sans vous dire adieu; j'aurais craint de vous laisser voir tout mon chagrin.... Vous étiez si heureuse !

« Qu'aurais-je fait au pays? Votre présence aurait-elle comblé le vide immense où m'avait jeté votre perte? Assurément non! Vous m'aviez désaccoutumé de l'isolement. Fallait-il retourner dans cet hôtel de la rue Miromesnil, où l'ennui a failli m'étouffer? Qu'avais-je fait pour mériter une si triste fin? C'est alors que la lecture d'un journal m'a tout à coup rappelé l'Algérie et la vie d'autrefois. J'ai senti comme le souffle de la guerre passer sur mon visage, mon sang a coulé plus vite, et j'ai revu comme dans un rêve, passant avec la rapidité de la foudre, mes vieux chasseurs à cheval, les clairons, les drapeaux, les fanfares et tous ces régiments hâlés qui faisaient ma famille au temps jadis. L'odeur de la poudre venait de me monter à la tête! Quelques heures après, j'étais au Havre, et le chemin de fer me ramenait à Paris. Le ministre, chez qui je suis tombé comme une bombe, a bien voulu me rendre mes épaulettes. On parlait d'une expédition, et j'ai laissé là mes amis pour courir à mes soldats.

« J'étais à peine débarqué, que l'expédition s'est mise en marche. J'ai senti l'odeur connue des lentisques, j'ai vu les spahis courant comme des chèvres

sur les collines; cette agitation, cette activité, ce premier tumulte du départ, me rappelaient mille souvenirs qui fouettaient mon sang.... J'avais la poitrine gonflée. Ah! quelle joie, chère commère! Il faisait un temps superbe. Les baïonnettes étincelaient au soleil, et l'on entendait partout le long frémissement des bataillons qui marchent. Avec quels transports n'écoutais-je pas tous ces bruits! Mon escadron était à l'avant-garde. Dès les premières montagnes, les balles nous ont salués. Mon cheval s'est mis à piaffer.... Le clairon a sonné la charge, et nous sommes partis!... Ah! je ne m'ennuyais plus! je crois même que je vous ai un peu oubliée, commère.

« Le soir nous avons bivouaqué sur un plateau. Le temps s'est gâté; et il s'est mis à pleuvoir. Je me suis endormi en regardant l'ombre des sentinelles qui se promenaient le long des feux. Quand je me suis réveillé, j'avais les pieds dans l'eau et la tête sur un caillou.... Jamais je n'ai passé de meilleure nuit. Le front me cuisait un peu. Le yatagan d'un Arabe avait coupé le cuir de mon képi. A Paris, je croirais que je suis blessé; ici, c'est une égratignure. Dominique est avec moi. Rien n'a pu le déterminer à me quitter. Dominique a eu le bras éraflé par une balle.

« Si vous me demandez quand nous nous retrouverons, je n'aurai rien à vous répondre. Que sais-je? Qu'irais-je faire en Normandie? Vous revoir? Eh!

mon Dieu, votre souvenir est trop près de moi pour que j'y joigne encore votre présence! Vous n'êtes pas malheureuse, n'est-ce pas? Donc je reste au régiment. Et puis que vous dirai-je? je me sens bon à quelque chose, utile à mon pays ; cela me relève à mes propres yeux et rachète l'oisiveté ridicule où j'ai vécu trop longtemps. Le marquis de Grisolle, mon oncle, peut me déshériter à présent.... je n'ai plus besoin de sa fortune.

«Le soir, au coin du feu, quand vous serez seule, pensez à moi. On ne sait pas ce qui peut arriver. Votre pensée me rendra peut-être visite au moment où je dirai adieu à tout ce que j'aime ici-bas, et tout, c'est vous. Il me semble que je sentirai cette pensée s'arrêter sur moi, et mon dernier souffle vous en remerciera.

« N'allez pas croire au moins que je sois malade : c'est la mort d'un camarade qui vient de rendre l'âme qui m'a fait écrire ces quatre lignes. Le pauvre garçon arrivait de France ; une balle l'a jeté par terre ce matin. Quant à moi, commère, je me porte comme un chêne ; n'ayez donc pas peur.

« Adieu, chère Louise, votre vieux compère vous embrasse et envoie une poignée de main à Roger. Je retiens votre premier enfant ; je veux être son parrain. Tâchez que ce soit un garçon, nous l'appellerons Pierre, et j'en ferai un capitaine. »

La lettre finie, Louise s'essuya les yeux et posa sa tête sur l'épaule de Roger. « Que Dieu le protége ! c'est lui qui nous a faits ce que nous sommes, » dit-elle.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Ch. Lahure et Cie, imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation,
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

BIBLIOTHÈQUE
DES CHEMINS DE FER.

FORMATS GRAND IN-16 OU IN-18 JÉSUS.

About (Edm.) : *Germaine.* 4e édition. 1 vol. 2 fr.
— *Le roi des montagnes.* 4e édition. 1 vol. 2 fr.
— *Les mariages de Paris.* 8e édition. 1 vol. 2 fr.
— *Maître Pierre.* 3e édition. 1 vol. 2 fr.
— *Tolla.* 6e édition. 1 vol. 2 fr.
— *Trente et quarante.* 1 vol. 2 fr.
— *Voyage à travers l'Exposition universelle des Beaux-Arts.* 1 vol. 2 fr.
Achard (Amédée) : *Le clos Pommier.* 1 vol. 1 fr.
— *Les vocations.* 1 vol. 2 fr.
— *L'ombre de Ludovic.* 1 vol. 1 fr.
— *Madame Rose; — Pierre de Villerglé.* 2e édition. 1 vol. 1 fr.
— *Maurice de Treuil.* 2e édit. 1 v. 2 fr.
Andersen : *Le livre d'images sans images.* 1 vol. 1 fr.
Anonymes : *Aladdin* ou la Lampe merveilleuse. 1 vol. 50 c.
— *Anecdotes du règne de Louis XVI.* 1 vol. 1 fr.
— *Anecdotes du temps de la Terreur.* 1 vol. 1 fr.
— *Anecdotes historiques et littéraires*, racontées par Brantôme, L'Estoile, Tallemant des Réaux, Saint-Simon, Grimm, etc. 1 vol. 1 fr.
— *Assassinat du maréchal d'Ancre* (relation attribuée au garde des sceaux Marillac), avec un Appendice extrait des *Mémoires* de Richelieu. 1 v. 50 c.
— *Djouder le Pêcheur*, conte traduit de l'arabe par MM. *Cherbonneau* et *Thierry*. 1 vol. 50 c.
— *La conjuration de Cinq-Mars*, récit extrait de Montglat, Fontrailles, Tallemant des Réaux, Mme de Motteville, etc. 1 vol. 50 c.
— *La jacquerie*, précédée des insurrections des Bagaudes et des Pastoureaux, d'après Mathieu Paris, Froissart, etc. 1 vol. 50 c.
— *La mine d'ivoire*, voyage dans les glaces de la mer du Nord, traduit de l'anglais. 50 c.
— *La vie et la mort de Socrate*, récit extrait de Xénophon et de Platon. 1 v. 50 c.
— *Le mariage de mon grand-père et le testament du juif*, traduits de l'anglais par *A. Pichot*. 1 vol. 1 fr.
— *Les émigrés français* dans la Louisiane. 1 vol. 1 fr.
— *Le véritable Sancho-Panza* ou Choix de proverbes, dictons, etc. 1 vol. 1 fr.
— *Pitcairn*, ou la nouvelle île fortunée. 1 vol. 50 c.
Assollant : *Scènes de la vie des États-Unis.* 1 vol. 2 fr.
Auerbach : *Contes*, traduits de l'allemand par M. *Boutteville*. 1 vol. 1 fr.
Auger (Ed.) : *Voyage en Californie* en 1852 et 1853. 1 vol. 1 fr.
Aunet (Mme Léonie d') : *Étiennette; — Sylvère; — Le secret d'un prêtre.* 1 volume. 1 fr.
— *Une vengeance.* 1 vol. 2 fr.
— *Un mariage en province.* 1 vol. 1 fr.
— *Voyage d'une femme au Spitzberg.* 2e édition. 1 vol. 2 fr.
Balzac (de) : *Eugénie Grandet.* 1 vol. 1 fr.
— *Scènes de la vie politique.* 1 vol. 50 c.
— *Ursule Mirouët.* 1 vol. 1 fr
Barbara (Charles) : *L'assassinat du Pont-Rouge.* 1 vol. 2 fr.
Bast (Amédée de) : *Les Fresques*, contes et anecdotes. 1 vol. 1 fr.
Belot (Ad.) : *Marthe; — Un cas de conscience.* 1 vol. 1 fr.
Bernardin de Saint-Pierre : *Paul et Virginie.* 1 vol. 1 fr.
Bersot : *Mesmer*, ou le Magnétisme animal avec un chapitre sur les tables tournantes. 1 volume. 1 fr.
Boiteau (P.) : *Les cartes à jouer et la cartomancie.* Ouvrage illustré de 40 vignettes sur bois. 1 fr.
Brainne (Ch.) : *La Nouvelle-Calédonie*, voyages, missions, colonisation. 1 volume. 1 fr.

Bréhat (Alfred de) : *Les Filles du Boër.* 1 vol. 2 fr.

Brueys et **Palaprat** : *L'avocat Patelin.* 1 vol. 50 c.

Camus (évêque de Belley) : *Palombe*, ou la femme honorable, précédée d'une étude sur Camus et le roman au XVIIe siècle, par *H. Rigault.* 1 vol. 50 c.

Caro (E.) : *Saint Dominique et les Dominicains.* 1 vol. 1 fr.

Castellane (comte de) : *Nouvelles et récits.* 1 vol. fr

Cervantès : *Costanza*, traduit par *L. Viardot.* 1 vol. 50 c.

Champfleury : *Les oies de Noël.* 1 volume. 1 fr.

Chapus (E.) : *Les chasses princières en France*, de 1589 à 1839. 1 vol. 1 fr.

— *Le sport à Paris.* 1 vol. 2 fr.

— *Le turf*, ou les Courses de chevaux en France et en Angleterre. 1 vol. 1 fr.

Chateaubriand (vicomte de) : *Atala, René, les Natchez.* 1 vol. 3 fr.

— *Le génie du christianisme.* 1 v. 3 fr.

— *Les martyrs et le dernier des Abencérages.* 1 vol. 3 fr.

Cochut (A.) : *Law*, son système et son époque. 1 vol. 2 fr.

Colet (Mme) : *Promenade en Hollande.* 1 vol. 2 fr.

Corne (H.) : *Le cardinal Mazarin.* 1 volume. 1 fr.

— *Le cardinal de Richelieu.* 1 vol. 1 fr.

Delessert (B.) : *Le guide du bonheur.* 1 vol. 1 fr.

Demogeot (J.) : *Les lettres et l'homme de lettres au XIXe siècle.* 1 vol. 1 fr.

— *La critique et les critiques en France au XIXe siècle.* 1 vol. 1 fr.

Des Essarts : *François de Médicis.* 1 vol. 2 fr.

Didier (Ch.) : *50 jours au désert.* 1 volume. 2 fr.

— 500 *lieues sur le Nil.* 1 vol. 2 fr.

— *Séjour chez le grand-chérif de la Mekke.* 1 vol. 2 fr.

Du Bois (Ch.) : *Nouvelles d'atelier.* 1 vol. 2 fr.

Énault (L.) : *Christine.* 1 vol. 1 fr.

— *La rose blanche.* 1 vol. 1 fr.

— *La vierge du Liban.* 1 vol. 2 fr.

— *Nadéje.* 1 vol. 2 fr.

Ferry (Gabriel) : *Costal l'Indien*, scènes de l'indépendance du Mexique. 1 vol. 3 fr.

— *Le coureur des bois*, ou les chercheurs d'or :

Première partie. 1 vol. 3 fr.
Deuxième partie. 1 vol. 3 fr.

— *Les Squatters ;* — *La clairière du bois des Hogues.* 1 vol. 1 fr.

— *Scènes de la vie mexicaine.* 1 v. 3 fr.

— *Scènes de la vie militaire au Mexique.* 1 vol. 1 fr.

Figuier (Mme Louis) : *Mos de Lavène.* 1 vol. 1 fr.

Florian : *Les arlequinades.* 1 vol. 50 c.

Forbin (comte de) : *Voyage à Siam.* 1 vol. 50 c.

Fortune (Robert) : *Aventures en Chine*, dans ses voyages à la recherche du thé et des fleurs; traduit de l'anglais. 1 vol. 1 fr.

Fraissinet (J. L.) : *Le Japon contemporain.* 1 vol. 2 fr.

Galbert (de Bruges) : *Légende du bienheureux Charles le Bon.* 1 vol. 50 c.

Gaskell (Mme) : *Cranford*, traduit de l'anglais par Mme Louise Sw.-Belloc. 1 vol. 1 fr.

Gautier (Théophile) : *Caprices et zigzags.* 1 vol. 2 fr.

— *Italia.* 1 vol. 2 fr.

— *Le roman de la momie.* 1 vol. 2 fr.

— *Militona.* 1 vol. 1 fr.

Gérard (J.) : *Le tueur de lions.* 3e édition. 1 vol. 2 fr.

Gerstäcker : *Aventures d'une colonie d'émigrants en Amérique*, trad. de l'allemand par *X. Marmier.* 1 vol. 1 fr.

Giguet (P.) : *Campagne d'Italie*, avec une carte gravée sur acier. 1 vol. 1 fr.

Gœthe : *Werther*, traduit de l'allemand par *L. Enault.* 1 vol. 1 fr.

Gogol : *Nouvelles choisies* (1° Mémoires d'un fou ; 2° Un ménage d'autrefois; 3° Le roi des gnomes), trad. du russe par *L. Viardot.* 1 vol. 1 fr.

— *Tarass Boulba*, traduit du russe par *L. Viardot.* 1 vol. 1 fr.

Goudall (Louis) : *Le martyr des Chaumelles.* 1 vol. 1 fr.

Guillemard : *La pêche en France.* 1 volume illustré de 50 vignettes. 2 fr.

Guizot (F.) : *L'amour dans le mariage*, étude historique. 6e édit. 1 vol. 1 fr.

Les ouvrages suivants ont été revus par M. Guizot :

Édouard III et les bourgeois de Calais, ou les Anglais en France. 1 volume. 1 fr.

Guillaume le Conquérant, ou l'Angleterre sous les Normands. 1 vol. 1 fr.

La grande Charte, ou l'établissement du gouvernement constitutionnel en Angleterre, par *C. Rousset.* 1 v. 2 fr.

— *Origine et fondation des États-Unis d'Amérique*, par *P. Lorain*. 1 volume. 2 fr.

Guizot (G.) : *Alfred le Grand*, ou l'Angleterre sous les Anglo-Saxons. 1 volume. 2 fr.

Hall (capitaine Basil) : *Scènes de la vie maritime*, traduites de l'anglais par *Am. Pichot*. 1 vol. 1 fr.

— *Scènes du bord et de la terre ferme*, traduites par le même. 1 vol. 1 fr.

Hauréau (B.) : *Charlemagne et sa cour*, portraits, jugements et anecdotes. 1 vol. 1 fr.

— *François Ier et sa cour*, portraits, jugements et anecdotes. 2e édit. 1 v. 1 fr.

Hawthorne : I. *Catastrophe de M. Higginbotham*. II. *La fille de Rapacini*. III. *David Swan*, contes trad. de l'anglais par *Leroy* et *Scheffter*. 1 vol. 50 c.

Heiberg : *Nouvelles danoises*, traduites du danois par *X. Marmier*. 1 vol. 1 fr.

Hèquet (G.) : *Madame de Maintenon*. 1 vol. 2 fr.

Hervé et de Lanoye : *Voyages dans les glaces du pôle arctique*, à la recherche du passage nord-ouest, extraits des relations de sir John Ross, Edward Parry, John Franklin, Beechey, Back, Mac Clure et autres navigateurs célèbres. 1 vol. 2 fr.

Karr (Alph.) : *Clovis Gosselin*. 1 v. 1 fr.

— *Contes et Nouvelles*. 1 vol. 2 fr.

— *Geneviève*. 1 vol, 1 fr.

— *Hortense*; — *Feu Bressier*. 1 v. 1 fr.

— *La famille Alain*. 1 vol. 1 fr.

— *Le chemin le plus court*. 1 vol. 1 fr.

Laboulaye (Ed.) : *Abdallah*, ou le trèfle à quatre feuilles. 1 vol. 2 fr.

— *Souvenirs d'un voyageur* (Marina, le Jasmin de Figline, le Château de la vie, Jodocus, don Ottavio). 1 vol. 1 fr.

La Fayette (Mme) : *Henriette d'Angleterre*, duchesse d'Orléans. 1 vol. 1 fr.

Lamartine (A. de) : *Christophe Colomb*. 1 vol. 1 fr.

— *Fénelon*. 1 vol. 1 fr.

— *Graziella*. 1 vol. 1 fr.

— *Gutenberg*. 1 vol. 50 c.

— *Héloïse et Abélard*. 1 vol. 50 c.

— *Le tailleur de pierres de Saint-Point*. 1 vol. 2 fr.

— *Nelson*. 1 vol. 1 fr.

Lanoye (de). Voyez *Hervé et de Lanoye*.

Las Cases (comte de) : *Souvenirs de l'empereur Napoléon Ier*, extraits du *Mémorial de Sainte-Hélène*. 1 v. 2 fr.

La Vallée (J.) : *La chasse à tir en France*; illustrée de 30 vignettes par F. Grenier. 3e édition. 1 vol. 3 fr.

— *La chasse à courre en France*, illustrée de 40 vignettes par Grenier fils 1 vol. 3 fr.

— *Les récits d'un vieux chasseur*. 1 volume. 2 fr.

Le Fèvre-Deumier (J.) : *Études biographiques et littéraires* sur quelques célébrités étrangères : I. Le Cavalier Marino; II. Anne Radcliffe; III. Paracelse; IV. Jérôme Vida. 1 vol. 1 fr.

— *Œhlenschlager*, le poëte national du Danemark. 1 vol. 1 fr.

— *Vittoria Colonna*. 1 vol. 1 fr.

Léouzon-Leduc : *La Baltique*. 1 v. 2 fr.

— *La Russie contemporaine*. 1 vol. 2 fr.

— *Les îles d'Aland*, avec carte et grav. 1 vol. 50 c.

Lesage : Théâtre choisi contenant : *Turcaret* et *Crispin rival de son maître*. 1 vol. 1 fr.

Levaillant : *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique* (abrégé). 1 vol. 1 fr.

Lorain (P.). Voyez *Guizot* (*F.*).

Louandre (Ch.) : *La sorcellerie*. 1 v. 1 fr.

Marco de Saint-Hilaire (E.) : *Anecdotes du temps de Napoléon Ier*. 1 vol. 1 fr.

Martin (Henri) : *Tancrède de Rohan* 1 vol. 1 fr.

Mercey (F. de) : *Burk l'étouffeur*; — *les Frères de Stirling*. 1 vol. 1 fr.

Merruau (P.) : *Les convicts en Australie*, voyage dans la Nouvelle-Hollande. 1 vol. 1 fr.

Méry : *Contes et nouvelles*. 1 vol. 1 fr.

— *Héva*. 1 vol. 1 fr.

— *La Floride*. 1 vol. 2 fr.

— *La guerre du Nizam*. 1 vol. 2 fr.

— *Les matinées du Louvre*; — *Paradoxes et rêveries*. 1 vol. 1 fr.

— *Nouvelles nouvelles*. 1 vol. 1 fr.

Michelet : *Jeanne d'Arc*. 1 vol. 1 fr.

— *Louis XI et Charles le Téméraire*. 1 vol. 1 fr.

Monseignat (C. de) : *Le Cid Campéador*, chronique extraite des anciens poëmes espagnols, des historiens arabes et des biographies modernes. 1 vol. 50 c.

— *Un chapitre de la Révolution française*, ou Histoire des journaux en France de 1789 à 1799, précédée d'une introduction historique sur les journaux chez les Romains et dans les temps modernes. 1 vol. 1 fr.

Montague (lady) : *Lettres choisies*, traduites de l'angl. par *P. Boiteau*. 1 v. 1 fr.

Morin (Fréd.) : *Saint François d'Assise et les Franciscains*. 1 vol. 1 fr.

Mornand (F.) : *Un peu partout.* 1 volume. 1 fr.
Newil (Ch.) : *Contes excentriques.* 2e édition. 1 vol. 1 fr.
— *Nouveaux contes excentriques.* 1 volume. 2 fr.
Pichot (A.) : *Les Mormons.* 1 vol. 1 fr.
Piron : *La métromanie.* 1 vol. 50 c.
Poë : *Nouvelles choisies* (1° le Scarabée d'or ; 2° l'Aéronaute hollandais); trad. de l'anglais par *A. Pichot.* 1 vol. 1 fr.
Pouschkine (A.) : *La fille du capitaine*, trad. du russe par *Viardot.* 1 vol. 1 fr.
Prevost (l'abbé) : *La colonie rocheloise*, nouvelle extraite de l'Histoire de Cléveland. 1 vol. 1 fr.
Quicherat (Jules) : *Histoire du siége d'Orléans* et des honneurs rendus à la Pucelle. 1 vol. 50 c.
Regnard : *Le joueur.* 1 vol. 50 c.
Reybaud (Mme Ch.) : *Hélène.* 1 vol. 1 fr.
— *Faustine.* 1 vol. 1 fr.
— *La dernière Bohémienne.* 1 vol. 1 fr.
— *Le cadet de Colobrières.* 1 vol. 2 fr.
— *Le moine de Châlis.* 1 vol. 2 fr.
— *Mlle de Malepeire.* 1 vol. 1 fr.
— *Misé Brun.* 1 vol. 1 fr.
— *Sydonie.* 1 vol. 1 fr.
Rousset (Ch.) : Voyez *Guizot (F.).*
Saint-Félix (J. de) : *Aventures de Cagliostro.* 2e édition. 1 vol. 1 fr.
Saint-Hermel (de) : *Pie IX.* 1 vol. 50 c.
Saintine (X.-B.) : *Un rossignol pris au trébuchet ; le château de Génappe ; le roi des Canaries.* 1 vol. 1 fr.
— *Les trois reines.* 1 vol. 1 fr.
— *Antoine, l'ami de Robespierre.* 1 vol. 1 fr.
— *Le mutilé.* 1 vol. 1 fr.
Les métamorphoses de la femme. 1 volume. 2 fr.
— *Une maîtresse de Louis XIII.* 1 volume. 2 fr.
— *Chrisna.* 1 vol. 2 fr.
Saint-Simon (le duc de) : *Le Régent et la cour de France* sous la minorité de Louis XV, portraits, jugements et anecdotes extraits littéralement des *Mémoires* authentiques du duc de Saint-Simon. 2e édition. 1 vol. 2 fr.
— *Louis XIV et sa cour*, portraits, jugements et anecdotes extraits littéralement des *Mémoires* authentiques du duc de Saint-Simon. 3e édit. 1 v. 2 fr.
Sand (George) : *André.* 1 vol. 1 fr.
— *François le Champi.* 1 vol. 1 fr.
— *La mare au Diable.* 1 vol. 1 fr.
— *La petite Fadette.* 1 vol. 1 fr.
— *Narcisse.* 1 vol. 2 fr.
Sarasin : *La Conspiration de Walstein*, épisode de la guerre de Trente ans, avec un Appendice extrait des *Mémoires* de Richelieu. 1 vol. 50 c.
Scott (Walter) : *La fille du chirurgien*, traduite de l'anglais par *L. Michelant.* 1 vol. 1 fr.
Sedaine : *Le Philosophe sans le savoir* 1 vol. 50 c.
Serret (Ern.) : *Élisa Méraut.* 1 vol. 1 fr.
— *Francis et Léon.* 1 vol. 2 fr.
Sollohoub (comte) : *Nouvelles choisies* (1° Une aventure en chemin de fer; 2° les deux Étudiants; 3° la Nouvelle inachevée; 4° l'Ours; 5° Serge). trad. du russe par *E. de Lonlay.* 1 vol. 1 fr.
Soulié (Frédéric) : *Le lion amoureux.* 1 volume. 1 fr.
Staal (Mme de) : *Deux années à la Bastille.* 1 vol. 1 fr.
Sterne : *Voyage en France à la recherche de la santé*, traduit de l'anglais par *A. Tasset.* 1 vol. 50 c.
Thackeray : *Le diamant de famille* et *la Jeunesse de Pendennis*, traduits de l'anglais par *A. Pichot.* 1 vol. 1 fr.
Töpffer : *Le presbytère.* 1 vol. 3 fr.
— *Rosa et Gertrude.* 1 vol. 3 fr.
Tresca : *Visite à l'Exposition universelle de Paris en* 1855, publiée avec la collaboration de MM. Alcan, Baudement, Boquillon, Delbrouck aîné, Deherain, Fortin Hermann, J. Gaudry, Molinos, C. Nepveu, H. Péligot, Pronnier, Silbermann, E. Trélat, U. Trélat, Tresca, etc., etc., sous la direction de M. *Tresca*, inspecteur principal de l'Exposition française à Londres, ancien commissaire du classement à l'Exposition de 1855, sous-directeur du Conservatoire des arts et métiers. 1 fort volume in-16 de 800 pages, contenant des plans et des grav. 1 fr.
Ubicini : *La Turquie actuelle.* 1 v. 2 fr.
Ulbach (Louis) : *Les roués sans le savoir.* 1 vol. 2 fr.
Viardot (L.) : *Souvenirs de chasse.* 6e édition. 1 vol. 2 fr.
Viennet : *Fables complètes.* 1 vol. 2 fr.
Voltaire : *Zadig.* 1 vol. 50 c.
Wailly (Léon de) : *Stella et Vanessa.* 1 vol. 1 fr.
— *Angelica Kauffmann.* 2 vol. 4 fr.
Yvan (Dr) : *De France en Chine.* 1 volume. 1 fr.
Zschokke (H.) : *Alamontade*, ou le Galérien, traduit de l'allemand par *E. de Suckau.* 1 vol. 50 c.
— *Jonathan Frock*, traduit par le même. 1 vol. 50 c.

Typographie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.